JAN 29 1930

Année. N° 1. 1er Janvier 1930.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
Poincaré.	*La Ruhr et le plan Dawes*	5
ériel **Hanotaux**	*Lettres de Mérimée à la Comtesse de Montijo.*	7
nce **Sixte de Bourbon.**	*L'Angleterre et la Conquête d'Alger*	29
ston **Chérau**	*La Volupté du Mal.* — II	47
mte de **Fels**	*Quoi de nouveau à l'Est?*	73
ul **Morand**	*New-York.* — III	92
on **Bernard**	*La Vaccination contre la Tuberculose.* . . .	123
Drieu **La Rochelle.** . .	*Une Femme à sa fenêtre* (fin)	139
René de **Monti de Rezé.**	*Souvenirs sur le Comte de Chambord.* — II.	176
Albert-**Petit**	*Les Livres d'histoire*	204
nry **Bidou**	*Parmi les Livres*	216
bert **Flament.**	*Tableaux de Paris*	224

Chronique bibliographique : J. Poirier.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera en 1930 :*

Cités d'Asie
par Luc DURTAIN

Pygmalion
par François MAURIAC

Les Ennemies
par Georges DUHA

A la Poursuite du Vent
par Robert DE TRAZ

Brunehilde
par Jacques CHARDONNE

Sur un Air d'accord
par Francis CARCO

L'Absente
par André BEUCLER

L'Assassin
par Maurice GENÈVOIX

Le Bout du Mond
par Jean MISTLER

Un Évadé
par Philippe SOUPAULT

Autre disparition de Jérôme Bardini
par Jean GIRAUDOUX

Falk
par Joseph CONRA

des romans et nouvelles de Mme Colette, M. H. de Régnier, *de l'Académie française*; de MM. André Maurois, Paul Morand, Jean Giono, Julien Gr Marcel Arland, A. Arnoux, P. Mac Orlan, E. Berl, P. Bost, E. B J. de Lacretelle, André Malraux, Armand Lunel, J.-L. Vaudoyer, P. Frede J. Kessel, P. Drieu la Rochelle, Maurice Genevoix, A. Chamson, Jean Cass André Thérive, Italo Svevo;

des **Poèmes** de la comtesse de NOAILLES

Pages italiennes
par Pierre DE NOLHAC
de l'Académie française

Études sur la Correspondance de Mérimée et de la Comtesse de Montijo
par Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française

La Prose pure
par l'abbé BREMO
de l'Académie franca

Une Rencontre avec Emil Ludwig
par Henri BORDEAUX,
de l'Académie française

La Société en France au début du XXe si
par A. HERMANT,
de l'Académie française

des études littéraires, des essais de M. Paul Valéry, *de l'Académie franç* de MM. Henry Bidou, Valery Larbaud, Pierre Lasserre, A. Thibaud Julien Benda, A. Albert-Petit, Jean Aubry, F. Baldensperger, Arbe J. Poirier, J.-M. Bourget, Marcel Thiébaut, Wladimir Pozner;

Les Souvenirs
de M. Alfred HERAULT

La Vie du général Yusuf
par M. CONSTANTIN-WEYER

Les Mémoires
du Commandant Mo

La Vie de Mazeppa, par Elie BORSCHAK et René MARTEL

Napoléon Ier d'après le Journal de Marchand, par M. Jean BOURGUIGNON

Un Grand homme d'État asiatique, par Sylvain LÉVI

des études historiques de MM. Georges Goyau, Camille Jullian, *de l'Académie française*; Alexandre Moret, Ch. Diehl, Louis Batiffol, Massignon, Alphandé J. Marchand, Serge Fleury, M. de Beausire-Seyssel;

Le Romantisme au Théâtre, par Gustave LANSON
Le Romantisme de couleur, par Gérard BAUËR
Les Conteurs romantiques, par Edmond JALOUX

Les États-Unis Français et le Bloc Atlantique, par le Comte de FELS

des études politiques de M. Jules CAMBON, *de l'Académie française*; Comte de Fels, de MM. Stéphane Lauzanne, Pierre Bernus, Marcel Luca colonel Labonne, Wladimir d'Ormesson, L. Latzarus, Louis Marlio, G de Montjou, Georges Suarez, Ignotus;

les tableaux de Paris d'Albert FLAMENT; des études militaires, des chroniqu des pièces de théâtre;

des articles scientifiques de MM. Calmette, Léon Bernard, M. Caulle Houllevigue, Lecomte du Noüy.

LA REVUE DE PARIS

WHS

LA

REVUE DE PARIS

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1930

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1930

General
Terg.

LA RUHR ET LE PLAN DAWES

A la suite de la publication de l'article que notre collaborateur M. A. Albert-Petit a consacré dans la livraison du 1er décembre au livre de M. Franck H. Simonds, l'Histoire de l'Europe d'après-guerre, *nous avons reçu de M. le Président Poincaré, la lettre suivante :*

Mon cher Directeur,

Dans le très intéressant article qu'il a consacré à *l'Histoire de l'Europe d'après-guerre,* de M. Franck H. Simonds, M. A. Albert-Petit relève, avec quelques réserves, des appréciations assez fantaisistes qu'émet à mon endroit cet auteur américain. De très bonne foi, il prend cependant à son propre compte, une légende que j'ai déjà plusieurs fois démentie. J'aurais, paraît-il, après la cessation de la résistance allemande dans la Ruhr, manqué l'occasion de monnayer l'occupation de ce bassin.

M. Poincaré, dit-il, fut comme pris au dépourvu par son succès! Il avait gagné la victoire de la Ruhr, il pouvait conclure un accord direct avec l'Allemagne : il laissa passer l'heure. De sa villa de Sampigny, il téléphona au Quai d'Orsay de ne rien faire. Tout allait donc recommencer...

M. Simonds cite à ce propos un mot piquant d'un diplomate italien : « Même quand Poincaré prend le train, il manque la gare ». Il n'était pas descendu au terminus assez vite. Les Alliés le retrouvent à la salle d'attente. L'affaire lui glissait de la main, cette main qui n'avait pas saisi le cheveu de l'occasion. Même le bénéfice du plan Dawes ne fut pas porté à son actif, car, s'il l'a accepté en principe, il n'est plus là lors

1er Janvier 1930.

de la ratification, il a démissionné après les élections du 11 mai 1924.

Il est exact qu'après la cessation de la résistance, j'aurais sans doute pu négocier avec l'Allemagne un accord direct et isolé. De puissants groupements français d'intérêts particuliers, qui y auraient trouvé avantage, souhaitaient même de me voir entrer dans cette voie. J'ai résisté, non pas de Sampigny, où je n'ai jamais fait, comme Président du Conseil, que des apparitions fugitives, mais de mon cabinet du Quai d'Orsay. Et pourquoi? Parce qu'avant d'occuper la Ruhr, j'avais expressément déclaré aux Chambres et, en même temps, à l'Angleterre, à la Belgique, à l'Italie, que la France défendrait également les droits de tous les créanciers de l'Allemagne au titre des réparations. Je n'entendais pas manquer à la parole donnée. Je n'entendais pas non plus faire le jeu de l'Allemagne qui cherchait visiblement à nous dissocier. J'ai jugé préférable de travailler à la préparation d'un règlement commun. C'est ainsi qu'a eu lieu l'expertise à laquelle le général Dawes a donné son nom.

M. A. Albert-Petit remarque avec raison que « le plan Dawes est consécutif à l'occupation de la Ruhr », et qu' « il en est le fruit ». Je n'ai donc manqué ni le train, ni la gare.

Ce plan Dawes, je ne l'ai pas seulement accepté en principe. J'ai attentivement suivi les travaux des experts et j'ai accepté leur programme tel qu'ils l'avaient établi. Il n'impliquait nullement l'évacuation immédiate de la Ruhr. Nous avions toute liberté de négocier, quand et comme nous l'entendions, l'abandon de nos gages au mieux des intérêts communs des créanciers. Sur les entrefaites sont survenues les élections législatives du 11 mai 1924 et la démission du gouvernement que je présidais. Je me propose, du reste, de revenir prochainement sur ces diverses questions, avec preuves à l'appui. Mais j'attache trop d'importance à l'opinion de la *Revue de Paris* et aux observations de M. A. Albert-Petit pour ne pas relever, dès maintenant, ce que je considère comme des erreurs matérielles.

Recevez, mon cher Directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

R. POINCARÉ.

LES LETTRES DE MÉRIMÉE

À

LA COMTESSE DE MONTIJO[1]

MÉRIMÉE, MAÎTRE DES LETTRES FAMILIÈRES

Le duc d'Albe a décidé de donner au public la correspondance adressée par Prosper Mérimée à la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie. Ces lettres sont publiées telles que l'Impératrice les a léguées à son neveu. Le chef-d'œuvre est intact. Qui se serait permis d'y toucher?

Extraordinaire roman de l'histoire! La première moitié du XIXe siècle, dans ce souple esprit de cosmopolitisme hérité du XVIIIe siècle et que les conquêtes de Napoléon avaient élargi encore, a mis en présence un illustre écrivain français et une grande dame espagnole, devenus rapidement des amis, — rien que des amis, — et les a fait assister, par le simple développement de leur vie, au drame de la plus étonnante fortune s'achevant dans la plus étonnante infortune. Ces étapes, franchies par une amitié de quarante années, l'écri-

1. Cette étude servira d'introduction à la publication complète, en « édition privée », de la correspondance adressée par P. Mérimée à la comtesse de Montijo, 1839-1870, publiée par les soins du duc d'Albe selon la volonté de l'impératrice Eugénie. La *Revue de Paris* publiera dans le numéro du 1er février la partie de la correspondance de Mérimée qui a trait aux événements de 1848.

vain les a relevées dans une correspondance, pour ainsi dire ininterrompue, adressée à la comtesse de Montijo.

Voici les témoins, voici les témoignages.

Mérimée est Parisien, Parisien comme Molière, comme Regnard, comme Voltaire : il a, de source, l'esprit, le beau parler, le savoir voir et le savoir comprendre, tout ce que crée et raffine la sociabilité la plus achevée. Sur son visage au nez fin, légèrement retroussé, aux yeux luisants, le sourire contenu est prêt à darder le trait, et, en même temps, un je ne sais quoi de gauche, de contraint, renfrogne, sous le pli de ce même sourire une sorte de réserve mêlée de timidité et d'orgueil. De taille moyenne, mince, il est de ces messieurs de peu de place que les grosses dames écrasent dans les diligences. « Ce pauvre jeune homme en redingote grise et si laid, avec son nez retroussé », écrit Beyle quand il le voit pour la première fois, en 1822. George Sand le laissa tomber après un essai d'une nuit, ménagé, dit-on, par Sainte-Beuve. Tout compte fait, il s'apparente et s'appareille, — avec moins de satisfaction de soi-même et plus d'élégance, — justement à ce « monsieur Beyle », Stendhal, digne Mentor d'un tel Télémaque. Ils sont, un peu plus tard, toute une cohorte de gens d'esprit, fines lames et bonnes fourchettes, qui, ayant hérité de M. de Voltaire et de Crébillon le fils, se sont bien amusés et ont ri de tout, jusqu'au jour où la Prusse du bon ami Frédéric II, devenue la Prusse de Bismarck, les a précipités au piège tendu depuis cent ans. De ces seigneurs aux propos de haute graisse, ceux qui avaient survécu se sont réveillés dans les larmes. Mérimée lui-même, en mûrissant, en vieillissant, avait senti battre son cœur : une première blessure l'avait navré. Au coup de massue, il ne survécut pas. Il mourut, plus grand peut-être que ne l'avaient su ses contemporains, plus homme certainement qu'il ne se croyait lui-même.

Pour apprécier la variété savoureuse de la correspondance adressée à madame de Montijo, il faudrait suivre, dans ses multiples transformations, ce singulier personnage qui aurait pu n'être qu'un délicieux pince-sans-rire de société et qui, pour s'achever soi-même, ne se détendit pas une minute au cours d'une vie extraordinairement distraite et agitée. Par

sa passion du travail, par sa plasticité singulière et son inlassable activité, il se montre encore un vrai Parisien, avec la passion intellectuelle et artistique, la justesse du goût, le bonheur dans le choix, la complaisance pour la mode et la divination du durable, qualités essentielles, qui, propres à Paris, font, de Paris, la capitale du sens humain. Il est de sa ville encore, et il est de son temps, par l'inquiétude qui cherche, dans le tourbillon du présent, les traits de l'éternel: romantique demeuré classique, Brummel des lettres qui atteint l'élégance suprême en indiquant tout et en ne soulignant rien[1].

Romantique, il l'avait été : cela se voit assez dans ses premières œuvres. Ne parlons pas des morceaux du début : l'*Amour africain, Une femme est un diable, La famille Carvajal,* où sa jeunesse s'amuse à l'étalage de l'horrible, — c'est la névrose du temps; — mais considérons les publications qui suivent et d'où lui vinrent ses premiers succès.

Le Parisien, confiné par sa naissance en un coin de rue, sur un bout de trottoir, rêve voyages, lointaines absences, aventures extraordinaires. N'ayant encore rien vu, mais ayant déjà tout deviné, Mérimée arrache à sa passion de l'inattendu, à son goût de la fiction, deux miracles de trufferie littéraire : le *Théâtre de Clara Gazul* et *la Guzla.* L'Espagne tragique, l'Illyrie héroïque sont dotées, par ce jeune homme facétieux, de ces deux indéniables chefs-d'œuvre. Des critiques chevronnés y sont pris et signalent, dans ces pastiches, le goût de terroir, l'accent national et populaire, sans même s'apercevoir que « Guzla » est l'anagramme de « Gazul ». On se met en quête des textes originaux, et on finira bien par les trouver. Voilà notre Parisien sacré, par Gœthe, le roi des mystificateurs. Remarquez que sa première inspiration est espagnole, avec un reflet de Calderon, de Lope de Vega et

1. La position de Mérimée à l'égard du romantisme est nettement déterminée par le jugement qu'il porte sur *les Misérables,* de Victor Hugo, dans une lettre à Madame de Montijo : « J'ai lu les six premiers volumes et je les trouve bien médiocres. Cela semble avoir été écrit en 1825, *quand on était romantique* et qu'on s'étudiait à torturer la langue française. (Que dirait-il aujourd'hui?) Ce style n'étonne plus, mais assomme. Un homme tombe à la mer. Victor Hugo dit « qu'il est souffleté par une populace de vagues ». Il n'a pas un moment de naturel... »

même du Cervantes des *Nouvelles exemplaires*. L'Espagne le tient.

Le succès aidant, Mérimée, devenu grand voyageur, grand curieux des lettres et de tout, se met à parcourir le monde en apprenant les langues, se mêlant aux hommes, épiant les mœurs et mesurant les monuments. Le voilà en Orient où il coiffe le tarbouch et fume le narghileh, au sommet des Alpes où son emphysème affronte les glaciers, en Écosse où sa gourmandise savoure les grooses et où sa correction se range au spleen du brouillard. Le voilà aux Thermophyles où il rencontre Léonidas, à Munich du temps de Lola Montès, à Venise où il observe le retroussis de la crinoline faisant concurrence à la felce de la gondole; le voilà en Afrique où il cherche Marius, tandis qu'il retrouvera Abd El Kader dans les salles du British Museum. En 1847, Mérimée avait conçu le projet d'un voyage dans le Sud Algérien, projet approuvé par le ministre de la Marine. Mais le ministère de la Guerre, inquiet probablement sur les risques de l'aventure, s'y opposa et le voyage n'eut pas lieu. Voici l'itinéraire projeté, extrait d'une lettre de Mérimée au compagnon de route qu'il s'était choisi, Laborde : « *Je crois qu'il faudrait partir le* 12, *dimanche : qu'en pensez-vous? ou bien le lundi* 13; *mais peut-être que votre respect pour le nombre* 13 *vous retiendra. Mon opinion serait pour le* 12. *Nous pourrons voir Avignon le* 15, *Marseille le* 16, *nous y baigner et dormir, et être le* 18 *au matin à Toulon. Le* 20 *à Alger, le* 30 *à Constantine, le* 5 *à Lambessa, le* 10 *à Tuggurth, et à Tombouctou un peu plus tard si nous trouvons des omnibus.* »

Au cours de ses errances, il en revient toujours à l'Espagne, l'Espagne qui lui a donné son premier grand succès, *Clara Gazul*, et qui lui réserve son chef-d'œuvre, *Carmen*; il y trouvera ses amitiés les plus chères, celles de la comtesse de Montijo, et de son entourage, et surtout le grand intérêt de sa vie publique, la destinée de l'impératrice Eugénie. Dès 1830, il a adressé à la *Revue de Paris*, ces *Lettres d'Espagne* où il dépense tant de fougue raisonnée à décrire les combats de taureaux et où il dessine en traits appuyés, à la Goya, la figure du brigand sympathique, « le prototype du héros de grand chemin, le Robin Hood de notre temps, c'est le fameux

Jose Maria surnommé *el Tempranito*, le matinal. C'est lui dont on parle le plus de Madrid à Séville et de Séville à Malaga ».

Ce qui l'appelle partout, c'est le spectacle de la société des hommes, les vestiges du passé, le goût du dramatique, les problèmes de l'enracinement et de l'emmêlement des races. En dehors de l'imbroglio social, de l'accident humain, il s'intéresse à peu de chose : son horreur éclate, à chaque pas, pour « le moderne », « l'industriel », « la démocratie »; la nature même ne le retient guère; il lui préfère le monument. Enquêteur de l'artifice humain, il reste toujours et partout ce qu'il est au fond, archéologue, bibliophile, conteur, historien.

La palme qu'il eût préférée est celle qui eût consacré son ardeur à sauver les beaux édifices français, en particulier les chefs-d'œuvre du moyen âge. On ne sait vraiment pas assez ce que lui doivent Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Laon, Saint-Savin et tant d'autres maisons glorieuses qui, sans lui, se fussent perdues d'une ruine imminente. Puisque j'en ai l'occasion, je citerai une lettre, probablement inédite, adressée au chef de l'État, au prince-président Louis-Napoléon, qui avait alors, certainement, d'autres soucis en tête : Mérimée intervient auprès de lui en faveur des travaux de Viollet-le-Duc à Notre-Dame; et cette lettre est d'autant plus digne d'être connue qu'elle précise, par sa date, l'influence déjà grande d'Eugénie de Montijo, alors que personne ne pouvait penser qu'elle serait bientôt l'impératrice des Français.

Paris, 13 mars 1852.

« *Mon cher Colonel,*

» *Permettez-moi de mettre la lettre ci-jointe sous votre protection et de vous prier de vouloir bien la présenter et la recommander à l'attention du Prince. Il s'agit d'empêcher la cathédrale de Paris de tomber par terre, et aussi de donner de quoi vivre à bon nombre d'artistes et d'excellents ouvriers qui mourront de faim si l'on suspend les travaux utiles qui les faisaient vivre. Voilà, en deux mots, ce que veulent dire au Prince mes deux bons amis Lassus et Viollet Leduc, deux de nos meilleurs architectes, l'un et l'autre attachés au ministère de l'Intérieur*

et des Cultes. Si notre amie Eugénie était ici, elle vous les recommanderait; je prends la liberté, en son absence, de réclamer vos bons offices, alla Corsa, *comme on dit dans votre pays.*

» *Veuillez agréer, mon cher colonel, l'assurance de tous mes sentiments dévoués.*

PR. MÉRIMÉE [1]

Plus tard, Viollet-le-Duc devint, par Mérimée, le familier des Tuileries et de Fontainebleau. Il n'est pas inutile d'être l'ami des Princes pour sauver Notre-Dame.

Les rapports de Mérimée, consacrés à l'archéologie française et à la conservation des monuments historiques, dorment pour la plupart dans les cartons du ministère. Le hasard a fait tomber dans mes mains l'original du grand album que, de concert avec Viollet-le-Duc encore, il rédigea et publia sur Saint-Savin. C'est un modèle de méthode et de goût. Maintenant que, grâce à de tels initiateurs, l'*opus francigenum* est à la mode, on peut être compris de tous en mettant très haut les titres de ce « pèlerin passionné » de la beauté française.

En Mérimée, le voyageur, l'amateur accompagnent et inspirent le diseur, le conteur, le romancier, l'historien. Partout il est le même, toujours exact, toujours précis, prompt, fin, élégant, jamais ennuyeux, même quand la gravité de l'histoire le saisit et le fige un peu.

Serviable, ami du monde et ami des femmes, il était un compagnon de route exquis, un causeur merveilleux. On formait le cercle pour l'entendre. Il ne résistait pas à la supplication muette des beaux yeux, à l'interrogeante insistance de la bonne amitié. Et alors, dans un abandon apparent, mais d'une tenue toujours surveillée et toujours impeccable, il laissait tomber de ses lèvres les histoires jolies, les propos savoureux, parfois les fantaisies les plus corsées. Il faisait tout accepter de tous et de toutes, par l'art de n'y toucher pas. Lisez ces lignes empruntées à la Correspondance avec

1. Cette lettre doit être adressée à un colonel corse de l'entourage du prince président dont je n'ai pu déterminer le nom. Il est à remarquer qu'Eugénie de Montijo, « notre amie Eugénie », n'était pas à Paris à cette date du 13 mars 1852.

madame de Montijo, et vous verrez ce qu'il ose : « *Trois jeunes femmes sont allées chez un de mes amis* (c'est lui-même), *possesseur d'une belle collection qu'il leur a montrée avec beaucoup de complaisance. Puis elles ont dit* : « *Nous savons que* » *vous avez des tiroirs secrets où vous mettez des choses drôles,* » *faites-nous les voir!* » *Il a objecté qu'il y avait des choses un peu étranges, qu'il n'osait pas montrer à beaucoup d'hommes. A toutes ses objections, elles répondaient* : « *Nous voulons tout* » *voir.* » *Elles ont tout vu et rien n'a paru les surprendre...* »

Causeur, conteur, c'est tout un. Combien de ces courtes Nouvelles, gloire de Mérimée, sont tombées de la conversation sur le papier. Mérimée jetait au vent ses petites histoires comme s'étaient effeuillées à Florence, devant Boccace, les Nouvelles du Décaméron. *L'Enlèvement de la Redoute*, c'est une histoire de soldat comme en narraient les grognards de l'Empereur. Que n'ai-je la main de Mérimée pour écrire le conte que me faisait, hier même, mon charpentier, soldat de la Grande Guerre : « Comment j'ai tué un homme ». Si je jetais ce terrible récit au cours d'une causerie, plus d'un beau visage pâlirait.

Mérimée est pris sur le fait, le jour où il écrit à Panizzi : « *J'ai dîné hier chez le duc Pasquier qui a quatre-vingt-quinze ou quatre-vingt-seize ans. Il nous a raconté toute l'histoire du mariage de Napoléon d'une manière charmante. C'était à écrire sous sa dictée d'un bout à l'autre du récit.* » Que n'a-t-il écrit? Et, qui sait, peut-être a-t-il écrit! L'incendie de la rue de Lille a détruit des trésors.

La « Nouvelle », c'est, pour employer le langage de madame Guyon, « le moyen court » pour atteindre le plus grand effet littéraire avec la moindre quantité de mots. *La Perle de Tolède* a deux pages; *L'Enlèvement de la Redoute* six pages, *Matteo Falcone* quinze pages; *Colomba* est une histoire vraie dont Mérimée a connu l'héroïne : sans doute, il raconta l'anecdote cent fois avant de l'écrire. Car il s'essayait et « tirait au mur » avant de s'arrêter à la leçon définitive. Il avait lu la *Vénus d'Ille* dans un vieux livre. Il la décanta peu à peu, la rumina, la mit au point en polissant et aiguisant chaque mot jusqu'à ce que le chef-d'œuvre fût tourné. De même, j'ai vu Heredia n'écrire un sonnet qu'après y avoir songé dix ans.

Seulement la « nouvelle » comme le « sonnet » exigent la perfection. La sobriété, la rapidité, le tour ingénu, le naturel, la pureté de la langue, tout ce qui allège le bagage, — « légère et court vêtue », voilà ce qu'exige la Nouvelle.

Mérimée, maître de la Nouvelle, ne se montre jamais; mais il est là, avec son expérience de la vie, son sang-froid, sa finesse, son audace, sa franchise; aucun scrupule ne l'arrête; aucune tentation ne le détourne; il va droit au but; trois mots, et c'est fini. Dans la plupart de ses récits si humains, la passion et l'ironie, la terreur et le comique se jouent, l'émotion religieuse et l'impiété s'entre-croisent. Tout ce qui peut saisir l'imagination, la jeter hors d'elle-même, l'égarer et la ramener, l'alarmer et la rassurer en même temps, est mis en œuvre comme, dans la chanson de *Don Juan*, la plainte amoureuse ne peut se débarrasser de la moqueuse ritournelle. Art raffiné de cet homme du monde, qui est la correction même et qui fait tout accepter d'un sourire : l'immodestie, la licence, le cynisme. Voyez ce qu'il écrit à Panizzi, le 28 octobre 1862, à propos de je ne sais quel scandale en province où un jésuite se trouve mêlé : « Il y a, m'a dit le juge instructeur qui m'a offert une place dans la Cour, un mélange très agréable de religion et de luxure dans toute l'affaire... » Il s'en lèche les babines.

Voyageur, conteur, homme du monde, curieux, fantaisiste, nouvelliste, Mérimée était né un maître des Lettres familières et de la Correspondance. D'un mouvement naturel, il s'assoit à son bureau et sa plume court à la volée. Sa vie tout entière s'y emploiera, et l'on ne sait où il a pris le temps de ses autres travaux. On a déjà publié dix volumes de sa correspondance; il en reste dix, vingt à publier; et quelle flambée ont dû faire les dossiers de la rue de Lille! Trois ou quatre règnes, sans compter les entr'actes, sont tombés sous sa main, et il ne se lasse pas, ne nous lasse pas d'en être le chroniqueur substantiel et le critique perspicace. Il approche des grands sans que le faste l'éblouisse; il s'amignote aux femmes sans y perdre son sang-froid; il se mêle à la Cour et aux assemblées sans y risquer un atome de son humanité. Il rit sans désobliger et pique sans blesser. Il a le tout du parfait galant homme.

Propos salés et dessalés, morale saine, en somme, et gaillarde philosophie. Son amitié parfaite et impeccable n'est jamais servile ni aveugle; sa lucidité éclaire, n'éblouit pas.

L'homme du monde, l'écrivain, l'ami, s'étant donné à la société, appartenait à la femme. Les lettres adressées à ses correspondants femmes sont, non seulement les plus délicates et les plus fines, mais les plus achevées : il met à les écrire le soin qu'il met à s'arranger pour aller dans le monde. Encore faut-il faire une différence entre les lettres d'amour, — s'il est permis d'user pour lui de cette expression un peu forte, — et ses lettres d'amitié.

Le monde et la vie lui ayant été un spectacle toujours renouvelé, il n'a de joie qu'à le peindre, à l'exprimer. Il écrit comme il conte, en pleine verdeur, à la gauloise. D'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, il est un porteur et colporteur infatigable de jolis propos et de joyeuses folâtreries; selon le mot du père Corot, « c'est un homme qui a su s'asseoir »; et c'est toujours de France qu'il prend son point de vue : il puise au ruisseau de la rue du Bac. Il n'a de correspondants que ceux que la vie amuse comme lui-même. Sur ce pied, tout lui devient sujet : politique, littérature, vie courante, potins du monde, découvertes archéologiques, histoires scandaleuses, tout enrichit de diverses couleurs sa plume, sans qu'il songe jamais à faire le paon.

Se jeter sur le papier dès l'aube et s'y reprendre avant le sommeil, est chose pour lui toute naturelle. Il épuise sa lampe, non sa verve. On ne peut s'imaginer sa vie si elle se fût privée de cette activité : elle le tint debout jusqu'à la mort. Il écrivait comme il respirait. Nul effort, nulle fatigue; capable de recommencer toujours, il est, à chaque correspondant ou correspondante, le correspondant qu'il lui faut : à l'un grave, à l'autre moqueur; pour celle-ci ami de l'amour et, pour celle-là, amoureux de l'amitié.

Mérimée eut, au moins, une grande passion dans sa vie. Le lecteur des lettres à madame de Montijo y trouvera des confidences douloureuses à ce sujet. Pendant de nombreuses années, Mérimée, avec une discrétion admirable et digne de tout respect, ne laissa rien percer des joies profondes de l'amour partagé. Une femme charmante, intelligente, spiri-

tuelle, appartenant à l'élite de la société parisienne, à l'une de ces familles qui donnent le ton et où Mérimée était accueilli familièrement, le distingua et, dans un secret profond, fut à lui. Ceux qui ont connu « Valentine » me l'ont dépeinte comme une femme douée du plus grand charme, gaie, spirituelle, vive, aimante, généreuse, prodigue de son affection et du reste. Dans les dernières années de son existence, elle recevait les visites au lit, comme il était de coutume au XVIIe siècle; encore gaie, souriante, légère, indulgente, jouant parfois de la mandoline en sourdine et en souvenir du beau voyage qu'avait été sa vie. J'ai pu, quand ses meubles furent dispersés, acheter la mandoline toute résonnante encore de cette âme chantante, et une statuette de Tanagra qui lui avait été offerte, m'a-t-on dit, à un voyage en Italie, par Mérimée. J'ai, dans ma bibliothèque, le volume, imprimé pour elle, de l'*Histoire de don Pedro*, exemplaire unique que Mérimée lui offrit, estampé, par le relieur Trautz-Bauzonnet, de son nom triomphant : « Valentine ».

Un jour, le lien qui paraissait si fort fut rompu brusquement. A peine Mérimée s'était-il aperçu de quelque froideur que la décision lui était signifiée, lettres et souvenirs réclamés, visage et porte fermés. « *Un beau matin, la femme se met en tête que ce qui a fait son bonheur et celui d'un autre pendant dix ans est mal.* « *Séparons-nous, dit-elle. Je vous aime toujours, mais je ne veux plus vous voir.* » *Je ne sais pas, madame, si vous vous représentez ce que peut souffrir un homme qui a placé tout le bonheur de sa vie sur quelque chose qu'on lui ôte ainsi brusquement. L'histoire que je vous raconte est vraie et arrivée à un de mes amis*[1]. » Le malin psychologue n'y comprit rien. Il s'attacha à déchiffrer des énigmes quand l'explication était la plus simple de toutes : un autre amour qui, paraît-il, ne fut pas le dernier. Le brutal Maxime du Camp était le vainqueur de ce tournoi secret et il ne devait pas supporter avec autant de discrétion que Mérimée le coup, pourtant assez ordinaire, qui le frappa à son tour. Il fit, du tout, le sujet d'un roman qu'on ne lit pas, qu'on n'a jamais lu, et qui ne mérite, comme le personnage lui-même, que le dédain et l'oubli.

L'état où cette cascade de caprices mit notre sceptique est

1. Lettre à Mrs. Senior. Paris, 5 mars 1855, publiée par O. d'Haussonville.

à peine croyable. Navré jusqu'au fond du cœur, se posant, sans pouvoir la résoudre, l'éternelle question des abandonnés : *Pourquoi?* il devait mourir sans être consolé. Après de longues années de rupture, l'amitié se substitua à l'amour, mais le cœur blessé ne guérit pas.

Ce que devait être la correspondance des deux amants, on peut le deviner aux rares fragments qui subsistent et aux échos qui s'en trouvent dans les autres correspondances de Mérimée, surtout dans les lettres adressées à madame de Montijo, qui fut sa chère confidente et consolatrice. Un Mérimée *inconnu* s'y découvre, beaucoup plus émouvant que l'écrivain des lettres aux diverses « inconnues ».

Les autres histoires amoureuses de Mérimée ne sont guère que des passades, par exemple cette rencontre d'une nuit avec George Sand qui fut de si peu que les deux partenaires, se rencontrant quelques années après, eurent peine à se reconnaître[1]. Le secret d'une autre de ces histoires, celle dont l'héroïne fut Jenny Dacquin, est, maintenant, au grand jour et la dame a fait tout ce qu'il fallait pour cela. Ce bizarre roman par lettres ne va ni sans quelque embarras ni sans quelque ridicule. Parmi ses attachements et ses passions, Mérimée en eut de très nobles et il en eut de très ordinaires : ces épicuriens n'affectent pas une bien difficile continence; mais la campagne épistolaire de ces deux êtres, dont l'une n'eût pas été fâchée d'enlever, à coup de littérature, un mari illustre, et dont l'autre se fût amusé d'une fantaisie un peu momifiée, n'a rien de très reluisant. Dans ses lettres à cette *Inconnue* — si connue, — la franchise et le naturel de Mérimée sont comme gênés et entravés par le double et réciproque calcul. Ni amour, ni amitié : on n'amuse pas longtemps le tapis, ni la galerie avec le faux semblant de l'une ou de l'autre.

Le jugement ne serait pas le même pour les lettres de Mérimée adressées aux femmes de la société qu'il fréquentait, notamment celles qui ont été publiées par M. d'Haussonville et celles qui sont adressées à madame de la Rochejacquelein. Écrites sans nul autre objet que de plaire, elles sont charmantes, gracieuses, élégantes, savoureuses. Ce Mérimée de derrière les fagots ne laisse d'autre regret que de paraître

1. Voir *Correspondance*, t. I, p. 418.

trop fragmentaire et trop court. Peut-être, à bref délai, ce double trésor se découvrira-t-il en son entier.

Les lettres de Mérimée adressées à ses correspondants hommes sont, naturellement, d'un tout autre caractère. La plupart sont techniques, en quelque sorte, elles émanent de l'érudit, de l'historien, de l'amateur, du chercheur, de l'inspecteur des Beaux-Arts, du sénateur. Elles sont précieuses pour la connaissance du temps et par les sujets infiniment variés qu'aborde l'activité universelle de Prosper Mérimée. Quant aux lettres adressées à ses correspondants hommes, plus intimes et plus familiers, au premier rang les fameuses lettres à Panizzi, le ton et le style y sont en toute leur force et tout leur éclat; on y trouve un Mérimée au naturel et j'oserai dire *in naturalibus*. Un enjouement cordial, une franchise robuste et que rien n'arrête, un scepticisme déclaré, une ironie piquante et légère en font le charme; mais, pourquoi ne pas le dire? la brutalité du ton, le cynisme voulu et de parti pris, un faux air des lettres à M. H. B. (Stendhal), enfin une préoccupation politique dont l'indiscrétion a bien pu avoir quelque regrettable conséquence, car en vérité ce familier de la cour impériale y découvre un peu trop à un étranger les faiblesses de l'Empire, tout leur donne un tour de bravade à l'égard des convenances d'autant plus dangereuse et même pénible qu'on approche de la fin et de l'année 1870.

On pourrait faire une revue infiniment piquante de tout ce que contiennent de varié et d'imprévu, de nouveauté et d'adresse intellectuelles, les lettres extrêmement nombreuses adressées à Beyle, à Requien, à Sutton-Sharpe, à Laborde, aux Grasset, à Ellice, aux Delessert, à Francisque Michel, à Viollet-le-Duc, à Victor Cousin, à Thiers, aux ministres et sénateurs, aux fonctionnaires, aux particuliers que Mérimée eut pour correspondants[1]. L'entreprise d'une publication totale est sur

1. Sept lettres à Stendhal, publiées par Casimir Stryienski, 1898; — Lettres libres à Stendhal, 1927 (ce sont les mêmes); — Lettres aux Grasset, publiées par Maurice Parturier, 1929; — à Victor Cousin, publiées par Félix Chambon, 1900; — à Viollet-le-Duc, publiées par Pierre Trahard, 1927; — à Requien, Childe, Thiers, publiées dans la *Revue de Paris* (1898, 1908, 1920); — à Gobineau et Francisque Michel, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* (1902-1927); — à Sutton-Sharpe, publiées dans le *Mercure de France* (1911); — à Ellice, publiées dans la *Revue Universelle* (1929), etc. On connaît plus de trois

le chantier; elle comportera une admirable révélation sur l'histoire des mœurs, la littérature, les arts, les relations internationales, en particulier avec l'Espagne et l'Angleterre, pendant un demi-siècle : mais on reconnaîtra, à n'en pas douter, toute comparaison faite, que la correspondance avec la comtesse de Montijo figure, dans cet ensemble, au premier rang.

Écrites à une femme, à une amie véritable, à une Espagnole, à une personnalité mêlée aux événements les plus importants des cours de France et d'Espagne, à la *camarera mayor* de la Reine, à l'amie de Narvaez, pour tout dire en un mot, à la mère de la future impératrice Eugénie, ces lettres sont d'un intérêt, d'une suite, d'une autorité historiques sans pareils. Mérimée, qui savait choisir ses correspondants, avait été présenté à celle-ci, si l'on peut dire, par la volonté du siècle lui-même qui entendait être dépeint de main d'ouvrier.

MÉRIMÉE ET LA COMTESSE DE MONTIJO

La comtesse de Montijo, née M. M. H. P. Kirkpatrick, était la femme du comte Cipriano de Montijo, deuxième fils de la comtesse de Montijo, née F. de Porto Carrero y Zuniga et petit-fils de la comtesse de Montijo née d'Havré, lequel Cipriano avait, par la mort de son frère aîné, Eugenio, hérité des titres et de la fortune de la famille. Les Montijo sont de haute noblesse espagnole et se rattachent à une branche des Guzman. On disait de la grand-mère d'Eugénie, la comtesse de Montijo y Miranda, duchesse de Penaranda, née Dona Maria Francesca de Porto Carrero y Zuniga, qu'elle était trois fois grande d'Espagne. Nous savons, par la correspondance de son amie intime, la marquise de Lage de Volude, qu'elle jouissait d'une grande fortune et occupait une haute situation à la cour d'Espagne au moment où la dynastie des Bourbons s'écroulait, à la fois par sa propre faute et sous les coups de Napoléon. Un tableau attribué à Goya, qui appartient au duc d'Albe, la montre entourée de ses quatre filles, toutes resplendissantes d'yeux noirs et de cheveux ébouriffés, groupées

mille lettres de Mérimée, adressées à plus de deux cents correspondants. Et il y a celles que l'on ne connaît pas encore.

autour d'une table pour les travaux à la mode et pour la lecture. Nous savons, par les mêmes confidences, que, devenue veuve et remariée secrètement, cette grand'mère et grande dame était indulgente, charitable, aimable et spirituelle. Elle disait d'elle-même qu'elle était laide; mais ses amis ajoutaient qu'elle était *mieux*. Il semble bien qu'il avait été question de marier son fils, Cipriano, à la fille de la marquise de Volude. Mais il fit un mariage de cadet, c'est-à-dire un mariage d'amour, en épousant, en 1817, une Anglaise que madame de Volude dit être riche à millions et belle comme le jour. Lui-même, était un Espagnol d'une grande bravoure, d'un caractère hardi et quelque peu excentrique, avec un rien de Don Quichotte. Dans la crise que traversait l'Espagne au début du XIXe siècle, il prit parti pour les libéraux, s'honora d'être un ennemi déclaré de Godoy et se rapprocha de Napoléon. Droit, svelte, la taille souple, la figure énergique, balafrée par un bandeau couvrant un œil perdu dans un combat au service de la France, il avait reçu en héritage l'esprit chevaleresque des Guzman qu'il transmit lui-même à sa fille Eugénie. Sous le nom de Portocarrero il aurait commandé le bataillon des polytechniciens qui fit le coup de feu à la barrière de Clichy, en 1814.

Il y avait donc du sang français, de l'esprit français, des services français dans cette famille. Mais « la belle Anglaise », née Kirkpatrick, avait, — en plus des millions, plus ou moins réels, qu'on lui attribuait, — versé, dans les veines des Guzman un large apport de sang écossais.

Le front remarquablement haut, les traits fins, la bouche serrée, le menton court et volontaire, les yeux demi-clos et comme surveillant, l'ovale allongé, entouré d'une élégante cascade d' « anglaises », tout indique, chez notre comtesse de Montijo, un tempérament froid, une nature peu sentimentale, un caractère ferme, de l'ambition, en un mot. Sa fille ajoute qu'elle avait la manie des mariages. N'est-ce pas une des formes d'ambition les plus naturelles à la femme : *Tu, felix Austria, nube.*

Telle était la correspondante de Mérimée. Veuve de bonne heure, il ne semble pas qu'elle ait eu l'envie d'exercer sur soi-même cette faculté matrimoniante dont on la plaisantait.

Avec les hommes, les liens de l'amitié paraissent lui avoir suffi. C'est à cela, sans doute, que s'en tint une relation, peut-être plus intime, avec Gabriel-Louis de Vielcastel, secrétaire de l'ambassade de France à Madrid de 1823 à 1826, et futur directeur politique au ministère des Affaires étrangères, frère de cette mauvaise langue d'Horace de Vielcastel, liaison dont celui-ci paraît vouloir déduire certaines conséquences au sujet de la naissance d'Eugénie[1]. Ce que la comtesse de Montijo aimait par-dessus tout, c'était le monde, les réunions nombreuses, l'action sociale et politique. Elle arrangeait en maîtresse de maison infatigable ces fameuses *tertulias*, tant vantées par Mérimée. Dans cette Espagne si violemment troublée de la première moitié du siècle, madame de Montijo, fidèle aux sentiments libéraux et « napoléoniens » qui avaient été ceux de son mari et des siens, prit parti à fond, et je ne sais lequel de ses contemporains la classe, comme « camarera mayor », parmi les « ministres » du cabinet Narvaez. Elle porta cette passion politique à un point qui finit par la compromettre gravement. A diverses reprises, elle dut quitter l'Espagne.

Une première fois, vers 1833-1839. Plus tard encore. Vers 1851, à la chute du cabinet Narvaez, elle se réfugia en France, de nouveau; et c'est ainsi qu'elle renoua à Paris les relations héritées de sa belle-mère et entretenues par correspondance. Sa fille Paca était mariée au duc d'Albe; elle n'avait plus d'autre pensée, maintenant, que de trouver un épouseur pour son autre fille, d'une beauté resplendissante, Eugénie; mais ce n'était pas chose facile; celle-ci, hardie, chevaleresque, aventureuse, entendait bien n'en faire qu'à sa tête. On vécut à Paris, on voyagea, on se créa des relations nouvelles, surtout dans ce monde mi-libéral mi-bonapartiste dont une partie s'était ralliée au philippisme et dont l'autre boudait ou lardait le « roi-citoyen » : les Delessert, les Laborde, les Viel-Castel, Mérimée, Victor Cousin. La Révolution de 1848 jetait la France dans une période critique dont l'Espagne ne s'était pas encore déshabituée. Les circonstances offraient à la femme politique et à la mère en quête de gendre une occasion incomparable : elle la saisit.

1. *Mémoires d'Horace de Vielcastel*, t. II, p. 130.

Mérimée avait connu madame de Montijo dès 1830, par suite de la rencontre fortuite qu'il avait faite, en diligence, de Cipriano de Montijo. Dès lors, une relation amicale s'était établie entre l'auteur de *Clara Gazul* et cette famille où les souvenirs de la France étaient si vivants. La comtesse de Montijo, active, instruite, hospitalière, entourée d'une société qui offrait à Mérimée tant de sujets de curiosité et d'études, habitant, en plein Madrid, un palais qui commandait le point le plus spécialement stratégique du centre et, dans la campagne, ce rustique séjour de Carabanchel, où passait un monde de visiteurs appartenant à toutes les élites, où, en particulier, l'on trouvait, de séjour, ces femmes aux yeux magnifiques et aux carnations splendides dont le conteur aimait à se faire un auditoire, où, enfin, les « jardins étaient pleins de soupirs », la comtesse de Montijo devint l'amie et la correspondante fidèle de l'illustre écrivain; elle sut tout de lui (ou à peu près); il sut tout d'elle (on peut le croire). Il s'attacha à sa famille, à ses enfants, à ses ambitions, à ses projets et devint, du tout, le tuteur amical et le fidèle servant. Ainsi, parmi les vicissitudes du siècle, aux aguets de ces révolutions successives qui agitaient l'Europe, la correspondance se développa entre ces deux témoins admirablement préparés et tout prêts à devenir des acteurs.

Mérimée et la comtesse de Montijo ne laissent rien échapper : la vie publique et privée se développe en Espagne, en France, pour offrir à celui-ci un spectacle et à celle-là un moyen. Les lettres de Mérimée ont été conservées par la fille de la comtesse de Montijo, l'impératrice Eugénie, et par la famille qui en connaissait tout le prix. Quant aux lettres de la comtesse de Montijo, elles ont disparu, sans doute dans l'incendie de la maison de Mérimée, rue de Lille. La grande marieuse — la plus grande marieuse du siècle — ne nous a pas laissé son secret.

Il suffit de mettre entre les mains du lecteur les deux volumes dont le duc d'Albe, avec une libéralité sans seconde, a ordonné l'impression pour qu'il se trouve, tout de suite, en plein roman. Mérimée est un esprit supérieur, un écrivain incomparable, un nouvelliste sans égal : et il s'adresse à une

femme! Tout ce que la grâce, l'enjouement, l'inlassable curiosité et le désir de plaire, peuvent ajouter au génie naturel, il le dépense pour faire de chacune de ses lettres un morceau achevé. Il ne laissera pas une ligne s'envoler vers son amie sans l'animer d'un souffle ailé. Tel est le caractère de cette correspondance : elle vit, elle brille, elle chatoie. Laissons de côté la partie intime, le tableau de cette vie franco-espagnole si animée, le regard sur cette famille appelée à de si hautes destinées, la confidence de deux âmes, la collaboration à des entreprises mondaines, sociales, politiques, et même à des œuvres historiques, comme *l'Histoire de don Pedro* : tout cela n'est rien si on se met à suivre la palpitation du temps le plus agité de l'histoire européenne, ces cinquante années qui ont vu à l'œuvre les constructeurs et les destructeurs de trois dynasties et de deux républiques, les survivants de Waterloo et les responsables de Sedan.

Mérimée, conteur journalier de cette épopée, n'est pas, tant s'en faut, un indifférent : comme il le dit lui-même, il a « la fibre française »; il observe et il ressent; ceci dit, il voit et se méfie. « N'oublie pas de te méfier », lui avait appris sa mère. Et cette méfiance, ce scepticisme, rend son observation sans prix. Avec quel sang-froid, quel sans-gêne, quel sans-façon, par cette main, d'ailleurs si délicate, tout est touché, débridé, ouvert.

Pour l'histoire de ces quarante années, il n'est pas une de ces pages qui ne soit un document : voici Thiers qui, suivant la leçon de Talleyrand, taraude, dès le mois de mai 1840, la dynastie qu'il a fondée : « *J'ai vu Thiers, dernièrement. Il cache son dépit sous un air de gaieté et d'insouciance, et son refrain est qu'il a soutenu le gouvernement avec franchise, qu'il fera de l'opposition de même. Je lui ai dit qu'il me paraissait peu sage de mettre ses bottes crottées sur une banquette où l'on peut s'asseoir : à quoi il répond qu'on la brossera...* » Et, si vous suivez, dans la correspondance, ce même Thiers jusqu'à la chute du second Empire, vous retrouvez toujours ces traits accusés, ce bavardage sempiternel, cette universelle compétence, cette activité, cette confiance en soi et cet acharnement; en un mot, une silhouette impayable et magistrale dessinant la plus extraordinaire caricature à mèche et à

lunettes de la bourgeoisie en train de s'ériger souveraine.

Voici Guizot; non pas au grand jour et dans l'éclat de la tribune, mais par les dessous et dans une attitude bien inattendue : « *M. Guizot a été fort malade; il va mieux; mais on le dit sérieusement atteint. Si j'en crois les mauvais plaisants, il se fatiguerait beaucoup à causer avec la princesse de Lieven, depuis minuit jusqu'à trois heures du matin. Pour un homme qui a une session orageuse en perspective, cela me paraît une grande imprudence; mais l'amour!...* »

Le Roi, maintenant. En général, Mérimée ne lui est pas indulgent. Voici, par exemple, le mot dur et qui n'a jamais été prononcé pour expliquer cette étrange querelle franco-anglaise des « mariages espagnols » : « *En vérité, je ne vois pas trop ce qu'il y a de politique là-dedans; le fond de la question est, je crois, la dot de l'Infante. Les beaux yeux de sa cassette avaient fort séduit notre auguste monarque et n'avaient pas produit une moindre impression sur le prince Albert, qui voulait faire un sort à son cousin Cobourg. C'est le prince Albert qui a monté la reine Victoria et ensuite ses loyaux sujets. La reine appelle notre roi, qui était l'année passée son ami intime,* « an old white fox... » *Cela n'est pas mal; mais les Anglais sont rancuniers... Je ne doute pas qu'ils ne cherchent à prendre leur revanche à la première occasion et, malheureusement, nous sommes assez imprudents pour ne pas leur faire attendre longtemps cette occasion* » (2 octobre 1846). Ils n'attendirent pas longtemps, en effet. Mais le roi est en pleine euphorie : « *Le King prend tout cela très philosophiquement. On le dit fort gai même et très content du cabinet qu'il a.* » Lignes écrites en juin 1847; le régime n'en a pas pour un an!

« *En vérité,* écrit Mérimée, en pleine révolution, *la dynastie de juillet est tombée plutôt sous les sifflets que sous les coups de fusil.* » Lisez l'admirable lettre du 8 mars 1848; le récit de la révolution par un « garde national » qui a été partout et qui a fait le coup de feu aux journées de février, est une page digne des historiens de l'antiquité : action, vérité, lumière. Et ne croyez pas que Mérimée se laisse aveugler par les grands mots qui éblouissent, alors, cette France toujours si facile à tromper : « *La liberté est perdue dans ce pays-ci; elle e résistera pas à l'anarchie ou bien à la fureur de l'ordre qui*

lui succédera peut-être un jour. » « La fureur de l'ordre », c'est tout l'avènement du second Empire.

Malgré ses attaches avec l'impératrice Eugénie, Mérimée voit clair sur l'homme qu'est Napoléon III et sur les chances de son règne. Il écrit, dès l'élection à la Présidence : « *Le Prince est le seul que son élection n'ait pas surpris. A l'enthousiasme du premier jour de son élection, a succédé une curiosité silencieuse.* » (25 décembre 1848). Un peu plus tard, et après le mariage (20 décembre 1853), il écrit à madame de Montijo : « *Votre gendre, vous le savez, n'est pas de ces gens qu'on questionne et qu'on devine.* » Et, de ce silence anxieux, toute la politique du règne paraît, dans ces lettres, enveloppée : « *Personne ne sait ce que veut l'Empereur pour les affaires d'Italie, pas même ses ministres.* » (11.147). Bientôt les sombres pronostics s'accumulent sous la plume du familier des Tuileries, invité de Compiègne, de Fontainebleau et de Biarritz. Dès 1863 : « *Quoique peu nombreuse, l'opposition a des bouches éloquentes, dont plusieurs terriblement envenimées. Il y a dans l'air quelque chose de triste. On est inquiet, sans trop savoir pourquoi. Les affaires politiques ne sont pas plus embrouillées chez nous que dans le reste de l'Europe, et cependant on n'entend que des prédictions sinistres. Cette malheureuse expédition du Mexique!...* » Comment, à propos de l'affaire des Duchés, une première appréhension concernant l'Alsace-Lorraine tombe-t-elle déjà sous sa plume avertie? « *Les Allemands garderont le Schleswig malgré le traité de* 1852. *Je ne pense cependant pas que le succès que cent mille hommes viennent d'obtenir sur vingt-cinq mille les engage à nous redemander l'Alsace et la Lorraine.* » Et le spectacle de l'opposition acharnée du parti républicain grandissant et s'opposant à la faiblesse du cabinet d'Émile Ollivier : « *Le parti orléaniste et les carlistes sont consternés. Ils s'aperçoivent qu'ils sont abandonnés par le pays. Il n'y a plus qu'une rivale à l'Empire, c'est la République, hélas, malgré toutes ses fautes et ses folies.* » (3 juin 1869). Mais comment résister vu la médiocrité du personnel qu'a recruté finalement l'Empire : « *La plupart sont des avocats assez bons parleurs, mais sans pratique des affaires et des hommes, à commencer par Émile Ollivier, le plus fort de tous.* » Et voilà l'Empereur qui, à son tour, s'endort dans la même euphorie que

Louis-Philippe : « *On m'écrit de Compiègne que l'Empereur est parfaitement bien et de bonne humeur.* » (28 octobre 1869).

Il faut passer et signaler seulement encore un caractère frappant de la Correspondance, l'empressement à renseigner sur les nouvelles mondaines et sur tout ce qui peut faire rire derrière l'éventail. Au hasard, quelques traits. Il faudrait un *Mériméiana* : « *Rambuteau, le fameux préfet de police, n'est pas fort sur l'orthographe : madame Graham, que vous connaissez, a un fils qui s'appelle* Georges *et qu'elle regarde comme une des merveilles du monde. M. de Rambuteau va la voir l'autre jour; elle était sortie, il ne trouve que l'enfant avec lequel il cause pendant cinq minutes, et lui laisse sa carte sur laquelle il écrit :* « *Votre* gorge *est admirable.* » « *Il a la manie d'écrire sur les cartes et il en avait mis une chez la Princesse de Ligne sur laquelle on lisait :* « *Je suis Vénus en personne.* » (*I, p.* 243). Une autre anecdote fait pendant : « *Voici une bonne bêtise authentique : une dame invite à dîner l'archevêque. Le dessert était sur la table, à la russe et magnifique. Oranges d'Afrique, ananas, fruits de tous les pays. — « Madame, dit l'archevêque, » je vois chez vous les deux hémisphères. » Il voulait dire les fruits de toutes les parties du monde. La dame met son mouchoir sur sa poitrine : « — Ah! Monseigneur, c'est ma coutu- » rière, qui malgré tout ce que je lui dis me fait toujours des robes » décolletées.* » (*II, p.* 6). Et ce petit quadro des dames de charité, si amusant en ce règne collet monté : « *Les duchesses et les marquises se sont montrées beaucoup plus boutiquières dans l'âme, que celles de la rue Saint-Denis. Vous avez lu, dans Rollin, que les dames de Babylone, un certain jour, c'était la fête d'Adonis, se mettaient dans des fiacres et se rendaient utiles aux gens moyennant finance. Je suis persuadé que cette pratique tend à s'établir parmi nous. Les ventes sont des acheminements insensibles.* » (*I, p.* 6). Il faut s'arrêter : et, pourtant, comment se refuser à pendre dans la galerie ce petit Degas, le portrait des *rats*, des rats de l'Opéra, bien entendu : « *Il y a beaucoup de bon dans les rats, seulement il faut les prendre pour ce qu'ils sont et ne pas leur demander autre chose que ce qu'ils peuvent donner. Quant aux âmes, je suis convaincu que les rats en ont comme les honnêtes femmes et, pour les corps, les rats ont presque toujours l'avantage. La seule différence*

c'est la toilette et la manière de la porter surtout. Peut-être, si j'avais à recommencer ma vie, me donnerais-je à la chasse aux rats. » (*I*, 122.)

Et puis il y a les gens passant sur la scène, esquissés d'un trait qui souvent emporte la pièce : voici Marie-Louise, cette Marie-Louise de Napoléon le Grand et de la Cour impériale : « L'archiduchesse Marie-Louise se plaignait à Parme de n'avoir pas vu Walter Scott à son passage : — « *Je le regrette d'autant plus,* dit-elle, *que j'aime par-dessus tout les gens distingués, et j'ai eu si peu d'occasion d'en voir.* » Ne nous éloignons pas de ces types pas ordinaires de la famille Bonaparte : La scène se passe à Compiègne, le jour de la fête de l'Empereur (15 août 1863) : « *C'était le* 15, *à la fin du dîner. Le prince Napoléon était à côté de l'Impératrice. L'Empereur lui dit de porter la santé de l'Impératrice et de faire un speech. Il faisait un peu la grimace, sur quoi l'Impératrice lui a dit* : « *J'ai un peu peur de vos discours, quoique vous soyez éloquent.* » *L'épigramme l'a mis de mauvaise humeur. Sur une nouvelle interpellation de l'Empereur, il a dit* : « *Je ne sais pas parler en public.* » *Les paroles sont quelque chose, le ton y ajoutait beaucoup. On s'était déjà levé. La surprise a été grande. Sa Majesté a repris* : « *Tu ne veux pas porter la santé de l'Impératrice? — Si Votre Majesté veut bien me permettre, je m'en dispenserai.* » *LL. MM. ont gardé leur sang-froid. Le lendemain il a reparu après plusieurs allées et venues en bonne intelligence apparente avec ses hôtes.* (II. 243). Et ce mot charmant de madame de La Rochefoucauld : « *On reprochait en riant à une petite-nièce à elle d'être bas bleu* : « *Il n'y a pas de mal, dit-elle, à avoir des* « *bas bleus, mais il faut porter des robes longues.* » Finissons sur trois portraits : « *Lord Palmerston est au pinacle*[1]. *Il est le véritable roi de l'Angleterre. Il m'a paru un mélange très bizarre d'homme d'État et de gamin. Il a l'aplomb d'un vieux ministre et le goût des aventures d'un écolier. Je le crois très étourdi, confiant en son etoile et parfaitement sans scrupules. Il boule-*

1. Il est intéressant de rapprocher cette lettre de celle que Mérimée écrit à Panizzi le 24 octobre 1865 au moment de la mort de Palmerston. L'opinion exprimée sur le grand Anglais est toute différente et presque contraire. « Il a fait à peu près toujours ce qu'il a voulu et il a voulu de belles et bonnes choses... » etc.

verserait le monde pour avoir un succès d'éloquence au Parlement... Bref, je crois que c'est un des mauvais génies de notre époque. » (*II*, 81). Et Morny : « *La mort de Morny est un très grand malheur, et particulièrement pour l'Impératrice. Il était plein de bon sens et de résolution. Il n'y en a guère dans les conseils de la couronne qui réunissent ces deux qualités. Morny était le seul homme qui, dans le cas d'un grand malheur, eût été le contre-poids puissant du prince Napoléon... La pauvre madame de Morny est au désespoir; elle a coupé ses beaux cheveux et les a déposés dans le cercueil.* » (*II*, 271).

Et Bismarck, enfin, vu de la foule, à l'Exposition de 1867 : « *Vous ne pouvez vous imaginer rien de plus drôle que M. de Bismarck en habit blanc avec un grand casque d'acier sur la tête...* »

On ne rira pas toujours.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

L'ANGLETERRE

ET

LA CONQUÊTE D'ALGER

La guerre contre le Dey d'Alger fut décidée en 1829. Une dernière tentative de conciliation, faite en août par le chef de la division navale de blocus, le commandant de la Bretonnière, s'était heurtée au refus hautain de Hussein Pacha; non content de rejeter toute offre de paix, il avait poussé l'insolence jusqu'à canonner le vaisseau parlementaire français.

Au ministère du prince de Polignac allait échoir l'honneur de terminer un conflit, lointain dans ses origines, et qui n'avait cessé de s'aggraver d'année en année.

Mais, avant qu'on envoyât l'armée du général de Bourmont sur la côte d'Afrique, une longue et double lutte avait précédé celle qui se livrera de Sidi Ferruch à Alger.

En France, l'opposition libérale et sa presse cherchaient par tous les moyens à compromettre une entreprise dont la gloire pourrait auréoler la Monarchie qu'elles combattaient[1]. Hors de France, l'Angleterre, — l'ennemie héréditaire, disait-on alors, — mettait tout en œuvre pour empêcher une nouvelle conquête. Les intérêts du Roi et ceux du pays, étroitement unis, formaient aux yeux de leurs ennemis le point de mire contre lequel se déchaînèrent les colères les plus violentes.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1929.

La campagne diplomatique précédant l'intervention armée fut supérieurement conduite. De l'âpre lutte qui mit aux prises l'Angleterre et la France pour la possession d'Alger, il nous reste le souvenir bientôt centenaire d'un tournoi où deux grands champions, conscients de la valeur de l'enjeu, se mesurèrent à visière découverte.

***

Les Puissances européennes se désintéressaient de cette question algérienne si lointaine pour elles. Seul le Royaume-Uni se dressait jaloux, n'ayant oublié ni la longue lutte contre Napoléon ni son dénouement à Waterloo; le duc de Wellington, premier ministre, était là pour le rappeler tous les jours. Le vieux maréchal avait une idée démesurément grande de l'Angleterre et de lui-même, et quelque mépris hautain pour la France. Aussi la voyait-il avec colère se relever. Son armée et sa marine reprenaient l'ancien rang, et le Roi de France regagnait en Europe la première place. La campagne espagnole, celle de Morée, s'étaient terminées sans conquête; un pareil désintéressement pouvait être toléré. Mais que deviendrait Alger le jour où le drapeau français flotterait sur la Casbah? Les diplomates admettaient la possibilité qu'Alger fût conquise par les armes françaises; mais le duc de Wellington, bien qu'il enrageât à l'idée que la France se permît une expédition contre une terre sans maître, — donc dans l'avenir destinée au maître anglais, — avait une trop piètre idée des possibilités militaires françaises. Aussi, après avoir tonné contre l'ambassadeur de France : « Laissez-les faire, disait-il aux autres ministres, ils vont au-devant d'un désastre. C'est moi, le duc de Wellington, qui vous l'affirme. »

En face du vieux guerrier se dressait une France nouvelle qu'il ne pouvait plus comprendre. La diplomatie de Louis XVIII, conditionnée par la situation presque désespérée dans laquelle le pays s'était trouvé, avait été d'une prudence admirable. Dix ans avaient suffi pour faire oublier les Traités de Paris.

Bientôt la France eut un ministère qui osa parler haut et avec une magnifique désinvolture. Le prince de Polignac

revenait de son ambassade connaissant l'Angleterre mieux que personne. Il passait pour un anglophile décidé; ses alliances parmi la noblesse de ce pays et son aversion pour le libéralisme étaient notoires. Toutes ces qualités devaient faire de lui, au dire de la princesse de Lieven, « une marionnette mise en place par l'Angleterre ». On méconnaissait ce grand seigneur qui savait ce qu'il devait au Roi et à lui-même. Non seulement sa politique n'admettait aucune amitié hors de son pays, mais il osait tenir tête, même aux Anglais, avec une insolence si polie que les ministres britanniques en demeuraient confondus. C'est que Polignac saisissait parfaitement la situation très difficile dans laquelle, malgré son apparence florissante, se trouvait le Royaume-Uni. La succession royale y créait une atmosphère d'incertitude si profonde qu'aucun Gouvernement n'aurait osé se lancer dans une politique d'aventure. Et quant au duc de Wellington, il était de ces vieux militaires qui brandissent volontiers leur canne contre tous les polissons, mais se gardent bien d'esquisser un pas pour les châtier.

Cependant, avant Polignac et au-dessus de lui, il y avait le Roi. « Le Roi, écrira plus tard son premier ministre, mena tout, prescrivit tout, dirigea tout. Je ne fus que son premier secrétaire. » Une étude historique récente l'a fait ressortir : les derniers rois Bourbons n'avaient pas perdu l'habitude royale, maîtrise de race, de bien conduire les destinées extérieures de la France. Charles X, en cette occasion, se surpassa.

L'été de 1829 avait vu arriver à Paris un nouvel ambassadeur, Lord Stuart, en remplacement de Lord Granville. Lors de sa réception par le Roi, il débuta par les classiques et inoffensifs discours sur le désir de rendre encore meilleures les relations entre les deux pays et de maintenir le concert européen, paravent habituel d'une question insidieuse et finale. Lord Stuart n'y manqua pas. « Que se passe-t-il au sujet d'Alger? demanda-t-il au prince de Polignac. Il y a bien des choses en l'air. Expliquons-nous franchement. » Mais le Président du Conseil, qui connaissait son Anglais, sut, dès le début, éviter un tête-à-tête dangereux. « Vous recevrez dans quelques jours, expliqua-t-il à l'ambassadeur, une note

officielle pareille à celles que le Gouvernement du Roi enverra en même temps à toutes les Chancelleries. » En effet, le 8 janvier 1830, une circulaire parvenait aux représentants français à l'étranger, avec mission de la remettre aux Gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités. L'idée d'une intervention de Méhémet-Ali n'avait pas été encore abandonnée à ce moment, et c'est sur ce sujet que portaient les explications du Gouvernement français.

Le but que poursuivait la France, disait la note, était de faire rentrer les Régences dans l'obéissance de la Porte, et c'était uniquement en vue d'offrir à l'Europe un gage de ses sentiments pacifiques et désintéressés, que le Roi se désisterait de toute invasion dans le royaume d'Alger, si l'expédition de Méhémet-Ali pouvait suffire. Mais, ajoutait-il, « si la négociation avec Méhémet-Ali venait à se rompre, le Roi n'aurait plus à prendre conseil que de la dignité et des intérêts de sa couronne, pour terminer l'affaire d'Alger de la manière qui lui paraîtrait la plus convenable ».

La dépêche, habile, car suffisamment claire, ne précisait cependant pas les points dangereux, et laissait la porte ouverte à toutes les possibilités. Mais l'Angleterre ne devait pas tarder à entrer dans le vif de la question. « Cette affaire d'Alger, dit Lord Aberdeen[1] au duc de Laval, notre ambassadeur à Londres[2], va faire revivre toute la difficile question d'Orient, car il est inadmissible pour le sultan que le vice-roi d'Égypte, qui n'est que son sujet et vassal, se permette de conclure des arrangements particuliers avec la France. » Il le priait en conséquence de ne point étendre son action aux Régences de Tunis et de Tripoli, et engageait la France à vider elle-même son différend.

Par ces imprudentes paroles, le chef du *Foreign Office*, dans l'unique souci de sauver l'intégrité de la Turquie, admettait explicitement notre intervention en Algérie. Le Gouvernement du Roi ne manqua pas de s'en faire une arme, lorsque

1. G. Hamilton Gordon, comte d'Aberdeen (1784-1861), ministre dans les Cabinets Wellington et R. Peel, Président du Conseil de 1852 à 1855.

2. Anne-Pierre-Adrien de Montmorency-Laval, duc de San Fernando-Luys, maréchal de camp (1768-1837). Pair de France en 1820, successivement ambassadeur à Madrid, Rome, Vienne et Londres. Il refusa le serment exigé par la loi du 31 août 1830.

plus tard l'Angleterre tenta, par tous les moyens, d'empêcher l'expédition.

La question était posée, il fallait y répondre. C'est ce que le Roi ordonna de faire, dans une dépêche, dont l'inspiration directe lui revient :

« Sa Majesté n'a pas demandé à ses alliés leurs conseils, mais leur appui, dans la poursuite d'un projet dont l'exécution est trop avancée, et qui est d'ailleurs trop favorable aux intérêts chrétiens pour qu'il puisse être abandonné. Le Roi a accueilli avec reconnaissance l'assistance de ceux qui ont bien voulu la lui accorder; il remettra à une occasion plus favorable de recevoir des preuves de la bonne volonté des autres. La mesure dans laquelle il veut se tenir est celle de l'absolue liberté qu'il convient à un grand État de conserver dans toutes les occasions. »

Cette nouvelle dépêche diplomatique allait plus loin que la précédente. Sans ambiguïté, la France n'admettait plus aucune entrave à son « absolue liberté ». Ainsi, dès l'origine, même lorsqu'il comptait encore sur l'appui de Méhémet-Ali, le Conseil du Roi n'entendait pas se lier les mains pour l'avenir.

C'est, du reste, ce que le prince de Polignac, lors de son ambassade à Londres, s'était appliqué à maintenir comme principe intangible. Le 3 avril 1828, dans une dépêche au Comte de la Ferronnays, il avait noté une longue conversation avec Wellington. L'occupation de territoires hors d'Europe, avait-il affirmé au vieux Duc, ne peut entraîner un déséquilibre entre les Puissances, et, brodant sur ce thème, il fit entendre que son Gouvernement n'admettrait jamais une entrave à sa politique contre le Dey d'Alger, et que, tout au contraire, « l'acquisition de cette ville et de son territoire serait aussi utile qu'heureuse ». Le moment était venu de réaliser cette juste prévision.

Dès les premières circulaires, l'horizon diplomatique s'était dessiné avec netteté : un seul adversaire, l'Angleterre. Il fallait éviter un dangereux tête à tête et, pour cela, prendre toujours à témoin l'ensemble de toutes les Puissances. De cette façon, la France, tout en maintenant rigoureusement son indépendance, faisait de l'affaire d'Alger une question internationale, et opposait à l'Angleterre tout le cortège des Puissances qui

se désintéressaient parfaitement de la Méditerranée. Seule, la Turquie aurait pu créer des difficultés, car, après tout, le Dey d'Alger était son vassal. Mais comment faire pour l'éliminer? Le Conseil du Roi inventa alors un admirable stratagème. Il ressuscita la « Chrétienté ». Dorénavant, il ne sera plus question que de Puissances chrétiennes, d'intérêts chrétiens, de civilisation chrétienne, qui, forcément, n'admettait pas dans son sein la Turquie, seule Puissance non chrétienne, mais appelait les États-Unis d'Amérique, dont le représentant allait grossir le nombre des figurants.

Cette idée de chrétienté n'était certes pas pour déplaire au Roi. Ses sentiments de haute piété étaient fort bien connus.

L'Angleterre ne fut pas un instant dupe de cette habileté; mais que pouvait-elle faire, elle, dont la Bible avait souvent été l'accompagnement indispensable et le prétexte à nouvelles conquêtes?

Seules en France, l'opposition et sa presse feignirent une vertueuse indignation contre « cette nouvelle intrigue du parti prêtre », et l'adroite manœuvre diplomatique du Roi fut copieusement ridiculisée à la manière assez sotte du temps. Et pourtant, les rédacteurs du *National*, pour ne citer qu'eux, s'appelaient Thiers, Mignet et Carrel. Peut-on douter de leur intelligence autant que de leur bonne foi?

Le 4 février 1830, le prince de Polignac annonça à toutes les Puissances chrétiennes la résolution prise par le Roi, en tant que représentant du nom chrétien, de détruire l'esclavage et la piraterie sur toute la côte d'Afrique et de rétablir la liberté de navigation dans la Méditerranée. « Heureuse et fière d'avoir à accomplir cette noble tâche et de pouvoir contribuer ainsi au progrès de la civilisation et au bien-être de tous les peuples, la France recevrait avec plaisir l'expression des sentiments que son entreprise ferait éprouver aux autres nations. »

Combien cette attitude prise par le Roi était pertinente, non seulement pour Alger, mais sans doute aussi pour la révision éventuelle des traités de Paris, souci constant du Roi. L'idée de convoquer un aréopage où les Puissances secondaires, flattées et reconnaissantes d'avoir été appelées

par la France, allaient former une sorte de « Société des Nations », non plus à la dévotion des Anglo-Saxons, mais du Roi de France, était un coup direct contre les prétentions anglaises. Rien d'étonnant à ce que l'Angleterre haussât journellement de ton. « Tout ce que nous laisserons faire à Alger, affirmait le duc de Wellington, le 12 février, sera quelque chose d'analogue à notre bombardement de 1816, à moins que, par une communication officielle, le Roi de France ne s'engage à ne pas établir l'influence française dans le pays. »

Lord Aberdeen ne cachait plus ses inquiétudes. Le discours du trône de Charles X l'avait convaincu que nos préparatifs étaient sérieux, et que rien n'arrêterait la France. Le 5 mars 1830, il en appelait à Lord Stuart :

L'échelle immense des préparatifs pour l'expédition contre Alger et la déclaration que contient le discours de Sa Majesté Très Chrétienne sur ce sujet ont naturellement fixé l'attention du Gouvernement de Sa Majesté. Votre Excellence sait déjà que Sa Majesté désire sincèrement que les injures qui ont été souffertes par le Roi de France de la part de la régence d'Alger soient pleinement vengées..., mais les forces formidables qui vont être embarquées, et les paroles du discours que je vous ai signalées, semblent indiquer une intention d'effectuer l'entière destruction de la Régence, plutôt que l'application d'un châtiment. Ce changement probable dans la condition d'un territoire aussi important par sa position géographique ne peut être considéré sans un vif intérêt par le Gouvernement de Sa Majesté, et il rend plus désirables encore quelques explications sur les intentions du Gouvernement français... J'ai reçu du duc de Laval les assurances les plus positives des vues entièrement désintéressées du Cabinet des Tuileries concernant la destruction future de l'État d'Alger... J'ai jugé à propos de vous donner avis de porter ce sujet à la connaissance de M. de Polignac. Il est probable que le ministre français doit être dans l'intention de procurer toutes les explications que nous pouvons désirer. L'union intime et l'harmonie qui existent entre les deux pays nous donnent lieu d'espérer que nous recevrons les confidences entières du Gouvernement français dans une affaire qui touche aux intérêts de tous deux, et qui, dans son résultat, peut produire les plus grands effets sur les relations commerciales et politiques des États de la Méditerranée.

M. de Guernon-Ranville a noté, dans son *Journal d'un ministre*, l'impression produite par cette communication sur le gouvernement et la réponse que fit faire le Roi :

Le prince de Polignac a rendu compte au Roi d'une communica-

tion que lui a faite l'ambassadeur d'Angleterre, au nom de son Gouvernement. Il paraît que nos préparatifs pour l'expédition d'Alger intriguent le Ministère anglais; ces préparatifs lui paraissent trop considérables pour ne tendre qu'au simple châtiment du Dey. Il soupçonne des intentions conquérantes, et demande des explications précises à cet égard.

Le Roi a ordonné de répondre : Qu'il n'est guidé par aucune vue d'ambition personnelle; que son pavillon a été insulté, et qu'il saura le venger, comme il convient à l'honneur de son peuple; que, si, dans la lutte, le Gouvernement actuel de la Régence venait à être renversé, il s'entendrait volontiers avec ses alliés sur les moyens de substituer à ce Gouvernement barbare un nouvel état de choses plus approprié aux progrès de la civilisation et aux véritables intérêts de la chrétienté; mais que, à cet égard, il n'entend prendre aucun engagement contraire à sa dignité et aux intérêts de la France.

Deux jours après, les décisions royales étaient envoyées à tous les représentants français, sous forme d'une nouvelle circulaire. Après avoir rappelé les origines de la guerre, elle confirme, cette fois sans ambages, les buts de l'expédition :

Le Dey a détruit et ruiné de fond en comble tous nos établissements de la côte d'Afrique; trois ans de blocus n'ont fait qu'accroître son insolence, et, au lieu de réparations à nous donner, il n'a plus parlé que des exigences et des prétentions qu'il comptait faire valoir lui-même contre la France; enfin, il n'a répondu aux propositions pacifiques qu'un des commandants de notre marine a été lui porter jusque dans son palais que par un refus absolu, et, au moment où le vaisseau parlementaire se disposait à sortir du port, ce bâtiment s'est vu tout à coup assailli par le feu de toutes les batteries les plus rapprochées, sur un signal parti du château même occupé par le chef de la Régence. Le Roi a donc été forcé de reconnaître qu'aucun arrangement n'était praticable avec le Dey, et que, quand bien même on parviendrait à l'amener à conclure un traité quelconque, la conduite précédente de la Régence, rapprochée des événements plus récents, ne laissait aucune garantie que cet arrangement fût mieux observé que ne l'avaient été nos conventions tant de fois renouvelées et violées tant de fois par le Gouvernement algérien.

Ces considérations nous ont convaincus de la nécessité de donner à la guerre un plus grand développement. Dès lors, nous avons dû aussi penser à assigner à cette guerre un but dont l'importance répondît à l'étendue des sacrifices qu'elle allait nous imposer, et le Roi, ne bornant plus ses desseins à obtenir la réparation des griefs particuliers de la France, a résolu de faire tourner au profit de la chrétienté toute entière l'expédition dont il ordonnait les préparatifs, et il a adopté, pour but et pour prix de ses efforts :

La destruction définitive de la piraterie;

L'abolition absolue de l'esclavage des chrétiens;

La suppression du tribut que les Puissances chrétiennes paient à la Régence.

Tel sera, si la Providence seconde les armes du Roi, le résultat de l'entreprise dont les préparatifs se font en ce moment dans les ports de France. Sa Majesté est résolue à la poursuivre par le développement de tous les moyens qui sont nécessaires pour en assurer le succès, et si, dans la lutte qui va s'engager, il arrivait que le Gouvernement même existant à Alger vînt à se dissoudre, alors le Roi, dont les vues, dans cette question, sont toutes désintéressées, se concerterait avec ses alliés pour arrêter le nouvel ordre de choses qui, pour le plus grand avantage de la chrétienté, devrait remplacer le régime détruit, et qui serait le plus propre à assurer le triple but que Sa Majesté s'est proposée d'atteindre.

Pour éviter toutes mesures dilatoires, le Prince de Polignac avait demandé aux agents diplomatiques français d'obtenir une réponse rapide. Dès le 16 mars, M. de Laval rendait compte de celle de Lord Aberdeen : la promesse de se concerter avec toutes les puissances ne lui avait semblé nullement rassurante. Du moment que quelques-uns de nos alliés, notamment la Russie ou la Prusse, étaient d'avis qu'Alger ferait une excellente colonie française, le Cabinet anglais craignait que la France ne fût tentée de s'en prévaloir.

Il ne pouvait oublier que la Prusse avait donné son adhésion au projet abandonné de Méhémet-Ali, et que le tsar, alors que l'ambassadeur d'Angleterre lui demandait d'intervenir contre nous, avait répondu qu'il n'avait aucune objection à faire à l'expédition projetée. Il avait même ouvertement approuvé nos vues sur Alger, tout en déconseillant formellement l'intervention de Méhémet-Ali, et en nous pressant d'agir. Les paroles du premier ministre Nesselrode étaient sur ce point aussi explicites que possible : « C'est un projet de visionnaire. Croyez-vous, par hasard, que les Égyptiens soient capables d'aller à Alger? Comment n'osez-vous pas détruire vous-mêmes ce nid de pirates et vous y établir pour nous en délivrer à jamais? »

Quant aux réponses des autres gouvernements, elles furent soumises au Conseil du Roi le 21 mars :

Dans l'ensemble, les Puissances continentales du Nord approuvaient complètement nos vues et nous félicitaient

d'avance du service que nos succès rendraient à l'humanité entière; elles promettaient de nous seconder de leur mieux.

Le roi de Sardaigne désirait s'affranchir du tribut qu'il payait aux pirates et des avanies continuelles que le commerce de ses sujets éprouvait; mais il ne voyait pas sans inquiétude l'accroissement de la puissance française dans la Méditerranée, et il demandait sa part du gâteau, en récompense d'un concours qu'il donnerait volontiers.

Les autres puissances d'Italie, loin de soulever aucune objection, félicitaient le Roi.

L'Espagne était embarrassée; elle craignait notre voisinage en Afrique presque autant que celui des Barbaresques, et ne pouvait cependant nous refuser l'abri de ses ports dans une entreprise aussi éminemment utile à toute la chrétienté. Elle aussi aurait voulu y prendre part d'une manière active, mais la dépense, au-dessus de ses facultés, ne lui permettait que de nous fournir un port de ralliement et un lieu de dépôt pour nos malades.

Le Roi, trouvant les prétentions de la Sardaigne inadmissibles, fit répondre par le prince de Polignac : « La France insultée n'a besoin de l'appui de personne pour se venger; quant aux Anglais, nous ne nous mêlons pas de leurs affaires, qu'ils ne se mêlent pas des nôtres. »

Dans l'impossibilité de s'opposer au concert unanime des Puissances, le Cabinet anglais crut plus habile de faire un pas en arrière, — ou, tout au moins, de le laisser croire.

Le 23 mars Lord Aberdeen prescrivait à Lord Stuart d'informer le gouvernement français que le Cabinet britannique se déclarait satisfait des explications concernant le but général de la guerre, et qu'il exprimait toute sa confiance dans les vues désintéressées de Sa Majesté Très Chrétienne. Il lui demandait néanmoins des assurances précises : le silence de la note diplomatique du 12 mars, à l'égard des droits et des intérêts de la Porte suzeraine de la Régence, inquiétait la sollicitude amicale du gouvernement anglais. Il fallait des garanties.

Il paraît que le caractère de l'expédition n'est pas ordinaire, car elle est entreprise, non pas tant pour obtenir une réparation ou infliger un châtiment, que pour mettre à exécution un projet qui pourrait amener une guerre d'extermination. Dans ces circonstances, la décla-

ration que fait Sa Majesté Très Chrétienne, que, dans le cas de la destruction du royaume d'Alger, elle concertera avec ses alliés les moyens d'assurer le mieux possible l'exécution du plan proposé, ne peut être que difficilement regardée comme présentant cette entière satisfaction que nous devons raisonnablement attendre...

... Le Gouvernement français doit au moins renoncer sans aucune difficulté à toute possession, à tout agrandissement de territoire. Les expressions d'une précédente dépêche du ministre français et la substance de celle qui a été communiquée par le duc de Laval étaient suffisamment précises à cet égard, et il est donc à présumer que le Cabinet des Tuileries n'éprouvera aucune répugnance à donner une assurance officielle sur le même sujet. M. de Polignac apprécie sans aucun doute la grande importance de la position géographique des États barbaresques, et le degré d'influence que, dans les mains d'un Gouvernement plus civilisé et plus éclairé, ils ne pourraient manquer d'exercer sur le commerce et sur les intérêts maritimes des Puissances de la Méditerranée. La difficulté d'accomplir un changement radical dans l'état actuel, sans répartir ses intérêts d'une manière inégale et injuste, est peut-être la principale raison qui a fait supporter aussi longtemps le pouvoir illicite des pirates.

La réponse de Charles X ne se fit pas attendre.

Sa Majesté, dit le prince de Polignac à Lord Stuart, me charge de vous faire connaître qu'Elle n'est guidée par aucun sentiment d'ambition, mais qu'Elle entend n'avoir besoin du consentement de personne au monde pour venger une insulte faite à son pavillon. Du reste, le Roi a déjà fait connaître ses intentions, et sa parole doit être une garantie suffisante.

Malgré son flegme, Lord Stuart ne put cacher son désappointement. La partie était d'autant plus belle pour le gouvernement français que le *Foreign Office* venait d'affirmer qu'en 1816, lors du bombardement d'Alger par Lord Exmouth, il avait communiqué sans aucune réserve à la France les intentions de Sa Majesté britannique. Assertion inexacte, répondit le prince de Polignac; ni aux archives des Affaires Étrangères, ni à celles de l'ambassade de France à Londres, on ne peut trouver trace d'une pareille déclaration.

Le 15 avril, le duc de Laval communiquait à Lord Aberdeen que le projet de Méhémet-Ali était complètement abandonné, mais que cela ne changeait en rien les volontés du Roi relatives aux deux Régences et à la promesse qu'il avait faite de détruire la piraterie sur toute la côte d'Afrique. Toutefois,

comme il n'entendait point laisser à la charge de ses peuples les sacrifices onéreux qu'entraîne une guerre injustement provoquée, il chercherait à se rembourser autant que possible des frais qu'elle coûterait.

« Nous vous avions demandé de calmer nos inquiétudes, s'écria Lord Aberdeen, et vous ne faites que les accroître. Que veut dire le remboursement des dettes de guerre? N'est-ce pas un moyen voilé pour préparer l'occupation définitive du pays? »

Le duc de Wellington mâchait encore moins ses mots. « Ni Bonaparte, ni le Directoire, ne se sont jamais plus mal conduits, grognait-il furieux. La France ne pense-t-elle pas faire tourner la conquête d'Alger au profit de la Sardaigne ou de tout autre État! Nous ne voulons pas avoir à débattre ces questions dans des réunions ou dans des congrès. Nous sommes les plus intéressés à conserver dans la Méditerranée l'équilibre de force et d'influence tel qu'il existe, et sans altération. »

On ne pouvait faire un éloge plus beau de la clairvoyance et de la fermeté de Charles X et de son Conseil. Les conversations entre Londres et Paris prenaient un ton de plus en plus précipité et agressif. Le duel évidemment approche de sa fin. Le *fair play* de Polignac est constant. C'est d'un grand jeu français qui ne défaille pas au regard de nos plus glorieuses traditions. Reconnaissons que ses partenaires sont aussi bien dans leur rôle. Polignac triomphera. Plus tard, hélas! le dernier ministre du dernier Roi de France sera moins heureux. Ce qui le perdra? Peut-être son *fair play*...

Que voulaient donc enfin les Anglais? Sur quoi insistaient-ils avec une si instante mauvaise humeur? Il leur fallait une déclaration officielle et explicite que la France ne convoquerait pas ce Congrès tant redouté. Wellington alla jusqu'à menacer le duc de Laval de porter le débat devant la Chambre britannique : « Je vous laisse à juger, lui dit-il, quelles en seront les conséquences. »

« Il est évident, riposta le prince de Polignac, qu'après la publicité et les effets qu'auraient les manifestations de cette nature, la France, loin de céder à des exigences que, dès le principe, elle n'avait pas cru fondées, serait forcée, au contraire, de revendiquer le libre exercice de tous les droits qui

découlent de l'état de guerre, et de se renfermer, quant aux chances de l'avenir, dans une réserve qu'elle n'a quittée que par un sentiment de bienveillance pour ses alliés. »

On était ainsi arrivé au mois de mai, et déjà le corps expéditionnaire, réuni à Toulon, s'apprêtait à traverser la Méditerranée. Les menaces anglaises devenaient d'autant plus violentes que le Gouvernement du duc de Wellington savait parfaitement qu'il ne pouvait espérer un résultat que par le « bluff », et qu'il était dans l'impossibilité de passer aux actes. Mais cela, le Gouvernement français le savait également.

Des nouvelles instructions envoyées à Lord Stuart, il faut détacher ces quelques lignes particulièrement symptomatiques :

La guerre de la France contre Alger tend à l'entière destruction et à l'anéantissement de cet État... Une armée française, probablement la plus nombreuse qui, dans les temps modernes, ait traversé la mer, est sur le point d'entreprendre la conquête d'un territoire qui, par sa position géographique, a toujours été considéré comme de la plus haute importance. Personne ne peut voir sans inquiétude l'issue d'une entreprise dont le but final est encore si incertain et si vague... Le retard que l'on a mis à fournir des explications plus précises et plus officielles a été remarqué comme une circonstance très importante. Cette affaire, il faut le dire, commence à prendre un aspect sinistre, et à éveiller des doutes et des soupçons que le Gouvernement de Sa Majesté n'a nul désir de voir se prolonger... Après tout ce qui s'est passé, le ministre français ne peut être étonné si des soupçons injurieux paraissaient se confirmer et il doit savoir qu'il se rendra personnellement responsable des conséquences fâcheuses qui résulteraient d'un état de méfiance et d'appréhension.

A l'ambassadeur d'Angleterre qui lui présentait cette étrange mise en demeure, le prince de Polignac répondit fort calmement qu'il ne pouvait lui donner une réponse avant d'avoir pris les ordres du Roi, et qu'un conseil allait se réunir immédiatement. Le Comte de Guernon-Ranville en a fait le récit dans son Journal. Tout le Conseil s'était récrié devant cette étrange exigence de nos bons voisins, et le Roi, persistant dans ses premières résolutions, ordonna au prince de Polignac de répondre qu'il ne prendrait aucun engagement contraire à sa dignité et à l'intérêt de la France; que son unique objet, en ce moment, était de punir l'insolent pirate qui avait osé le provoquer; mais que, si la Providence lui

accordait la conquête des États de son ennemi, il aviserait alors aux déterminations que l'honneur de sa couronne et les intérêts de son royaume exigeraient. Pour le reste, tout ce qu'il pouvait accorder à ses alliés était l'assurance de prendre leur avis et de ne rien décider qu'après avoir pesé leurs observations et les convenances européennes.

A la date du 2 mai, le même ministre, sortant du Conseil, avait consigné dans ses Mémoires :

Les nouvelles de Toulon sont parfaites; l'expédition est prête; 11 vaisseaux de haut bord, 20 frégates, 36 bâtiments légers et 500 bateaux de transport nolisés sur toutes les côtes de la Méditerranée, voilà ce qu'a réuni la marine. Quant à l'armée de débarquement, elle se compose d'environ 36 000 hommes, munis d'un matériel immense en artillerie de campagne et artillerie de siège, et de tous les approvisionnements qui peuvent contribuer à la nourriture des hommes et des chevaux, et même au bien-être du soldat, sous un climat brûlant et dans un pays sans ressources.

Tout cela a été préparé et réuni *en moins de trois mois*. C'est vraiment prodigieux! Je ne crois pas que l'histoire offre rien de semblable.

Le spectre d'une intervention au Parlement britannique agité par le Cabinet anglais n'effrayait aucunement le prince de Polignac, qui écrivait au duc de Laval, dans sa dépêche du 5 mai :

Si des orateurs du Parlement jugent à propos d'interroger leur Gouvernement sur nos projets, rien n'empêche les ministres de Sa Majesté britannique de leur communiquer nos déclarations; nous avons la confiance que les notions d'honneur et de droit international sont beaucoup trop répandues en Angleterre pour que l'opinion publique ne reconnaisse pas que demander des explications plus étendues, ce serait montrer une injuste défiance et une exigence à laquelle la France ne pourrait satisfaire. Il est vrai que, si les ministres de Sa Majesté, au lieu de participer à la sécurité universelle qu'inspirent les vues pacifiques de Charles X, témoignent devant le Parlement, à l'égard de la France, une inquiétude ombrageuse, de semblables manifestations peuvent faire craindre que les relations amicales, si heureusement affermies entre les deux États depuis quelques années, ne soient moins bien assurées dans l'avenir. Mais, dans cette hypothèse, les ministres de Sa Majesté britannique assumeraient, aux yeux de l'Angleterre et de l'Europe, la responsabilité bien grave d'avoir, volontairement et sans nécessité, mis en jeu des susceptibilités qu'il deviendrait ensuite difficile d'apaiser et de détruire...

Les visites de Lord Stuart au Président du Conseil se mul-

tipliaient. « La persistance de la France à refuser des explications fera retomber sur elle toutes les conséquences de son refus », menaçait-il, à quoi Polignac répondait froidement : « Toutes les Cours d'Europe ont été satisfaites de notre communication. Si notre refus d'en donner d'autres devait entraîner des conséquences, la responsabilité appartiendrait tout entière à ceux qui les auraient provoquées par leurs exigences. »

La situation, selon le mot de Charles X, était délicate, mais non inquiétante. Des sorties maladroites comme celles de Lord Aberdeen : « N'allez pas vous imaginer que nous ne soyons pas prêts à tout événement; des ordres seront vite donnés à nos escadres, si nous n'obtenons pas toute sécurité sur les desseins des 35 000 hommes que vous envoyez en Afrique » — ne produisaient aucune impression à la Cour.

Le chef du *Foreign Office* eut un instant l'idée — et c'eût été la bonne, celle qui aurait le plus embarrassé Charles X — d'offrir le concours de la flotte anglaise. Heureusement pour nous, Wellington intervint, et, d'un geste méprisant : « Ces Français sont fous, dit-il à son collègue, un revers effroyable les attend sur la côte d'Alger. »

Le malheureux ambassadeur d'Angleterre, harcelé par son Gouvernement, importunait toujours Polignac par ses notes et ses demandes. Il en arriva à invoquer le Congrès de Vienne, signé par la France, et auquel le Gouvernement du Roi contrevenait en détruisant l'équilibre méditerranéen. « Le Congrès de Vienne? repartit le Président du Conseil; croyez-vous qu'il ait prévu l'extension prise depuis 1815 par l'Angleterre dans l'Afrique du Sud? Et sa conquête des Indes? » — Poussé à bout, Lord Stuart eut toutes les audaces. Il réclamait maintenant des déclarations écrites qui engageraient non seulement le prince de Polignac, mais encore ses successeurs éventuels. Puis, non content d'un refus, il eut l'impudence de demander copie des instructions données au général de Bourmont. « Pour cela, monsieur l'ambassadeur, avait répondu le premier ministre, en se levant, et en accompagnant ces mots d'un geste qui n'admettait aucune réplique, c'est une preuve de confiance qui se donne peut-être, mais qui ne se demande pas. »

Il était dit que ce même jour Lord Stuart allait provoquer les plus fières paroles qu'il ait été donné à un ambassadeur britannique d'entendre de la bouche d'un ministre français. Il s'était rendu au ministère de la Marine, dans l'espoir que le baron d'Haussez, plus expansif que son chef, lui fournirait des renseignements, et peut-être se laisserait intimider. Le diplomate anglais n'était pas sans savoir que l'amiral Duperré avait exprimé trop haut son appréhension de rencontrer en haute mer l'armée navale anglaise, et il croyait sans doute que toute la marine et son ministre partageaient cette même crainte. Une fois de plus, jouant de malheur, il se trompait lourdement.

Le récit de cette entrevue est bien connu; mais comment ne pas citer un mot historique qui a fait la joie de tant de générations de Français?

Un jour, écrit le baron d'Haussez dans ses Mémoires, que Lord Stuart m'avait pressé fortement et sans plus de succès que de coutume, il ajouta que ses questions n'avaient pour objet que la confirmation de ce qu'il savait, qu'il avait découvert que nous ne songions pas sérieusement à l'expédition, et que nos préparatifs ne tendaient qu'à faire peur au Dey, « pour l'amener à composition ». Ce serait peine perdue, lui répondis-je; dans son insouciance turque, le Dey ignore peut-être que nous nous proposons de l'attaquer, et, s'il le sait, il s'en remet à Dieu du soin de le défendre. Au reste, je puis vous déclarer, parce que nous n'en faisons pas mystère, que c'est très sérieusement que nous faisons des préparatifs. Le Roi veut que l'expédition se fasse, et elle se fera.

— Vous croyez donc qu'on ne s'y opposera pas?

— Sans doute; qui l'oserait?

— Qui?... Nous, les premiers.

— Milord, lui dis-je, avec une émotion qui approchait fort de la colère, je n'ai jamais souffert que, même vis-à-vis de moi, simple individu, on prît un ton de menace; je ne souffrirai pas davantage qu'on se le permette à l'égard du Gouvernement dont je suis membre. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas traiter l'affaire diplomatiquement; vous en trouverez la preuve dans les termes que je vais employer : la France se moque... de l'Angleterre. (Je substitue le « moque » à un terme beaucoup plus énergique, de trop mauvais ton pour être écrit). Elle fera, dans cette circonstance, ce qu'elle voudra, sans souffrir de contrôle ni d'opposition. Nous ne sommes plus au temps où vous dictiez des lois à l'Europe. Votre influence était basée sur vos trésors, vos vaisseaux, et une habitude de domination. Tout cela est usé. Vous ne compromettrez pas ce qui vous reste de cette influence,

en allant au-devant de la menace. Si vous voulez le faire, je vais vous en donner les moyens. Notre flotte, déjà réunie à Toulon, sera prête à mettre à la voile dans les derniers jours de mai. Elle s'arrêtera, pour se rallier, aux îles Baléares. Elle opérera son débarquement à l'Ouest d'Alger. Vous voilà informé de sa marche; vous pouvez la rencontrer, si la fantaisie vous en prend. Mais vous ne le ferez pas. Vous n'accepterez pas le défi que je vous porte, parce que vous n'êtes pas en état de le faire.

« Ce langage, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'a rien de diplomatique. C'est une conversation entre Lord Stuart et le Baron d'Haussez, et non une conférence entre l'ambassadeur de l'Angleterre et le ministre de la Marine de France. Je vous prie cependant de réfléchir sur le fond, que le ministre des Affaires étrangères pourrait vous traduire en d'autres termes, sans rien changer au sens.

Lord Stuart ne me parla plus de cette affaire[1].

La flotte était déjà partie[2] lorsque le Gouvernement britannique transmit sa réponse à la circulaire que le Gouvernement du Roi avait adressée, le 12 mai, à toutes les Puissances. Cette circulaire résumait une fois de plus les raisons pour lesquelles l'expédition était entreprise, et elle promettait, en cas de victoire complète, de se concerter avec les Alliés sur le statut futur de l'Algérie. Aux encouragements qu'ils nous avaient prodigués, le Roi répondait en les invitant à donner, d'ores et déjà, des instructions éventuelles à leurs ambassadeurs à Paris.

Le texte, d'une politesse parfaite, n'était cependant pas sans ironie pour le Cabinet de Saint-James qui le releva dans une note aussi laconique qu'inamicale :

Toutes les protestations de désintéressement disparaissent devant un système qui, sous prétexte d'indemnité, admet toutes les chances d'envahissement et de conquête, et arrive à une occupation indéfinie des pays envahis, en leur imposant le paiement de charges supérieures à leurs ressources; c'est une imitation de la politique russe. Nous n'ignorons pas que l'esprit d'ambition et de conquête est, en France, un sentiment naturel éveillé avec une nouvelle ardeur, et que le Gouvernement, de quelque couleur qu'il soit et qu'il puisse devenir, sera

1. Lord Stuart de Rothesay avait rempli jusqu'au bout la mission ingrate dont son Gouvernement l'avait chargé. Mais cela n'empêchait pas l'estime toute particulière qu'il avait pour le prince de Polignac, et qu'il montra de la façon la plus chevaleresque pendant les tristes journées de Juillet.

2. Le 25 mai 1830.

forcé de céder à une impulsion si générale et si impérieuse. Si le principal objet de cette expédition doit être la conquête d'Alger, plutôt que la réparation des injures reçues, le soussigné soumet à la sérieuse considération du Prince de Polignac l'effet qui doit résulter d'un exemple qui dispose ainsi des droits d'une tierce personne.

La réponse du prince de Polignac fut encore plus courte.

Le prince de Polignac a l'honneur d'accuser réception à Son Excellence de la note qu'elle a bien voulu lui faire passer, en réponse aux communications que la France avait faites à l'Angleterre ainsi qu'aux autres Puissances alliées, relativement aux affaires d'Alger. Ces communications ne demandent aucun développement; le soussigné ne peut que s'y référer.

Nisard raconte dans ses Souvenirs et Notes biographiques que Lord Stuart, furieux de se voir éconduit partout, se présenta à l'audience de Charles X, et eut l'outrecuidance de lui présenter des récriminations sur un ton peu convenable.

« Monsieur l'Ambassadeur, se borna à répondre le Roi, dans un langage vraiment digne de Louis XIV, tout ce que je puis faire pour votre Gouvernement, c'est de n'avoir pas écouté ce que je viens d'entendre. »

Cette réponse du Roi et le succès immédiat des armes françaises mirent fin à la lutte diplomatique.

L'exposé même très succinct de cette page d'histoire n'est pas sans laisser une opinion bien différente de celle qu'on se plaît à forger autour de Charles X et du prince de Polignac. En face de la seule Puissance véritablement dangereuse, ils suivirent sans défaillance la ligne qu'ils s'étaient tracée. L'intérêt seul de la France les guide; l'amour du pays et le sentiment de sa grandeur leur communique une perspicacité singulièrement clairvoyante et le plus noble orgueil. Et ce n'est pas un mince mérite pour le Roi et son ministre d'avoir bravé, comme ils l'osèrent, l'Angleterre redoutable, surtout lorsque, en France même, par une aberration que seule peut expliquer la violente erreur où l'esprit de parti vagabonde parfois en politique, les libéraux attaquaient l'expédition d'Alger avec un acharnement égal à celui du vieil ennemi de la France qui se nommait le duc de Wellington.

PRINCE SIXTE DE BOURBON

LA VOLUPTÉ DU MAL[1]

VI

Maintenant ils se voyaient tous les jours. Parfois l'après-midi et le soir, mais ils ne sortaient pas encore ensemble.

— Je ne le veux pas, — disait Natacha. — Toi, tu n'es pas libre.

— Je ne suis pas libre? Ah! ça, me prenez-vous pour un pensionnaire?

Il n'avait de comptes à rendre à personne.

— Amour! Amour, ne vous mettez pas en colère.

Elle l'appelait ainsi « amour », après lui avoir demandé si une femme lui avait jamais donné ce nom.

— Ai-je donc jamais connu quelque femme avant vous?

Il avait ri, mais elle, le visage caché dans le cou de son amant, avait poursuivi :

— Il me semble que je t'aurai plus à moi, puisque l'homme de tout le monde sera, pour moi seule, « amour » à qui je me suis donnée. Tu souris? Ne comprends-tu pas qu'une femme puisse t'aimer si fort qu'elle veuille oublier tout ce que tu es en dehors d'elle? A la ville, je verrai sans jalousie Robert Fayé fêté par les autres; mais l'homme, celui que j'ai, je veux qu'il soit à moi seule.

— Et moi, — lui avait-il dit, — si je te demandais la même chose, que me répondrais-tu? T'a-t-on appelée jamais Natacha? Tu ne veux pas me répondre? Tu ne veux pas me dire : « pas ce nom-là »?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1929.

Elle demeurait les lèvres closes tandis qu'il lui baisait les mains fébrilement, hors de lui. A cet instant, elle le dominait, dressée, un sourire paisible sur ses lèvres. Il l'aimait comme elle voulait qu'il l'aimât. Quinze jours avaient suffi pour l'amener là.

Il ne se contrôlait plus; un démon intérieur le menait vertigineusement et si bien, que sa maîtresse n'avait déjà plus besoin de ruser avec lui : il devançait ses désirs et même il allait plus loin qu'elle n'osait. C'était au point que, dans son for intérieur, ce qui ne venait pas d'elle ne trouvait pas grâce à ses yeux et qu'il abîmait ce qui, croyait-il, devait lui déplaire. Il était mûr pour tout lui sacrifier, ses amis, ses idées, son travail, tout! Le mal qui avait cheminé en lui l'avait si profondément pénétré qu'il ne s'apercevait pas des lâchetés qu'il lui devait. Quand on parlait de son talent, il haussait les épaules; il blaguait ceux qui l'admiraient et il prenait plaisir à se rabaisser pour se placer au-dessous de cette femme qui, elle, n'était pas une intellectuelle et se moquait bien des beaux esprits. Son art?... Une profession! Ses tourments d'écrivain?... Des bêtises! S'il avait pu amasser de l'or par d'autres moyens, il aurait envoyé promener sur l'heure ce qui avait été jusque-là son unique passion, ou la plus despotique de ses passions. Et il se disait qu'il avait découvert la vie! Il avait honte de ce qu'il avait défendu, ou de ce dont il n'aurait pas souffert, jadis, qu'on se moquât. Natacha avait roulé à travers le monde sans jamais être sûre du lendemain?... Que n'avait-il vécu comme elle, lui qui n'avait point connu l'incertitude! Natacha, ou Jenny!... Des noms qui étaient doux à prononcer, qui embellissaient celle qui le portait; tandis qu'il ne pouvait plus articuler sans contrainte ce nom d'Aurélie qui sentait son époque et auquel sa femme tenait. Madame Fayé l'avait reçu de sa marraine et elle n'avait pas consenti à l'abandonner, non point qu'il lui plût, mais elle était immuablement attachée à ce qui lui avait été imposé ou à ce qu'elle avait adopté. Elle était de la vieille race bourgeoise qui retient les principes de la famille et se plie à leur tyrannie sans s'apercevoir qu'ils sont périmés. Un jour qu'une amie, dans un tendre mouvement, l'avait appelée « Aurette », elle avait répliqué en souriant, mais avec fermeté, qu'elle

préférait son prénom et qu'elle attendait sans impatience qu'il revînt à la mode. « Aurette » ne lui aurait pas convenu en effet; mais aucun diminutif n'était fait pour ce genre de femme qui était un exemple de sagesse, de rectitude, de probité — aimable, à la vérité, néanmoins un exemple qui, commandant le respect, était gênant, tandis que Natacha, avec sa beauté radieuse et autoritaire, engageait à la familiarité.

Et c'était cela aussi qui avait séduit Robert Fayé, cela et l'équivoque, et l'incertitude qui émanaient de son sourire, de ses attitudes, de toute sa personne.

— Bien malin, — avait-il dit à Sudoirot quand il l'avait connue chez les Nicault, — celui qui voudrait fixer cette femme!

Il ne s'était pas aperçu qu'il tentait cette gageure et qu'il était déjà le prisonnier de celle qu'il jugeait; son prisonnier — et elle le tenait bien, sans qu'il sentît le poids de ses chaînes.

Le soir du jour où, mordu par une démente jalousie rétrospective, il l'adjurait de lui dire si jamais son mari ou un amant l'avait appelée Natacha, elle éteignit son sourire avant de répondre et soupira :

— Vois-tu, amour, nous serons très malheureux!

— Que veux-tu dire?

— Consentirais-tu à souffrir de nous séparer immédiatement pour ne plus souffrir demain?

Il eut un instant de stupeur et puis, durement, il lui demanda :

— Et toi?

— Moi, je me sentirais capable du sacrifice, s'il devait t'apporter le repos.

— Le seul repos qui me tenterait serait celui que je pourrais goûter près de toi; s'il m'était refusé, je n'en rechercherais pas d'autre.

Elle eut un haussement d'épaules, lui ouvrit les bras, et elle l'entendit prononcer dans son cou :

— Non, nous ne serons pas malheureux.

Elle eut un hochement de tête :

— Ce n'est pas le malheur qui m'effraie, mais je crains que ce ne soit lui qui t'éloigne de moi. Ne dis pas non ainsi!

Tu es un grand enfant et tu n'es pas armé contre le malheur.

— Arme-moi.

— Si je te disais : il est là! Cela nous avancerait-il? Et me croirais-tu?... Il y a des contraintes qu'il faut subir, qui font partie de la vie. Ce sont des contraintes pour les uns, des plaisirs pour les autres.

Robert eut un mouvement d'humeur en disant :

— Parle clairement.

Elle parla, mais elle prit la chose de loin. Elle parla de Paris, de la méchanceté du monde, de la situation dans laquelle elle se trouvait, elle, l'ancienne camarade d'enfance d'Aurélie, des égratignures que faisaient les gens d'esprit, des relations trop nombreuses de Robert Fayé, de ses amis... Le nom de Sudoirot fut prononcé.

— Mes amis! — dit Robert, — j'en ai dans tout Paris, et dans l'Europe entière. Des gens à qui j'ai serré la main une fois et qui se disent mes amis. Des intimes je n'en ai pas, sinon Sudoirot.

— Celui-ci est comme les autres, mon cher Robert. Précisément parce qu'il est ton intime, il te dira prochainement : « Tu ne sais pas ce qui se colporte sur ta maîtresse? »

Robert Fayé dit en riant :

— Tu as une dent contre lui.

— Une dent de sagesse, peut-être. Je n'aime pas les doubles visages. Il a l'esprit de l'état-civil et c'est lui qui m'a fourni le mien. Je ne suis pas certaine d'ailleurs qu'Aurélie ne lui en doive pas autant. Pour elle, ça n'a pas d'importance; c'est la femme de Robert Fayé, on ne peut pas la salir; elle est inattaquable. Pour moi, c'est plus grave. On ne me connaissait pas encore que ton ami Sudoirot se chargeait de me présenter.

— C'est un inconséquent. Il parle pour amuser; il ne faut pas lui en vouloir.

— Comment donc! Je ne lui en veux pas. Je te demande même à toi, son ami, de ne pas lui en vouloir, si tu apprends qu'il a dit, faisant allusion à mon ancien titre de lectrice à la Cour du Sultan : « Nul n'ignore que les livres du Sultan ont pour feuilles des draps de lit. »

Robert Fayé se sentit horriblement mordu et murmura :

— Celle-là est un peu raide; j'en prends note pour une leçon.

Natacha Pounianoff eut un geste qui voulait dire : « Fais ce que tu voudras » et, lentement, elle articula :

— Un ami entre un amant et sa maîtresse...

Mais, aussitôt :

— Amour, j'ai eu tort de te parler de ces bêtises! J'aurais dû me taire... Sudoirot? Qu'il reste ton ami, mais qu'il cesse de m'abîmer. Je tiens à notre bonheur et c'est ce bonheur que cet être-là compromet. Ne te fâche pas; raisonne-toi et raisonne-le.

Lorsqu'il l'eut quittée, la princesse Pounianoff sourit, parfaitement paisible, triomphante.

— Et d'un! — fit-elle à mi-voix.

En effet!... Robert Fayé avait filé tout d'une traite au cercle, s'était buté dans Sudoirot, au vestiaire, et là, sans se quitter la main qu'ils s'étaient tendue par habitude, devant la livrée, à mi-voix, la ruine d'une amitié de trente ans avait été consommée.

Sudoirot était tellement abasourdi qu'il ne prononça pas un mot. Leurs doigts se quittèrent; Robert Fayé d'un brusque mouvement se retira. Il était déjà loin quand Sudoirot, se reprenant enfin, murmura :

— Pour un Parisien....

Au vestiaire, les valets chuchotaient.

Sudoirot se rendit au salon de lecture.

Il prit un journal, s'assit dans un fauteuil : « Ce soir, se dit-il, je n'irai pas au théâtre pour ne pas le rencontrer; demain, je ne reviendrai pas ici parce qu'il pourrait y être; je n'irai pas non plus chez lui parce qu'il est impossible que j'y retourne; je n'irai pas chez les Nicault parce qu'il me paraîtrait monstrueux de leur avouer que je ne le vois plus... »

Jamais il ne s'était aperçu si clairement que leurs existences étaient si parfaitement liées l'une à l'autre.

Il voulut écrire à Aurélie, mais il pensa qu'elle devait être avertie.

— On vous verra ce soir? — dit un habitué qui entrait.

— Où?

— Mais ici, parbleu!

— Et vous?

— Moi? Non, je dîne et je vais à l'Opéra.

— Alors, mon cher, vous êtes déjà bien plus certain que moi de ne pas me retrouver ici... puisque vous allez à l'Opéra.

Et, bougon, il partit.

Dehors, il se mit à marcher sous la bise qui lui fouettait le visage; en face des Tréteaux, il s'arrêta en pensant qu'il y avait là quelqu'un qui ne tarderait pas à le suivre dans sa disgrâce. Il poussa la porte du concierge, demanda si madame Catherine Senaucourt était dans sa loge et, apprenant qu'on l'attendait, il décida de téléphoner à Aurélie.

— Voulez-vous, — lui demanda-t-il, — me rejoindre dans la loge de Catherine? Je vous expliquerai tout à l'heure.

Et comme des gens étaient derrière lui, il raccrocha l'appareil et monta chez Catherine Senaucourt. Une demi-heure plus tard les trois amis étaient réunis.

— Vous savez ce qui nous arrive? — demanda-t-il.

— Vous pouvez dire, en effet, ce qui *nous* arrive, — reprit madame Fayé.

Il raconta l'algarade que lui avait faite Robert et ils examinèrent le sort qui leur était fait.

— C'est curieux, — conclut-il en riant, — maintenant que nous nous sommes parlé, il me semble que l'affaire s'est simplifiée. Nous n'avons rien décidé, nous avons bavardé comme des ouvriers que la patron a fichus à la porte et me voilà, quand même, tout gaillard! Vous aussi, Aurélie, vous êtes gaillarde et vous, ma petite Catherine, vous me faites l'effet d'une tricoteuse qui s'apprête à fouailler la princesse.

— Qu'elle ne me tombe pas sous la main, la princesse dont vous parlez!

Elle fut si drôle dans sa menace que madame Fayé, éclatant d'un rire plein de sanglots, l'embrassa.

— En scène pour le trois! — cria le régisseur dans les couloirs.

Catherine se leva :

— Vous entendez!

Madame Fayé l'étreignit encore :

— A bientôt, ici, chez vous, ou chez Sudoirot.

— Entendu!

Dans le couloir, dominant le branle-bas, on entendait la voix du régisseur qui répétait : « En scène pour le trois! »

— On y va, on y va! — répondit Catherine.

VII

Alors les trois amis se rencontrèrent une fois la semaine chez Catherine.

— Nous sommes invités chez les Mourrier pour le 15, — disait madame Fayé.

Généralement deux exclamations semblables lui répondaient :

— Moi aussi.

Sudoirot tirait son carnet :

— Dîner chez les Mourrier le 15; biffé! Mille regrets, chasse présidentielle.

Il s'essayait à blaguer.

Mais quand il avouait qu'il *les* avait aperçus la veille dans un restaurant du bois ou chez Drouant, ou chez Prunier, il ne dominait pas son chagrin.

Madame Fayé réfléchissait :

— Hier soir? Oui; il dînait au cercle.

Robert Fayé s'entêtait à ces dissimulations. Il cherchait des prétextes, il avait des exclamations subites à propos d'un rendez-vous qu'il avait oublié... C'était ce qui faisait le plus de mal à Aurélie qui, elle aussi, avait appris à mentir, mais pour un autre motif : elle voulait cacher la vérité aux Nicault, et cela n'était pas facile. Elle avait usé de tant de prétextes, déjà, pour brûler les dîners du jeudi : les pauvres dîners qu'il fallait sacrifier parce que Robert n'y voulait plus venir.

Sudoirot avait fini par expliquer aux Nicault que les affaires de Robert Fayé étaient si compliquées qu'il fallait se résigner à suspendre momentanément les réunions : Catherine de son côté était très occupée, lui-même était très pris.

— Vous êtes nos grands amis, notre famille; plus tard nous nous rattraperons. Vous verrez comme ce sera charmant. Pour l'instant, il faut se résigner.

C'est ainsi que les dîners du jeudi avaient été supprimés.

Robert s'en aperçut à peine. Son travail, ses relations, les Nicault qu'il adorait, tout cela avait été emporté. Natacha lui avait bien dit, pourtant, qu'elle l'avait laissé libre d'agir et qu'elle était terrifiée d'avoir apporté une telle perturbation dans sa vie, à lui qu'elle adorait; elle avait ajouté, quand même sincèrement heureuse :

— Merci, amour.

Et cela avait payé largement son amant.

Il l'entretenait maintenant de ses projets, la mettait au courant de ses affaires. Enfin, un jour que, survenant après le déjeuner il se figurait la surprendre dans son boudoir, il la chercha par tout l'hôtel et finit par la découvrir dans une salle où jamais il n'avait pénétré : il eut un éblouissement. C'était son cabinet de travail de l'avenue de Messine! Sur la table, aux mêmes places que sur la sienne, étaient disposés buvard, encrier, son porte-plume... Il regardait tout cela ahuri et ravi. Sans bruit, il s'avança vers le divan où Natacha était étendue et s'agenouilla pour lui murmurer :

— Fée!

Elle sourit, secoua la tête :

— J'étais jalouse! Je voulais t'avoir tout entier ici.

Le soir même Robert Fayé apportait un manuscrit et, tard dans la nuit, il essaya d'y travailler. Il écrivit un conte exquis qui se nommait *la Baraque enchantée*; il le dédia à Natacha; au bout d'une semaine, il vit sur la table où il commençait à prendre l'habitude d'écrire, un livre somptueusement relié — c'était *la Baraque enchantée*, tiré à un seul exemplaire, celui de la princesse Pounianoff.

Et elle riait en lui répétant qu'elle vivait le plus beau temps de sa vie, le plus glorieux, celui que la plus difficile des femmes pouvait envier!

Mais des mois d'inaction survinrent. Robert Fayé n'essayait même plus de secouer l'oisiveté qui l'empoisonnait. S'il continuait encore sa série de chroniques, c'était à cause du traité; pourtant il se lassait de les écrire. Les deux colonnes d'autrefois se réduisaient souvent à une et, coïncidence désastreuse, aux Tréteaux sans qu'on sût pourquoi, les recettes des *Scarabées* tombèrent; en toute hâte on avait commencé à répéter

une autre pièce et Gina Frémeau, pour se reposer de quatre mois de représentations, avait signé un engagement pour l'Angleterre.

Un matin que Robert déjeunait avenue de Messine, sa femme lui dit doucement :

— Tu ne fais donc plus rien?

Cela lui était parti malgré elle, sans qu'elle pensât aux conséquences de la phrase.

Il la regarda fixement, stupéfait et épouvanté tout à la fois par cette voix qui venait de très loin et qui était cependant si précise, si nette et si pareille à la voix intérieure qu'il percevait quelquefois en lui, qu'il crut entendre parler sa conscience.

Il s'emporta, plia sa serviette et sortit.

Aurélie s'était levée, chancelant sous le coup; elle s'habilla et se fit conduire chez Catherine.

Quand elle y arriva, son amie téléphonait.

— C'est Sudoirot qui vient de m'appeler, — dit-elle.

Et reprenant le récepteur :

— Allô, Aurélie est ici.

Elle écouta et, embarrassée, elle fit signe à leur amie d'approcher.

Sudoirot la demandait à l'appareil.

— Chère amie, — dit-il, — voulez-vous obliger Catherine à vous répéter ce que je viens de lui prendre... Cela vous fera un peu de peine, mais il vaut mieux que ce soit par nous que vous l'appreniez.

— Mon Dieu! — dit Catherine, — c'est une vilenie de plus, et puis après?... Il paraît que Robert est allé rendre visite aux Nicault hier, en compagnie de la Pounianoff.

Aurélie s'écroula sur une chaise, sans un mot.

La sonnerie du téléphone retentit. C'était Sudoirot qui voulait savoir de Catherine comment leur amie avait accueilli la nouvelle.

— Bien, — répondit-elle, — très bien!

— En somme, c'est une visite de noces; la lune rousse est proche.

— Que dit-il? — demanda madame Fayé.

— Des bêtises! Il faut prendre ça comme lui.

En effet, Robert Fayé était allé chez les Nicault, mais à peine y était-il que l'atmosphère de ce milieu familial l'avait étouffé. A madame Nicault qui le suppliait de reprendre les dîners du jeudi, il avait répondu :

— Bien difficile! Je suis si surmené!

Dehors il se répétait : « Je suis si surmené! » et les rides de son front ne s'effaçaient pas. Natacha les vit-elle et pressentit-elle le danger? Elle eut peur, en ramenant directement son amant chez elle, qu'il opposât sa vie nouvelle à celle qu'il avait quittée... Elle commanda à son chauffeur d'aller au Bois et elle dit à Robert :

— Nous marcherons, veux-tu, il y a si longtemps que cela ne nous est arrivé!

Dans une allée, du côté de Longchamp, elle montra un arbre qui prenait ses feuilles.

— Regarde! C'est le printemps. Notre premier printemps qui commence. Je voudrais aller le chercher très loin, dans le Midi; et l'accompagner très loin dans le Nord pour qu'il dure longtemps... Sais-tu? Allons passer quelques jours à la campagne, dans la vraie, celle qui a de l'herbe partout, de la boue et des cailloux dans les chemins, des arbres mal peignés et des bois pleins de ronces. Veux-tu? Oh! oui, veux-tu? Ce serait si bon de partir ensemble. Nous nous aimerions ailleurs que chez nous... Veux-tu?

Il hésitait.

Un cavalier qui passait les salua.

— C'est le baron Moreau qui fait son tour du soir, — dit Robert. — A cause de lui, demain on trouvera dans les petits journaux : *Rencontré dans l'allée des Gravillers, Robert Fayé en compagnie de la belle princesse N. P.* Il ajoutera quelques lignes charmantes pour nous deux... Et voilà!

Natacha demeura silencieuse et puis elle insista doucement :

— Si nous allions à la campagne, nous ne rencontrerions pas de baron Moreau.

— Quand partons-nous? — demanda-t-il brusquement.

Natacha le pinça jusqu'au sang :

— Tu voudrais?

— Quand partons-nous?

— Quand tu voudras; dans huit jours.

— Autant dire l'année prochaine.

— Après-demain.

— Après-demain! Où allons-nous?

— Où tu voudras. Mais, tout près, pour être plus vite rendus!

Le lendemain soir, elle l'engagea à rentrer chez lui pour faire sa valise. Il la quitta vers minuit, alors qu'elle lui répétait :

— A dix heures, gare de Lyon, billet pour Marlotte. N'oublie pas!

Cependant, avant de se coucher, il se sentit une étreinte au cœur. Le surlendemain était son jour de chroniques! Il s'assit à sa table, prit sa plume, réfléchit, ne trouva rien, chercha, s'obstina. Enfin, repoussant son papier, il se dit qu'on se passerait de lui au journal et il se coucha.

VIII

A sept heures, quand il se réveilla, il était d'humeur à envoyer un mot à sa maîtresse pour la prier de remettre le voyage. Il s'assit à sa table, fit des ronds dans lesquels il enferma le dégoût de la vie qu'il menait... Tout à coup, il remarqua qu'il n'avait plus que deux heures devant lui : « Le temps de bâcler mon article, de m'habiller, et je serai à la gare de Lyon à dix heures ». L'idée qu'il allait faire son article avant de partir l'emplit de joie. Il ouvrit un tiroir, prit un paquet de notes jetées au hasard sur des morceaux de papier de tous calibres.

Il écrivit un bleu à son directeur :

Mon cher Le Morhier,

Ma chronique des enseignements de la scène *vous parviendra demain soir avant trois heures. Je vous l'enverrai de la campagne...*

Il sourit et se dit qu'il pouvait maintenant la commencer. Quelqu'un frappa à sa porte; c'était le valet de chambre qui venait lui rappeler qu'il était prêt à faire sa course. Il réfléchit, et se décidant, lui remit la lettre :

— A porter ce matin. En attendant, prépare-moi ma valise sans tarder : un veston, des souliers de chasse, du linge pour la semaine.

A ce moment, sa femme survint. Il lui annonça qu'il faisait une fugue de quelques jours.

— Je vais en forêt, voir de la vraie nature. N'avais-je pas oublié ma chronique!

Il était si gai, parlait avec tant d'entrain, qu'Antoinette crut à une bonne nouvelle.

— Bravo! — dit-elle. — Tu as raison; je veille à ta valise. Quand pars-tu?

— A dix heures, gare de Lyon.

Elle courut donner des ordres et quand Robert se retrouva seul, il se dit que s'il avait du cœur il enverrait un mot à sa maîtresse pour la décommander; mais, comme c'était déjà une lâcheté de lui écrire, il décida de lui téléphoner : il prétexterait d'une maladie, ou d'un travail... Plus il allait et plus sa mauvaise humeur montait. Il décrocha l'appareil et demanda le numéro de Natacha.

— Madame n'est pas là?... Non?... Voyons, Léontine, c'est moi, monsieur Robert Fayé. Priez madame de venir; c'est urgent. Comment? elle est déjà sortie? Il est à peine neuf heures... Vous dites? Elle est partie à huit heures...

Il raccrocha l'appareil, se leva vivement et passa dans son cabinet de toilette. Quand il en sortit, il était dans un tel état de fébrilité qu'Aurélie ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avait; ce fut à peine s'il lui répondit. Elle le rappela dans l'escalier, ne pouvant se résoudre à le laisser partir ainsi; enfin elle lui demanda s'il avait pensé à sa chronique. Il lui répondit un oui sec et mauvais.

Elle serra les poings, et, au milieu du chagrin qui la lacérait, elle devina que s'agitait un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé : « Elle a tort d'abuser! » se répétait-elle.

Robert Fayé avait sauté dans une auto et s'était fait conduire à la gare de Lyon.

D'un coup d'œil il s'assura que Natacha n'était pas sur les quais, courut au guichet, prit deux billets de première pour Marlotte, monta au buffet et regarda la pendule : il avait encore dix minutes.

Il descendit, se promena, fuma une cigarette, acheta des journaux et sortit pour voir si elle n'arrivait pas.

Au moment où le train s'ébranlait, il sauta dans un compartiment, se disant qu'elle s'était trompée et qu'elle l'attendait là-bas. A Marlotte, le chef de gare lui répondit qu'il n'avait vu descendre du train précédent que trois voyageurs et que c'étaient des maraîchers.

Il revint à Paris, se fit conduire rue Demours et apprit d'une femme de chambre que madame la princesse était partie à huit heures, emportant une grande malle et une valise. Il entra dans le cabinet de travail, fouilla dans les papiers, chercha un mot ou un indice qui pût le renseigner. A bout de forces, il se laissa tomber dans un fauteuil et s'abîma dans sa jalousie. En se demandant où Natacha pouvait être, il la vit positivement à un autre; il l'entendit appeler quelqu'un qui n'était pas lui et les noms de ceux qui l'avaient possédée avant lui se présentèrent, car il en connaissait! Il remonta jusque dans le lointain passé de celle qui le tenait si bien, jusqu'à la petite Jenny Roubier aux membres maigres, à l'air d'un cancre vicieux... Il éclata de rire. Il allait sortir et se tirer de ce fumier, quand ses regards s'accrochèrent au portrait de sa maîtresse. Alors ses ressentiments tombèrent, mais, encore une fois, sa jalousie ressurgit.

La nuit était venue, lorsque la femme de chambre entra pour demander si monsieur dînerait. Il eut l'air de réfléchir; en réalité sa décision était prise : il dînerait, il coucherait, il resterait ici jusqu'à son retour.

Après le dîner, il pensa rentrer chez lui, mais il craignit qu'elle ne revînt pendant son absence. Il voulait être là quand elle rentrerait! Il fuma, se replongea dans son cauchemar et, très tard, gavé d'horreur, il voulut lire. Il alla à la bibliothèque, chercha un titre, tomba sur le premier livre qu'il avait donné à Natacha.... Il se souvint d'un sonnet qui disait son premier chagrin; il tourna la page pour chercher la phrase de cette peine lointaine : les feuilles n'étaient pas coupées! Il passa à une autre et il relut les dédicaces qu'il avait écrites : *Pour vous affirmer que je vous attendais... A vous, Natacha, tendre et douce qui avez souffert... Pour lire quand tu craindras d'oublier que je suis toujours là...*

Une à une, il jetait ses pauvres œuvres à terre quand, se reculant pour voir la place vide, il aperçut au fond du rayon une photographie. Il s'approcha, déchiffra la grande écriture qui barrait l'uniforme d'un général : *Pour que tu te souviennes de la petite maison des Jasmins. Boleslas. Moscou.*

Une sueur glacée lui perlait aux tempes.

L'éclatement d'une bûche dans la cheminée le fit sursauter. Il se retourna et vit dans la glace un homme de sa taille, aux traits tirés, à la face précocement vieillie.

Des figures étranges sortaient des coins de la pièce. Un grand roulement se produisit dans son cerveau; il eut un frisson. La fièvre le gagna.

Le lendemain, il resta au lit, hébété, ne pouvant se persuader qu'il était là tout seul. Il sonna pour demander s'il n'y avait pas de courrier.

Pas de lettres, pas un mot d'elle!

Il s'entêta : devrait-il rester quinze jours ici, il resterait.

— Monsieur déjeunera ce matin? — demanda le valet de chambre.

Il fit signe qu'il déjeunerait.

A six heures du soir, un coup discret frappé à la porte le fit sursauter. Enfin! c'était elle.

Il se composa une figure, articula :

— Entrez!

On lui apportait un pneumatique.

Il reçut comme un coup de fouet en plein le visage. Qui donc pouvait le savoir ici? Il déchira l'enveloppe.

Mon cher Robert, Si ces mots te parviennent, pardonne-moi de t'avoir retrouvé. Le Morhier te demande ta chronique, je lui ai dit que tu devais l'avoir envoyée au journal. Il est cinq heures. Et Le Morhier lui-même sort d'ici. Veux-tu lui répondre toi-même? Au surplus, voici un mot de lui.

Et dans une petite enveloppe cachetée, il y avait la carte de Le Morhier où il avait écrit : *Pour vous, mon cher Robert Fayé, ne me manquez pas de parole. C'est le meilleur moyen que vous me donnerez de vous défendre contre les mauvaises langues qui ne vous épargnent pas.*

Il se prit la tête à deux mains, réfléchit, ouvrit les bras :

il n'avait plus rien, plus rien à dire! On pouvait clabauder, on pouvait publier qu'il était vidé... C'était fini!

Au courrier du lendemain matin, il reçut une lettre dont il ne reconnut pas l'écriture. Il considéra l'enveloppe et ne l'ouvrit pas. C'était fini; Robert Fayé était mort! Ceux qui l'avaient seriné à Le Morhier avaient eu raison. Il se répétait qu'il avait couru ses dernières chances, que, désormais, la fortune lui tournerait le dos; et il ne pensait même pas à maudire Natacha Pounianoff. Pourtant il sentait que si elle mourait il n'en aurait aucun regret.

Il réfléchit encore et il pensa que s'il était loin, très loin, peut-être qu'il pourrait se ressaisir.

Il prit la lettre, l'ouvrit; elle était de Le Morhier.

Merci, mon cher Robert Fayé, voilà une chronique étincelante qui fermera la bouche à ceux qui devraient se taire.

Robert Fayé relut la carte et, soudain, demanda le journal; sa chronique des *Enseignements de la scène* était en tête.

Cela, c'était un effroyable reproche, un reproche lancé devant un tribunal!... Sa résolution était prise : il sauta du lit, s'habilla en toute hâte et, passant dans chaque pièce une inspection minutieuse, il mit en tas ce qui lui appartenait.

Il partait et il voulait que ce fût définitif : « Quand elle verra qu'il n'y a plus rien à moi chez elle, elle comprendra que je ne reviendrai jamais. » Dans le boudoir, il découvrit un livre de maroquin : c'était l'unique exemplaire de *la Baraque enchantée*. Il l'apporta dans la chambre où flambait un grand feu, arracha la reliure et jeta le papier dans le brasier. Mais revenant au cabinet de travail et découvrant le piège qu'on lui avait tendu, il ramassa ses œuvres qui traînaient sur le tapis et les replaça devant la photographie de ce Boleslas dont le souvenir était déjà si lointain; et il quitta l'hôtel de la princesse Natacha Pounianoff sans laisser un mot.

IX

Madame Robert Fayé, certaine d'être seule, avait décommandé son déjeuner pour se rendre chez Catherine Senau-

court. Sudoirot y était. A un moment, Catherine ayant prié leur ami de téléphoner pour elle, s'armant de courage, entraîna Aurélie dans sa chambre et là, achevant de la confesser, elle lui dit :

— S'il ne revenait pas, nous pourrions nous persuader que tout est perdu! Pourtant rien ne serait perdu complètement, parce que la lassitude arriverait vite. Mais s'il revient... Ah! ma petite Aurélie, comme il serait bien d'être avec lui ce que vous n'avez jamais été! J'ai honte de vous le dire, et je suis la dernière qui devrait pouvoir vous parler ainsi! Pourtant, j'ose vous parler, et vous ne m'en voudrez pas! S'il revient, efforcez-vous de ne plus être avec lui seulement qu'une amie! Vous n'avez jamais été sa...

Elle hésita devant le mot.

— Dites-le, — articula madame Fayé. — Sa maîtresse...

— Oui, sa maîtresse? Dans un tel moment, ce sont les bras de la maîtresse qui font plus que l'épaule d'une amie. Ils bercent mieux, ils font mieux comprendre que la tendresse qu'ils offrent est immense et plus belle que l'autre. Et on efface si bien ce qui doit être effacé!... Voyez : je ne rougis plus de vous parler ainsi.

Elle continua de plaider, mais devant elle, écrasée, Aurélie secouait lentement la tête. Enfin, elle dit abandonnée :

— Je ne peux pas! Je ne pourrai pas! J'ai conscience de l'aimer passionnément, mais je ne suis qu'une invalide.

Elle se tut : Sudoirot revenait.

Les trois amis déjeunèrent ensemble, passèrent la journée. Quand madame Robert Fayé rentra chez elle, la femme de chambre lui dit que Monsieur était dans son cabinet. Elle s'arrêta : c'était le moment où il aurait fallu être ce que Catherine disait qu'il fallait être...

Elle traversa l'antichambre, s'en fut chez elle, ferma sa porte et pleura, pleura tant qu'elle put sur sa misère.

Vers le soir, elle se risqua à frapper chez Robert. Elle le vit si bien comme jadis, penché sur sa table, entouré de papiers, qu'elle se demanda si elle ne rêvait pas. Il la regarda, se retourna tout à fait vers elle, se leva et la prenant contre lui, murmura :

— Pardon!

— Non, — fit-elle doucement, — ne dis rien! Ne disons rien. Continue de travailler. Je te laisse.

Elle l'embrassa, se retira en souriant; il se remit devant sa table : c'était comme si personne n'était entré : c'était comme si il n'y avait rien eu! La bourrasque n'était pas passée.

Deux jours après Le Morhier sonnait avenue Messine.

— Il paraît — dit-il à Robert Fayé, sans dissimuler son émotion, — que vous donnez *les Scarabées* dans un mois? Faut-il démentir?

— Ne démentez pas; ajoutez même que vous tenez la nouvelle de moi-même. Gina Frémeau y aura son rôle et je voudrais qu'elle ne s'en plaignît pas.

Le Morhier réfléchit :

— Voulez-vous que nous traitions une affaire? Laissez-moi publier la pièce en feuilleton dès le lendemain de la Générale et je détache ce chèque que j'ai préparé à votre intention.

Il le lui montra.

— Si j'avais le temps de sortir, mon cher ami, — dit Robert Fayé, — je courrais au Tribunal pour vous faire interdire.

Le Morhier insista, mais Fayé ne lui promit rien.

— Réfléchir, toujours réfléchir! — répétait Le Morhier.

Madame Fayé rentrait. Il la salua et, profitant de l'occasion, s'excusa de l'avoir dérangée à propos de la dernière copie de son mari.

— Mon cher, — dit-il en se tournant vers Fayé, — vous êtes terrible; mais peut-on se fâcher quand on vous apporte, à minuit, un tel papier? C'est un des meilleurs que vous ayez faits.

— A qui le dites-vous! Je pense que j'ai peut-être trouvé le secret pour vous en donner une semblable tous les quinze jours.

On parla des *Scarabées* dont le quatrième acte se terminait.

— L'ennui, — avoua Robert Fayé, — c'est que Gina Frémeau ne pourra pas répéter tout de suite. Elle part pour Londres mardi... Si Catherine voulait la doubler...

Aurélie dressa la tête :

— Elle voudra toujours ce que tu voudras. Parle-lui.

Quand ils se retrouvèrent seuls, après que Le Morhier fut parti, Fayé, les yeux ailleurs, demanda :

— Tu la vois encore?

— Il ne fallait pas?

— Si, il le fallait! Je me demande aujourd'hui quelle folie...

Aurélie l'arrêta d'un geste :

— Chut!... Et Sudoirot?

— Plus tard, dans quelques jours. Le temps de finir la lessive et nous nous retrouverons.

X

Paris parlait de la prochaine première des *Scarabées*. On répétait au foyer, sur la scène, au guignol, partout. Les décors étaient arrêtés ; on devait passer dans la première quinzaine de mai. Dès huit heures, chaque matin, Robert Fayé était au travail, corrigeant son texte; de Londres Gina Frémeau écrivait : *J'apprends; ainsi le temps n'est pas tout à fait perdu.*

A onze heures, Catherine Senaucourt arrivait, donnait les répliques dans le cabinet de travail de Robert, rendait compte de ses visites aux couturiers, prenait des notes pour le directeur; pendant le déjeuner on s'entretenait de la pièce.

Il y avait quatre jours que cette belle existence était commencée lorsque arriva une lettre de Natacha.

Amour, écrivait-elle, *tu ne sauras jamais ce qui s'est passé pendant les heures qui ont suivi notre dernière entrevue. J'ignore si tu souffres; moi, je sais que je ne t'ai plus et que je dois vivre désormais loin de ton ombre. Je me suis résolue à ce deuil, mon cher amour, pour toi seul. A cause de ce sacrifice, fais que j'aie au moins la consolation de savoir que tu ne me déteste pas. Tu es assez heureux pour ne pas me refuser une parcelle de ce bonheur qui t'arrive par les plus belles sources qui soient. Pense que, par notre faute commune, j'ai perdu une amitié d'enfance qui m'était chère et que je suis seule. L'aumône d'une ligne de toi,*

amour, si tu ne veux pas me donner la joie de te revoir ici encore une fois.

Répondre? Répondre qu'il lui pardonnait?... Où s'arrêterait-il?

Deux jours plus tard, au théâtre, on lui remit une autre lettre de Natacha :

Mon amour, je viens de passer de trop mortelles heures; je n'y tiens plus. Je te supplie de m'écrire. Les Scarabées *vont se jouer. Tout Paris en parle comme d'un grand succès. On ne peut se tromper avec toi. Au milieu de cette joie, pourras-tu penser sans un serrement de cœur que tu as refusé de faire une bonne action?*

Robert Fayé pensa qu'il répondrait; mais, le lendemain, Gina Frémeau rentra d'Angleterre; il y avait branle-bas sur la scène. On répéta toute la journée.

A deux jours de là le concierge du théâtre lui remit une autre lettre :

Je vais repartir, disait Natacha. *Puisque je n'ai rien reçu de toi et que je n'ai pu te revoir, à quoi bon demeurer plus longtemps? Je suis le seul être qui n'ait pas le droit de t'approcher. Pourtant, laisse-moi te demander de venir avant huit jours; mais un homme comme toi peut-il être assuré de prendre une demi-heure de son temps dans une semaine?... Viens l'après-midi. La matinée est réservée au docteur, un homme bourru, le plus singulier des médecins...*

Robert sourit à la ruse; néanmoins il pensa qu'il n'avait plus rien à craindre de cette femme, puisqu'il voyait la manœuvre; et il se promit d'aller la voir.

La répétition était à peine finie que Gina Frémeau lui lançait :

— Je vous emmène! Nous dînons ensemble.

Et dans sa voiture, dès qu'ils furent seuls :

— Et la princesse Natacha Pounianoff?... Tu as été son amant?

— Les mauvaises langues le disent, les autres aussi; c'est une raison pour qu'on ne le croie pas.

— C'est une belle femme.

— Une très belle femme. Tu la connais?

— Pour l'avoir vue dans un salon. Un peu plus grande que moi, quelque chose dans mon genre.

— Pas comme caractère.

— Ah! vraiment?

— Oui, vraiment.

— Tu en sais quelque chose, hein? Ne proteste pas, il n'y a pas de secret pour nous... Enfin, maintenant, tu la connais bien? Parions que tu la connais trop pour démêler la vérité sur elle... Tu serais bien embarrassé de me juger s'il te prenait l'envie de le faire!

— Toi, Ginette, ça n'est pas la même chose.

— Pourquoi?

— Parce que tu es... tu es faite d'un seul morceau.

— Et elle, de combien de morceaux est-elle faite? — dit Gina en s'esclaffant.

— Elle? d'un tas de morceaux.

— De beaux morceaux?

— Non; probablement de vilains morceaux, mais l'ensemble est superbe.

— Plus beau que le mien?

— Que tu es sotte!

Ils bavardèrent ainsi, très tard, moitié flirtant, moitié en camarades, sans savoir s'ils se reprendraient un jour, et quand ils se séparèrent, Robert Fayé trouvait la vie redevenue charmante.

Brusquement, la promesse qu'il s'était faite lui revint et il se dit qu'il n'avait rien à redouter en la tenant.

Il se dirigea vers la rue Demours.

Pourtant devant l'hôtel sa résolution tomba. Non, décidément, il ne pouvait pas entrer comme cela, à cette heure de la nuit. Et il poursuivit sa marche ne croyant pas plus à la maladie de Natacha qu'à son prochain départ.

A quelques jours de là, M. Nicault passa le prendre pour le conduire au théâtre et, se doutant vaguement qu'il fallait agir avec précaution, il attendit d'être seul avec lui dans la voiture pour lui confier :

— Vous savez que Natacha ne va pas du tout! Je suis allé la voir hier. Elle est au lit avec une pauvre figure tirée! Elle

fait pitié. Voilà quinze jours qu'elle ne s'est pas levée! Elle part pour le Midi et, comme elle affirme que c'est pour longtemps, on emballe tout chez elle.

Que répondit-il? Il entra au théâtre en se redisant machinalement qu' « elle faisait pitié, qu'elle partait pour le Midi, que tout était emballé chez elle »...

Au milieu de l'affolement des machinistes, de l'arrivée bruyante de Leflon, de l'entrée de deux interprètes, les paroles de M. Nicault commencèrent de résonner en lui.

Il fit signe à un machiniste qui passait.

— Si on me demande, vous direz que je me suis absenté pour une heure.

Et il sauta dans un taxi en disant :

— Rue Demours.

Il n'y eut pas de mots, pas d'explication : en le voyant apparaître, elle lui tendit les bras et les referma sur lui.

Longtemps après, elle dit pourtant :

— J'avais cru pouvoir t'éloigner de moi ; j'ai été trop lâche. Ne me juge pas encore. Un jour tu sauras et tu me plaindras.

Un peu plus tard encore :

— Je t'ai vu le jour où nous devions prendre le train pour Marlotte.

— Tu étais à la gare?

— J'étais à la gare, — répéta-t-elle, soudain redressée comme fière d'avoir été forte.

Elle allongea le bras vers le petit bonheur-du-jour qui était près de son lit, ouvrit le tiroir, y prit un coffret et, soulevant le couvercle, montra deux billets :

— Tu les vois? Jusqu'à la dernière minute, je me disais qu'il était encore temps de courir à toi. Je t'ai vu; tu m'as cherchée, tu es sorti deux fois, tu es revenu vers le guichet, tu es monté au buffet. A un moment j'étais à deux pas de toi, et mon cœur se brisait. Quand je suis repartie, seule, il m'a semblé que j'avais vieilli de vingt ans. Comment ne suis-je pas morte à ce moment? Ce qui me soutenait, c'est que je me répétais : « Il ne faut plus qu'il m'aime; il ne faut plus qu'il m'aime... Un homme comme lui se doit à tout le monde

et pas à une femme; celle qui le retiendrait serait la dernière des criminelles. Je l'ai eu tout à moi; c'est déjà trop beau. Il faut le rendre à ceux qui l'attendent. Plus tard j'aurai ma consolation et je serai payée de ce sacrifice. Aujourd'hui il faut souffrir!... » Hélas! j'avais trop présumé de mes forces... Cela se voit, je suis une vieille femme.

Elle était dans tout l'éclat de sa beauté; elle était rayonnante avec, à peine, des cernes aux yeux.

Robert répétait :

— Tu as fait cela! Tu as fait cela pour moi!

Elle secouait la tête doucement, en continuant à dire :

— Je voudrais m'éloigner de toi et je me sens mourir à l'idée de te perdre. Je voudrais que tu me gardes et la pensée que tu n'es plus à moi me torture.

Il se redressa :

— Je te jure que je ne suis qu'à toi.

Elle dit avec une voix de petite fille, timidement, abandonnée :

— Peut-être, en ce moment; mais ce soir, mais demain...

— Je te jure, tu entends!

Elle soupira .

— Je sais que, pour moi, tu es capable de toutes les folies... — laisse-moi parler! jusqu'à ce qu'une autre te les fasse faire pour elle.

Et, paraissant se raviser, elle eut un geste vif et dit :

— Non, je t'assure qu'il faut en rester là.

Il eut un éclat de colère.

— Je ne veux pas, tu entends bien, je ne veux pas! Me voici! Tant pis pour toi et tant pis pour moi! Il me revient une phrase que tu m'as répétée assez souvent : « Nous serons malheureux. » Eh bien, nous ne serons pas malheureux! Je veux que tu me doives ton bonheur, et tu me le devras; et j'aurai la joie de te l'avoir donné.

— Pauvre, pauvre grand amour! Tu n'es qu'un enfant devant ce rocher! Aujourd'hui même, tu seras repris par l'existence qui est la tienne. En sortant d'ici, tu iras au théâtre, et au théâtre...

— Au théâtre...

— Non, tiens...

Elle n'acheva pas sa pensée, mais ardemment elle se confessa :

— Je souffre, je suis jalouse; à aucun moment de notre amour, pourtant, cette jalousie n'a été si raisonnable. Nous n'avions personne entre nous; aujourd'hui il y a quelqu'un.

Et comme il restait silencieux, elle reprit :

— Je ne l'ai pas nommée, mais tu sais de qui je parle. Elle te reprendra; elle t'a repris chaque fois que tu as été son auteur. Elle est gaie, elle est jolie, elle te donnera chaque soir la parcelle de gloire qu'elle arrachera au public pour toi; tu seras à elle... Va! laisse-moi! Nous nous sommes revus, c'est tant pis, parce que nous sommes plus faibles qu'avant. Tant mieux, quand même, parce que c'est un beau souvenir de plus que je garde de notre amour. Oh!... tu me brises!

Dans son exaltation, il l'avait saisie et l'étreignait à l'étouffer. Elle cria :

— Robert!

Et sa tête ballotta.

Il ouvrit les bras, la laissa retomber sur l'oreiller. Quand elle eut repris ses sens, il était au bord du lit, répétant :

— Nous resterons ensemble.

Elle se taisait et comme il lui répétait inlassablement qu'il ne voulait plus la quitter, elle dit lentement, sans faire un mouvement, sur un ton de fermeté concertée :

— Je ne veux plus souffrir! Je veux partir! Tu me détesteras, mais j'aurai la consolation d'avoir travaillé pour toi.

Et à une nouvelle interrogation, elle répondit :

— Je vais à Monte-Carlo; on m'attend.

— Qui t'attend?

Elle se tut tandis qu'il parcourait la chambre comme un fou, en ressassant qu'elle ne partirait pas, qu'il ne voulait pas qu'elle partît. Il se planta devant elle, les bras croisés :

— Tu la crains donc bien?

Elle eut air de lui répondre : « Que veux-tu? Je n'y puis rien » et elle prononça :

— D'ailleurs, on m'attend.

— Si je te donnais une preuve qu'elle ne pourra rien sur moi?

— Pas de preuves, amour; tu as besoin d'elle. Il n'y a rien à faire.

Robert Fayé avait mis ses gants.

— Déjà?

— Tu me reverras ce soir, peut-être; dans tous les cas demain matin... Tu seras sage? Tu resteras couchée jusqu'à ce que je revienne?

Elle eut un triste sourire de convalescente.

Il était à peine parti qu'elle sauta du lit, courut à la fenêtre, le vit héler une auto.

Elle sonna sa femme de chambre et lui donna l'ordre de demander Monte-Carlo au téléphone.

Elle se prit les mains, et les bras tendus, les doigts entrelacés, elle parut pétrir son bonheur.

Quand elle eut son correspondant à Monte-Carlo, elle lui ordonna de lui adresser un télégramme ainsi conçu : *Envoyez nouvelles. Vous attends tous les jours. Tout est prêt*; sans signature.

« On l'attend. Qui l'attend? » se répétait Robert Fayé. Il serait allé au bout de la terre pour gifler celui qui l'attendait. En arrivant dans les couloirs du Gymnase, il mâchonnait des mots incohérents. Gina Frémeau était en scène; elle l'aperçut et dit :

— Ah! ça n'est pas malheureux! Il est cinq heures et demie et voilà notre cher maître qui s'amène! Vous savez, si vous n'êtes pas plus chaud que ça, moi je me mettrai à votre température.

Elle reprit les répliques et, tout à coup animée, elle se lança dans le rôle, entraînant les partenaires, donnant la vie à son personnage.

Le souffleur ne suivait plus son texte; après une tirade, des applaudissements éclatèrent.

— Sont-ils bêtes! — murmura Gina Frémeau.

Leflon regardait Robert Fayé de l'air d'un homme qui attend une explosion d'enthousiasme.

— Très bien! — dit Robert Fayé; — malheureusement ça ne vaut rien du tout là-dedans. La scène, madame, que

vous faites tragique et animée, je l'ai conçue tragique et glaciale. Voulez-vous, s'il vous plaît, la reprendre en utilisant cette indication?

Gina Frémeau ne bougeait plus, stupide sous le coup de fouet. Néanmoins, elle reprit la scène; tout le monde était contre l'auteur; Gina Frémeau le lui fit remarquer, mais il articula sèchement :

— Voilà comment cette scène sera jouée!

— Mon cher maître et ami, — articula lentement Gina en souriant, — je crois qu'il me sera tout à fait impossible de me plier à votre volonté...

Il ne la laissa pas achever :

— Vous jouez *théâtre*, madame; il faut jouer *nature*. Ce n'est pas la même chose et je crains que vous n'y arriviez jamais.

Les mots résonnèrent comme un grondement d'orage.

— Mon Dieu, — dit Gina Frémeau, — j'ai à ce sujet la même crainte que vous. Cependant, il est un peu tard; voici quatre heures que nous répétons et je suis exténuée.

Catherine Sénaucourt, qui était assise dans un coin, s'approcha de Robert et lui dit :

— Qu'avez-vous?

Il ne l'écouta pas.

Leflon parlementait avec Gina. Un bourdonnement emplissait la scène.

Robert Fayé disparut dans le bureau du régisseur. Quand on l'y chercha, il était déjà reparti.

Leflon lui envoya un pneumatique où il lui demandait de noter qu'on répéterait le lendemain et il ajoutait : *Croyez, mon cher ami, que c'est Frémeau qui a raison; nous sommes sûrs, elle et moi, que vous partagerez notre avis demain.*

Il reçut la réponse aussitôt : *Mon cher Directeur, j'ai le regret de vous informer que Madame Gina Frémeau n'est pas la femme du rôle que j'ai conçu. Sa façon d'interpréter l'acte que nous avons répété me prouve que nous ne pouvons pas compter sur elle. Ceci n'enlève rien à son grand talent; le rôle est trop petit pour elle, voilà tout! Veuillez lui présenter mes regrets et lui faire agréer l'expression du chagrin que me cause une telle constatation, à trois semaines de la première. Nous trouverons, je l'espère, une autre interprète...*

Leflon entraîna Gina Frémeau dans son cabinet et écrivit sous ses yeux : *Cher maître et ami, les frais sont faits, les décors sont prêts, la pièce est presque au point; j'ai le devoir de vous répondre : Frémeau jouera ou la pièce ne sera pas jouée chez moi. J'ai la conviction de vous rendre service en m'obstinant à conserver une telle artiste. Entre nous, vous n'en trouverez pas pour la remplacer. Elle vous comprend, vous admire passionnément, et par là-dessus, elle a le talent que vous êtes bien obligé de lui reconnaître. Croyez-moi votre...*

Et il fit porter la lettre.

A dix heures, un petit bleu lui apportait la réponse : *Mon cher Directeur et ami, ma pièce ne sera pas jouée avec Gina Frémeau, et pas du tout puisque vous ne voulez pas qu'elle soit montée sans elle. Ceci est mon dernier mot. Vous me voyez au regret.*

GASTON CHÉRAU

(*A suivre.*)

QUOI DE NOUVEAU A L'EST[1] ?

I

L'histoire nous enseigne que l'action de la guerre est invariablement suivie d'une réaction vers la paix. Tout ce que nous lisons et entendons aujourd'hui s'est donné à lire et à entendre après les années 1815 et 1870. Les publicistes, alors comme à présent, ont constaté que jamais la guerre ne s'était montrée plus horrible, plus cruelle, plus sanglante qu'ils ne venaient de la voir. Ils en ont conclu, alors comme à présent, qu'ils étaient plus près que jamais d'une paix définitive, qui, fondée sur la liberté et la justice, mettrait pour toujours la force au service du droit.

L'histoire constate aussi que le désir de paix, qui succède fatalement aux grandes guerres, prend généralement la forme d'une aspiration vers la constitution des États-Unis d'Europe. En raison pure, il paraît, en effet, de plus en plus difficile d'admettre que des nations traversées par des mêmes courants d'idées, reliées par un seul et même réseau de voies ferrées, de transports aériens, de communications postales, télégraphiques, téléphoniques et sans-filistes, sillonnées d'automobiles, éliminant chaque jour les différences d'habitudes, de mœurs, de traditions, ne puissent se confédérer, à la simple condition d'unifier pareillement dans une union douanière

1. Cet article sera suivi d'une étude sur les *États-Unis français et le Bloc atlantique*, qui paraîtra dans la livraison du 15 janvier.

des intérêts de production et d'échanges qui ne cessent de s'interpénétrer.

Le moment est peut-être venu de rechercher, en y appliquant une méthode de politique expérimentale ce qu'il peut se trouver de réel, de positif et de concret dans cette ambition qui vient de naître ou plutôt de renaître, sous le patronage d'un homme d'État français, M. Aristide Briand, de chercher dans le fédéralisme économique le secret de la paix éternelle. Ce qui revient, selon nous, à nous demander si le temps et la nature conspirent à la formation des États-Unis d'Europe, car, pour ce qui serait de la créer instantanément, comme on jette une statue au moule, telle qu'elle a été rêvée subjectivement par son auteur, nous ne savons que trop ce qu'il advient de ces tentatives où l'imagination a beaucoup plus de part que le sens patriotique.

Les États-Unis d'Europe nous sont-ils donnés par l'évolution naturelle ou sont-ils un simple concept de l'idéologie? Telle serait la première question. Avant de l'examiner, disons quelques mots des vaines tentatives d'union économique entre les nations. On célébrera bientôt le centenaire de la Belgique. Elle n'a pu, pendant ce laps de temps, conclure une union douanière ni avec la Hollande à laquelle elle fut unie sous le nom de royaume de Pays-Bas, ni avec la France à qui elle devait son émancipation et à laquelle la rattachent tant de liens spirituels. Et cependant la question d'une union douanière entre la France et la Belgique a été étudiée avec la volonté d'aboutir à plusieurs reprises depuis 1833. Chose étrange, la Belgique a bien conclu une union de ce genre avec un de ses voisins, le Grand-Duché de Luxembourg, et cela s'est produit après la grande guerre de 1914-1918 et au refus de la France de conclure cette union avec le Luxembourg qui s'était offert à sa grande voisine avant de se tourner vers la Belgique. Faut-il en conclure à une inaptitude congénitale de la part de la France à se fédérer avec un pays limitrophe? Et ne faut-il pas inscrire aussi au passif de l'aspiration fédéraliste la destruction par la France de la monarchie austro-hongroise, qui représentait certainement un essai d'États-Unis européens groupant déjà des peuples allemands, hongrois, italiens, croates, serbes, slovènes, turcs, polonais,

ruthènes et roumains? Cette monarchie, dont la formation territoriale avait été constituée au cours de cinq siècles, n'offrait-elle pas un embryon d'États-Unis européens, que l'Europe a détruit avec une passion contre laquelle n'ont pu prévaloir ni les enseignements de l'histoire, ni les raisonnements de l'esprit politique?

La fureur nationaliste, surexcitée par l'enseignement révolutionnaire du prétendu et faux principe des nationalités, a mis en pièces au traité de Versailles une monarchie fédérale, dont le principal tort était d'éveiller les convoitises de ses voisins et de professer des principes conservateurs contraires à ceux de la Révolution. Nul doute qu'une République, elle-même parfait modèle d'États-Unis européens, la République Helvétique, n'eût pas échappé à la désagrégation de ses peuples confédérés si elle avait eu le malheur de se laisser entraîner dans la guerre mondiale et de s'exposer ainsi à l'avidité annexioniste des belligérants et aux conséquences redoutables des principes professés par les négociateurs idéologues qui ont configuré l'Europe actuelle.

On peut se demander si, avant de lancer son projet d'États-Unis européens, M. Aristide Briand s'est suffisamment penché sur ces leçons d'une histoire en somme toute récente.

Son idée, qualifiée de géniale par M. von Rheinbaben, aboutit, selon celui-ci, à l'*Anschluss*.

M. Briand ne l'entend pas ainsi. S'entend-il davantage avec le même Rheinbaben et Mgr Kaas sur le concept de *liquidation de la guerre*? Dans l'esprit de ces deux Allemands cette locution se traduit par l'abolition totale du traité de Versailles sauf la question d'Alsace-Lorraine réservée par Locarno. Définitivement ou provisoirement? La politique française a été ainsi prise dans un engrenage dont M. Briand ne peut plus s'évader et où il a entraîné avec lui trois présidents du conseil en attendant les autres.

Ces réflexions exprimées, avant tout examen du concept de fédéralisme européen, avant toute détermination de ses possibilités, soit prochaines, soit éloignées, ne devons-nous pas, à la lumière de l'histoire, de la psychologie, de la géographie, nous interroger sur la place que pourrait occuper l'empire républicain allemand dans la future fédération, sur

le rôle qu'il consentirait à y remplir et la conduite qu'il y voudrait tenir?

Toute méthode de recherche et d'investigation qui ne commencerait point par envisager le fédéralisme européen, en fonction de l'Allemagne, ne serait pas valable. Qui le pourrait contester? Il y a là une formidable question préjudicielle. L'empire allemand, en effet, constituerait, par sa masse susceptible d'être accrue dans un avenir prochain de l'apport autrichien par le moyen de l'*Anschluss*, le groupe humain continental le plus important de la fédération. Et il serait difficile de nier qu'il n'en résultât pour le groupe une certaine primauté, une prétention, logique d'ailleurs, à exercer la présidence de la nouvelle institution. Et, bien que les pacifistes n'aient pas d'objections à élever contre l'exercice de cette présidence, il y aurait beaucoup à dire sur l'abus qui en serait éventuellement fait. Il semble bien en effet qu'une fédération doive exclure une trop grande disproportion de forces entre les confédérés.

Les précédents, il faut bien le dire, ne sont pas en faveur de l'Allemagne, ou plutôt de la Prusse. On parle communément du fédéralisme comme d'une chose inédite, en Europe du moins. C'est oublier trop facilement que, de 1815 à 1866, l'Europe centrale a vécu sous la loi du fédéralisme, que le pacte fédéral s'est dénoué à coups de canon à Sadowa et que la Prusse n'a épargné aucune violence guerrière à ses confédérés pour les mieux asservir. Cela ne doit pas être mis en oubli, sous prétexte de temps nouveaux. La politique expérimentale ne peut négliger ces éléments d'appréciation et d'information.

En somme, la réussite de l'entreprise fédérative en projet repose sur ce postulat, à savoir que l'Allemagne, débarrassée de son empereur, de ses princes et principicules, est plus apte qu'autrefois à la pratique du fédéralisme et que, par suite d'une mutation subite et merveilleuse, sauf de négligeables et impuissantes minorités, elle s'est pleinement convertie à la foi républicaine, démocratique et pacifiste, que l'âme féroce de Zarathoustra s'est ouverte à des pensées plus molles et plus douces.

II

Qu'y a-t-il, à l'heure actuelle derrière cette façade allemande dont le mystère irrite les esprits réfléchis qui voudraient voir et savoir afin de prévenir et de pourvoir? Si le réalisme, et non l'illuminisme, nous guide, nous finirons bien par apercevoir quelque lumière dans les ténèbres et le véritable état d'âme du peuple allemand se révélera à nous.

Que l'Allemand moyen, pour reprendre l'expression mise à la mode par M. Herriot, l'Allemand moyen qui a fait la guerre, qui a terriblement souffert dans son âme et dans sa chair, qui a même peut-être plus souffert que les combattants français parce qu'il est tombé du haut d'une prodigieuse illusion dans un abîme de déception, parce qu'il a été condamné sur la fin des hostilités au jeûne et à la disette, que l'Allemand moyen ait horreur d'un recommencement de tribulations et de misères, il n'était pas besoin pour nous en convaincre de répandre avec une profusion intentionnelle en France les produits d'une certaine littérature de guerre, où l'on sent gronder plus la rancune des estomacs que la sensibilité des âmes. De cette littérature le livre d'Erich Maria *A l'Ouest rien de nouveau* est le prototype. De tels livres rendent un son d'absolue sincérité, nous pourrions écrire de naïveté toute nue. Il y a des sentiments qu'il est impossible de feindre, et c'est en forme de cauchemars que les souvenirs de la grande guerre se sont cristallisés dans la mémoire des « réchappés » allemands. Que prouvent de tels livres? Ce qu'il est trop facile de conjecturer, qu'il serait difficile à l'Allemagne, tant que la tombe n'aura pas recouvert cette génération-là, de refaire la même guerre, la guerre de 1914, la guerre à la façon tartare, la guerre de la nation armée. S'ensuit-il qu'il serait pareillement impossible, dans un cas donné, aux dirigeants allemands de faire une autre guerre, celle des gens de métier et des spécialistes, celle dont notre frontière ouverte, notre déliquescence morale et civique, notre confiance sans bornes dans la vertu des parchemins et des protocoles pourrait d'aventure donner la tentation

à la république allemande? C'est à quoi nous admirerions qu'on osât bien répondre par l'affirmative.

Il y a les masses allemandes qui en ont assez et qu'il faut tenir pour actuellement rétives à une reprise du bellicisme. Mais, en bonne logique, pouvons-nous raisonner des masses, abstraction faite de leurs directeurs et de leurs conducteurs? Ce serait raisonner de la pâte inerte en omettant le levain qui la fera fermenter demain.

Comment ne pas prendre en considération l'élite des penseurs, des politiques, des hommes d'action qui ont fait l'Allemagne et de qui nous ne saurions exiger qu'ils se résignent à n'en point appeler du jugement amphictyonique de 1918? Sommes-nous assez fous de supposer qu'ils ont cessé de mettre l'Allemagne au-dessus de tout et qu'au plus profond de leur cœur ne subsiste pas un tenace espoir de revanche? Ce sont têtes froides et réfléchies que l'on ne convertira jamais à la religion du pacifisme et pour qui celui-ci ne sera jamais qu'un pion à jouer sur l'échiquier de la politique mondiale.

L'état d'esprit de cette classe d'Allemands qui remontent tous les jours un peu davantage au pouvoir n'est pas indéchiffrable à qui porte dans ses investigations la méthode expérimentale. C'est ici que le raisonnement par analogie viendra légitimement à notre secours.

Nombreux sont les Français, surtout dans les marches du Nord et de l'Est qui, en dépit de tous les efforts qu'ils font sur leurs préjugés et leurs préventions, ne parviennent pas à faire un acte de foi et de confiance dans le repentir des hommes d'État allemands. S'agissant d'un Stresemann, par exemple, il leur a toujours paru invraisemblable que le ci-devant élève de Bismarck, le pangermaniste forcené, le féroce annexionniste d'hier fût entré dans la peau d'un Frédéric Passy ou d'un Lucien Le Foyer sans l'arrière-pensée de s'en évader à la première occasion.

Il faudrait se persuader que beaucoup d'Allemands de la classe supérieure sont exactement dans les mêmes sentiments à l'égard de M. Aristide Briand, qui apparaît aux Français de 1929 comme un parangon de pacifisme, l'artisan obstiné et infatigable de la réconciliation franco-allemande, le bon

Européen dont toutes les pensées et tous les actes tendent à sauver l'Occident par la fédération. Ces Allemands-là n'ont peut-être pas plus confiance dans la sincérité de M. Aristide Briand que certains Français ne se sont fiés à celle de M. Stresemann. C'est que M. Briand n'a pas, non plus que M. Stresemann, toujours tenu l'emploi de l'homme de la paix que nous le voyons aujourd'hui remplir. Il a été chef du gouvernement français au plus fort de la défense de Verdun. Il a exercé le pouvoir pour le compte du Bloc National. Nous avons tous oublié, et peut-être M. Briand a-t-il oublié lui-même, les propos enflammés qu'il proférait alors, mais le peuple allemand est, par excellence, le peuple qui se souvient. Comme le notait si finement Henri Heine, la haine allemande se satisfait, dans l'occasion, de griefs archéologiques. Il souvient à l'opinion germanique, qu'à certains jours M. Briand a parlé de recourir à la rude imposition des mains du gendarme pour contraindre l'Allemagne récalcitrante au paiement. En faut-il davantage pour qu'un Briand engendre chez les Allemands réfléchis le même soupçon d'insincérité qu'un Stresemann suscitait hier chez les patriotes français? Et n'est-ce pas la raison secrète de tels abandons de M. Briand que son désir de rassurer entièrement les Allemands sur son passé?

Et dans l'hypothèse même où ils seraient convaincus de la bonne foi totale et absolue de M. Aristide Briand, les Allemands en question ne pourraient-ils, si nous essayons, en toute objectivité, de nous placer à leur point de vue, nourrir des doutes sur les chances que M. Briand et ses pareils possèdent d'amener, d'une façon durable, leurs compatriotes français à partager leurs idées et leurs sentiments? Nous avons répudié l'héritage napoléonien, nous n'avons plus de rêves de guerre en notre âme inquiète, toute pensée d'envahissement et d'agrandissement en Europe nous est abhorrente. Nous sommes assurés de ne jamais mériter, dans cet ordre d'événements, d'être appelés nation relapse. Ne nous dissimulons pas qu'il nous reste beaucoup à faire pour conduire toutes les nations, et la nation allemande en particulier, au partage de cette certitude. On parle souvent, dans les polémiques courantes, du vrai visage de la France. Or, le visage de la France restera longtemps encore, malgré

que nous en ayons, celui d'une nation guerrière. Le monde entier pense de la France ce qu'en disait Chateaubriand : « C'est un nid à soldats ». L'héroïque contenance de notre armée de 1914 à 1918 n'a pu que corroborer cette opinion dans toutes les parties du monde.

Ne soyons donc pas surpris que l'Allemand politique se soit demandé si nos hommes d'État, à supposer que leur pacifisme soit d'un aloi éprouvé, seront toujours en mesure de contenir la nation française et si elle-même ne se fait pas illusion sur son aptitude à contraindre indéfiniment sa nature et son tempérament. Notons surtout ce détail qui a une importance capitale dans le jugement que l'Allemand cultivé porte sur la psychologie française. La France, et elle s'en est vantée hautement, est le seul pays de l'univers qui ait fait la guerre pour l'idée pure et qui, dans l'excès de sa chevalerie, ait négligé systématiquement de monnayer sa gloire. Autant l'Allemand est étranger à ce concept de la guerre pour un principe, c'est-à-dire, à ses yeux d'Allemand, pour rien, pour le plaisir, dans lequel notre histoire s'est trop souvent réalisée, autant le don quichottisme idéologique fait le scandale du Germain, autant il est enclin à redouter que nous ne soyons, dans un proche avenir, repris de nos fureurs ataviques et que nous ne nous trompions grossièrement sur nous-mêmes. On voit par là qu'il est possible que le patriote allemand ne se défie pas moins de la France que le patriote français se défie de l'Allemagne et qu'il n'est même pas besoin d'exacerber la passion de revanche du premier pour le convaincre de garder un état militaire défensif-offensif de la plus grande efficacité.

Pour nous, qui savons avec quelle plénitude de candeur et de chimère notre école dirigeante s'est jetée dans les voies du pacifisme unilatéral, la situation ne saurait être que très préoccupante. A quel point le gouvernement français pousse l'unilatéralisme, c'est-à-dire le dédain de la parfaite réciprocité, en ces matières, c'est ce dont les faits ne cessent de déposer tous les jours.

L'unilatéralisme au suprême degré n'est-il pas décelé, de la façon la plus évidente, quand, à la date du 21 octobre dernier, en pleine crise ministérielle, on invoquait, dans un

grand journal parisien, le *Matin*, comme argument décisif en faveur de la candidature de M. Paul-Boncour au ministère de la Guerre, le fait que cet homme politique présidât déjà la commission du désarmement à Genève. Il n'est certes pas besoin de se trouver en proie aux passions chauvines pour ressentir l'étrangeté de cet argument. Si, quand il s'agit de recruter les hommes politiques chargés de procéder à un réglement de la paix, très aléatoire et très angoissant, quoi qu'on en dise, ils sont choisis à raison de leurs états de services genevois exclusivement pris en considération, que deviendront nos grands intérêts nationaux? Si le désarmement a la primauté sur toute autre question, osera-t-on bien soutenir que cette primauté soit pour la France sans grands risques et sans réels dangers?

Ce n'est point ainsi que l'entend le général von Seeckt, l'organisateur de la Reichswehr, à qui un propice retour à la vie privée permet de s'expliquer avec une brutale franchise qui forme comme l'envers du pacifisme des civils.

Il est clair qu'il n'y a pas de place dans le cerveau de von Seeckt pour cette notion d'une *armée de paix* qui semble avoir prévalu chez nous. Une armée conçue en vue de la paix paraît aussi absurde à l'ex-commandant de la Reichswehr que sembleraient absurdes à un illustre mathématicien comme M. Painlevé la bissection de l'angle, la duplication du cube et la quadrature du cercle. On pourrait intituler la traduction du livre que vient de publier von Seeckt (*L'Avenir de l'Empire allemand*) *Du nouveau vers l'Est.*

L'auteur juge inutile de feindre plus longtemps. Une armée, dans son opinion, ne peut avoir qu'une destination, celle de se battre. Et l'armée allemande doit travailler, se développer, se perfectionner en fonction d'une politique « qui est la lutte contre un traité qui barre et qui a pour but de barrer l'avenir allemand ».

Quelques jours avant la publication de ce livre, le 15 octobre 1929, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. Painlevé, alors ministre de la Guerre, déclarait dans un plaidoyer *pro domo* que l'armée qu'il venait d'organiser, que « l'armée d'un an, était une force pour la paix ».

Nous entendons à merveille qu'une armée solide garantit

la paix parce qu'elle réduit au minimum les chances de succès d'une agression. Nous ne comprenons pas, ou plutôt nous avons peur de trop bien comprendre à quelle conception correspond l'idée d'une armée au service de la paix. Il s'agit, à n'en pas douter, d'une force si réduite et si minimisée qu'elle semble tendre au désarmement.

Le bon sens nie, de tout son pouvoir, qu'une armée puisse trouver sa raison d'être, la raison de sa constitution et de sa puissance ailleurs que dans les éventualités de guerre auxquelles elle est appelée à faire face. Or, quelle est la contrepartie de notre appareil militaire, si ce n'est la Reichswehr, dont fort opportunément le général von Seeckt nous dévoile l'esprit et le but.

Toute la question des rapports franco-allemands avec ses difficultés et ses complexités est réductible au contraste que nous venons de noter entre le langage de M. von Seeckt et M. Painlevé. Il suffit amplement à montrer que, dans le duo pacifique dont la Germanie et la France font retentir le monde, les instruments ne sont pas d'accord et que, si des oreilles complaisantes s'en régalent comme d'une harmonie, la politique expérimentale s'en offense comme d'une terrifiante cacophonie.

III

« Vous devez aimer la paix comme un moyen de guerres
» nouvelles et la courte paix plus que la longue. Je ne vous
» conseille pas le travail, mais la lutte. Je ne vous conseille
» pas la paix, mais la victoire. Que votre travail soit une
» lutte, que votre paix soit une victoire. Vous dites que c'est
» la bonne cause qui sanctifie même la guerre. Je vous dis :
» c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause. La guerre
» et le courage ont fait plus de choses que l'amour du prochain.

— Ainsi parlait Zarathoustra.

Et pendant plus d'un demi-siècle, l'Allemagne a fait chorus avec lui. Pendant plus d'un demi-siècle elle a été empoisonnée de cette doctrine où se formule un impérialisme dont rien encore n'avait égalé la volonté de puissance, ni la force d'expansion.

Loin de nous la pensée d'avancer que les nations soient inguérissables. Nous savons que le malheur et la déception ont parfois opéré dans l'âme des peuples d'étranges changements. La France de la Révolution en fournit un illustre exemple. Après avoir débordé sur l'Europe, elle s'est repliée sur elle-même. Son accès de fièvre chaude ne l'a pas reprise. Sans doute a-t-elle souvent tiré l'épée, en Europe, depuis 1815. Mais ce n'a été d'abord que pour le chevaleresque service d'autrui et subsidiairement pour sa légitime défense.

Pourquoi n'en irait-il pas de même de l'Allemagne?

Pour cette raison que les propos de Zarathoustra impliquent des arrière-pensées qui ne se retrouvent pas dans l'âme française.

L'amour que l'Allemagne porte à la paix est-il le même que la France lui a voué? Sommes-nous sûr d'entendre les mêmes choses que les Allemands quand nous parlons, eux et nous, de la paix, du droit, de la démocratie et de la république? Zarathoustra chérit et prône la paix. Il est capable, dans l'occasion, d'en chanter les louanges, oui, mais à quelles fins? Zarathoustra aime et proclame le droit, avec autant d'emphase qu'un Français y peut mettre, oui, mais il tient à grande humiliation d'obtenir son droit par autrui.

Dès qu'on approfondit quelque peu la psychologie du peuple allemand, il ne faut pas se dissimuler que les raisons de défiance et de précaution surgissent en foule. A ceux qui considèrent l'Allemagne à travers des lunettes françaises et qui se flattent de la justesse de leurs observations, nous prendrons la liberté de remettre en mémoire cette topique remarque du philosophe et sociologue Alfred Fouillée, l'un de ceux qui se sont adonnés, avec le plus de persévérante clairvoyance, à l'étude trop négligée chez nous de la psychologie des peuples :

« A bien des époques de notre histoire, écrivait-il, nous » avons cru connaître l'Allemagne et nous ne l'avons jamais » bien connue. »

C'est exactement ce que notait le perspicace et peu suspect Edgar Quinet : « Nos jugements sur l'Allemagne sont généralement en retard d'un demi-siècle. »

Il se passe en ce moment un phénomène bien curieux.

Nombreux, depuis que la politique de rapprochement franco-allemand se trouve à l'ordre du jour, sont les Français qui se sont rendus outre Rhin à seule fin de s'y faire une opinion sur l'état intellectuel et moral de l'Allemagne. Nous ne faisons pas ici allusion aux touristes qui prennent une rapide randonnée en automobile pour l'équivalent d'une enquête minutieuse. Nous faisons seulement état des observateurs qualifiés, partis pour l'Allemagne en toute bonne foi, non sans s'être fait au préalable une âme objective de juge impartial. Or, les uns sont revenus dans la conviction d'un réel désarmement moral, cependant que les autres croyaient surprendre à chaque pas les redoutables et significatifs indices d'un réarmement matériel.

Rien de moins surprenant, ni de plus explicable que cette dualité d'impressions. Ce phénomène est aussi ancien que l'Allemagne, qui, de tout temps, a revêtu deux aspects contradictoires se manifestant séparément aux yeux de l'observateur suivant son optique et son tempérament particulier. Sur ce point il faut toujours se référer au témoignage de Nietzsche, qui connaissait bien ses compatriotes : « Un Allemand qui oserait dire : je porte deux âmes en moi, se tromperait fortement sur le nombre, il ferait une erreur de plusieurs âmes. » Il n'est même plus question ici de dualité, mais de multiplicité. Nietsche ne tarit pas sur ce chapitre. L'âme allemande est insaisissable, sans bornes, contradictoire, ondoyante, surprenante, terrifiante. Luxe d'épithètes pour signifier qu'en résumé on a rarement tort en parlant des Allemands.

Un homme d'État français, digne de ce nom, ne traitera jamais les affaires allemandes sans s'être souvenu que l'âme germanique a des recoins, des couloirs, des galeries, des cachettes et des cavernes, tout ce qu'on voudra de mystérieux, de secret et d'inexploré. Quelque connaissance de la philosophie allemande est indispensable, non seulement aux hommes d'État, mais aux diplomates, aux économistes, aux industriels qui ont affaire à l'Allemagne, ne fût-ce que pour leur apprendre quel est le pays où fleurit le principe de l'identité des contraires. Certainement le Hegel, même de seconde main, n'a rien que de rébarbatif et d'hermétique. Mais que de lueurs

révélatrices illuminent parfois ce chaos, notamment quand le philosophe préféré des Allemands ne se fait pas faute de railler le Français de France, le pêcheur de lune, qui fait des guerres en vue de la civilisation, du progrès, de la justice et de l'humanité, et quand il éclate en sarcasmes plus cruels encore sur les traités de paix « qui doivent durer éternellement » et qu'il tient, lui, Hegel, pour provisoires, « car la raison d'État qui les a signés a le droit de les rompre, le moment venu. » Sans doute, l'Allemand moyen n'entend pas plus Hegel, que le Français moyen n'est initié au bergsonisme. Mais c'est encore un fait de politique expérimentale élémentaire qu'un peuple sait toujours tirer les conséquences pratiques de l'enseignement propagé par ses philosophes en renom, même s'il ne les a point lus.

La mentalité allemande se résume en cette formule :

« *Il ne peut y avoir divorce absolu entre le fait et le droit, entre la force et la justice, entre l'idéal et le réel.* »

En d'autres termes, au rebours du Français, qui, épris de radicalisme logique, se porte avec violence d'un pôle à l'autre, l'Allemand prend simultanément quelque chose à la thèse et à l'antithèse.

Et c'est cela qui nous déroute et nous déconcerte, par là que nous sommes toujours en péril d'être trompés et moqués par lui.

Ainsi s'expliquent tant de contradictions qui n'en sont pas, aux yeux des Allemands, et dont on nous permettra d'énumérer les principales.

L'Allemand subit des inclinations très matérielles. Il est enclin à la bonne chère. Il est apparu aux populations des régions envahies gros mangeur, glouton, vorace même. Ce qui ne l'empêche pas de manifester, entre temps, des tendances idéalistes, une véritable propension à la langueur, au recueillement et à l'extase. Evoquons Luther, le moine à la foi ardente, et qui n'en aima pas moins la bière, la chanson et les femmes.

La compassion et la sensibilité sont des traits distinctifs du caractère allemand, avec cette particularité qu'elles s'allient fort bien avec une certaine sauvagerie naturelle.

L'Allemand a plusieurs principes à sa disposition, et ses intellectuels, au plus fort des invasions, soutiendront imper-

turbablement que « la sainte Allemagne a toujours ignoré les guerres d'instinct et d'expansion ». Ce n'est qu'en Allemagne qu'on a pu alternativement parler tantôt de vaincre par l'unique ascendant de l'impératif catégorique et tantôt de résoudre les questions par le fer et par le feu.

Mais c'est dans l'œuvre prussienne que s'est le plus largement épanouie l'identité des contraires. S'est-il rencontré dans l'histoire du monde de nation plus révolutionnaire et plus conservatrice que la Prusse, ayant mieux réalisé ce paradoxe d'unir l'esprit de construction à celui de destruction?

Telles sont, réduites à leur simplicité schématique, car le développement exigerait plusieurs volumes, les données de la psychologie en ce qui concerne l'Allemagne et la Prusse. Ont-elles été invalidées par les suites de la guerre? Ce laborieux miracle se serait-il opéré d'anéantir en Allemagne jusqu'aux dernières traces de son atavisme? On avouera qu'un pareil optimisme ne serait guère scientifique. Quel compte tient-on du fameux aphorisme, base de toute science expérimentale : la nature ne fait pas de sauts?

Tenons pour démontré, si l'on y tient, que le pacifisme coule à pleins bords dans l'Allemagne de 1929. Si la psychologie des peuples n'est pas la plus vaine et la plus décevante des choses, il s'en faut de beaucoup que le déploiement de réthorique pacifiste, que la manifestation quotidienne de sentiments pacifistes, que le triomphe d'une politique pacifiste en Allemagne nous garantissent l'avenir des États-Unis d'Europe, subordonné, selon nous, à la sincérité et à la permanence des repentirs germaniques.

Pensons à la logique hégélienne. Pensons à l'identité des contraires. Paix égale guerre. Cette équation n'a point accès dans une cervelle française. L'esprit allemand s'en accommode fort bien. Tandis que nous concevons, nous autres Français, la paix comme un absolu, auquel il nous incombe de sacrifier, dans l'occasion, non seulement notre préjugé patriotique, mais nos intérêts nationaux substantiels, il ne serait pas impossible, il est même vraisemblable qu'un Stresemann, par exemple, dont les antécédents nationalistes et impérialistes étaient bien connus, envisageât la paix comme une autre forme de la guerre. Il paraît certain que lui et ses pareils

attendaient d'une paix active conçue et pratiquée d'une certaine façon la réalisation des buts de guerre manqués. Quand il existe un tel écart entre la conception que deux partenaires ont respectivement de la paix, l'un est certainement destiné à devenir la dupe de l'autre.

D'ailleurs à toute époque, même dans ses paroxysmes de chauvinisme, l'Allemagne n'a cessé de produire des pacifistes.

Au risque de surcharger cet exposé, il nous faut bien faire la preuve de ce que nous avançons.

Prenons une date climatérique, celle de 1840, sous la Monarchie de juillet, quand le poète Becker jette à la nation française le défi des patriotes allemands : « Vous n'aurez pas notre Rhin Allemand, quoique vous le demandiez de vos cris comme des corbeaux avides, » le défi qui a suscité la célèbre riposte d'Alfred de Musset. Cet épisode significatif n'empêche pas, vers le même temps, un publiciste allemand, alors en grand renom, Bœrne, d'écrire avec sérénité : « La France et l'Allemagne sont, depuis vingt ans, attirées l'une vers l'autre par un penchant invincible. »

On prétend, mais de cela on n'a que des présomptions, que Bismarck encourageait sous main, à des fins trop aisées à deviner, les manifestations de la fameuse Ligue Internationale de la Paix, organisée à Genève en 1867, à Berne en 1868, à Lausanne en 1869, et à Bâle le 12 juillet 1870, c'est-à-dire trois jours avant la déclaration de guerre. Le certain est que des Allemands de marque participèrent à ses travaux et qu'elle fut même présidée, postérieurement au traité de Francfort, par un certain Armand Gœgg, qui avait été ministre des finances dans le grand duché de Bade.

Faut-il rappeler qu'il y a vingt ans, d'Estournelles de Constant, de qui il serait superflu de louer le zèle pacifiste, s'en était allé avec infiniment de courage prêcher la bonne nouvelle aux Allemands chez eux? Les rapports franco-allemands étaient assez tendus vers cette époque. On pouvait redouter que le sénateur français ne reçût un accueil peu encourageant, sinon discourtois. C'est tout le contraire qui arriva. D'Estournelles fit sa conférence le 28 avril 1909, à la Chambre des Seigneurs de Prusse, devant un auditoire aussi imposant que sympathique. Des *hoch! hoch!* bien

sentis saluèrent cette affirmation : « Le rapprochement franco-allemand n'est plus qu'une œuvre d'éducation par les hommes d'action et de foi!... Le scepticisme a tout nié, il n'a pas empêché la volonté humaine de multiplier ses triomphes les plus chimériques ».

Un banquet de 250 couverts s'ensuivit sous la présidence du baron de Manteuffel. De notoires pangermanistes en faisaient le plus bel ornement. Au-dessert, le docteur Paasche, vice président du Reichstag, couvrit de fleurs le conférencier français. Il le félicita d'avoir proclamé d'incontestables vérités, d'avoir semé le bon grain. Et, avant le traditionnel *prosit*, il émit le souhait ardent que l'Allemagne et la France fussent unies un jour par une amitié cordiale.

C'est un fait que les prédications pacifistes ont toujours remporté un très grand succès en Allemagne. Ce succès, croyons-nous, ne s'explique pas par une sorte de machiavélisme collectif, dont quelques publicistes ont jugé bon de faire honneur au peuple allemand. Nous croyons, au contraire, que les félicitations et les éloges adressés à d'Estournelles se distinguaient par leur sincérité. Ils étaient l'effet d'un simple malentendu. Quand ils prêtent l'oreille à un missionnaire pacifiste étranger, les Allemands entendent que celui-ci leur apporte le désistement de son pays et la démission de sa patrie, pour le plus grand profit de l'Empire. Est-ce un esprit nouveau qu'ils porteraient dans les États-Unis d'Europe?

Il ne saurait être question, dans le cadre exigu de cette étude, de refaire, d'une façon même cursive, l'histoire de l'Allemagne. Qu'il nous suffise d'en rappeler les données essentielles, celles qu'il y aura toujours risque d'erreur à perdre de vue.

Ce n'est point par l'effet de circonstances fortuites que l'Allemagne reste la dernière à se dégager du régime militaire et à s'incorporer à la civilisation industrielle. Un puissant déterminisme a opéré d'une façon évidente et l'enchaînement des faits s'établit dans les profondeurs du passé. C'est leur moindre préparation romaine qui a valu aux Allemands de s'acheminer avec tant de lenteur vers le terme général de la révolution moderne. Il n'y a pas soixante ans que les

Hohenzollern anachroniques ont parachevé le travail de rassembleurs que les Capétiens avaient, à bien peu de chose près, terminé au XVIIe siècle. Ce point de comparaison nous donne la mesure d'un retard qu'il est permis d'évaluer à deux siècles. Oserait-on bien jurer que les dix années qui séparent le traité de Versailles de l'évacuation de la deuxième zone rhénane aient suffi à rattraper un pareil retard?

Cet esprit militariste plus ou moins conscient est-il celui que l'on souhaiterait de trouver dans le peuple auquel la constitution des États Unis d'Europe donnerait, du fait même de ses ressources en hommes, une situation prééminente? La question est inquiétante, ce n'est pas la seule que, parvenu à ce point du problème, il convienne de se poser.

L'état économique de l'Allemagne d'aujourd'hui peut en effet inspirer des craintes d'un autre ordre. L'Allemagne traverse aujourd'hui une période de transformation profonde.

Le public français est, en général, très mal renseigné sur la structure de l'économie allemande. Il sait vaguement qu'elle se caractérise par une extrême concentration de la production et des capitaux : cartels, trusts, Konzerns, conventions syndicales. On lui a signalé dernièrement un nouveau pas accompli dans la concentration bancaire par la fusion de la *Deutsche Bank* et de la *Disconto Gesellschaft*. Il n'ignore pas que certains consortiums français métallurgiques, chimiques et potassiques ont réussi à se rattacher au système allemand et il estime que ce fait, exceptionnel à le bien prendre, constitue à lui seul un gage du rapprochement franco-allemand.

Ce qu'on s'abstient de lui révéler, c'est que la concentration industrielle et capitalistique, en Allemagne, laquelle procède, dans son fond, de la théorie marxiste, équivaut à une véritable révolution. L'Allemagne traverse une phase de transition. Elle achève de passer du régime capitalistique au régime collectiviste. C'est peut-être le plus grand fait de l'après-guerre; il égale presque en importance la conquête de la Russie par le marxisme.

On peut dire que le Capital et le Travail, en Allemagne, sont virtuellement aux prises. D'un côté les *Konzerns* c'est-à-dire une colossale agglomération d'intérêts de plus en plus enchevêtrés et compliqués et, de l'autre, les *Gewerkschaften*,

c'est-à-dire une coalition des syndicats ouvriers, dont notre C. G. T. ne saurait pas plus nous fournir une idée qu'un homuncule du colosse de Rhodes. Ajoutons que la classe agricole, la paysannerie, qui, entre ces deux forces antagoniques qui menacent de s'étreindre dans une lutte inexpiable, pourrait jouer le rôle d'État tampon et conciliateur, diminue sans cesse en qualité et en quantité.

De moins en moins de liberté, tel est le nouveau régime. L'État, de son côté, est lui-même industriel, commerçant, armateur et banquier. Les entreprises fiscales sont plus nombreuses qu'en aucun lieu du monde. Mais, d'ores et déjà, l'Allemagne a dépassé le stade de l'expérience étatiste. Le système économique qui la régit n'a plus de capitaliste que l'étiquette et l'apparence extérieure. L'étatisme a été le fourrier de la démocratie économique, autrement dit de la démocratie collectiviste, ainsi qu'il était aisé de le prévoir. Politique impitoyable dont Zarathoustra lui-même semble avoir fourni l'esprit-principe.

Qui retient les deux futurs belligérants de chercher la *décision* dans une suprême rencontre?

C'est que la concentration patronale, pour obtenir de la concentration ouvrière qu'elle se tienne coite, met le budget du Reich à la discrétion de celle-ci. On a peine à concevoir l'ordre de grandeur des dépenses sociales ou plutôt socialistes en Allemagne.

Elles se montent à 4 milliards 255 millions de marks-or. Ce qui représente plus de la moitié du budget français, un semestre de nos exportations, deux mois du chiffre d'affaires réalisé par tout le commerce de détail allemand et enfin le dixième des revenus annuels du pays. Ce chiffre, qui confond l'imagination, n'est pas le dernier mot du socialisme d'État en Allemagne. On parle encore d'élargir la base des assurances sociales, car les exigences des syndicats ouvriers confédérés sont sans limites et il y sera fait droit jusqu'à ce que le système craque et s'effondre.

Quand la catastrophe se produira-t-elle? Il y aurait témérité à lui assigner une date. Le certain est seulement qu'elle surviendra tôt ou tard. On ne bâtit rien de durable sur l'absurde. Où va l'Allemagne? Vers un appauvrissement pro-

gressif de la concentration patronale, au profit de l'État et de la concentration ouvrière, avec cette particularité que l'effroyable proportion des gaspillages s'oppose à l'enrichissement compensateur des parties prenantes.

Dans cet état, l'Allemagne est-elle en situation de prendre la présidence d'une fédération économique européenne? Est-il raisonnable de songer à rattacher tout l'Occident à une économie aussi peu saine, aussi mal assurée du lendemain, aussi manifestement tournée vers les luttes sociales? N'est-ce pas de pareilles questions qu'on pourrait dire, suivant la formule classique : les poser, c'est les résoudre.

Il est un seul point, contrairement d'ailleurs au préjugé courant toujours en retard, sur lequel l'Allemagne nous puisse rassurer aujourd'hui. Son élan repopulateur est tombé. Les chiffres fournis en août 1929, à la 2e session de la Conférence internationale *Vie et Famille* de Nimègue, ne permettent pas d'en douter.

De près de 2 millions de naissances annuelles, l'Allemagne était redescendue, de 1900 à 1913, à 1 830 000. Ramené à 1 600 000 naissances en 1920, en raison de son amoindrissement territorial, le Reich n'a fait que s'enfoncer davantage dans la voie de la dénatalité, passant à 1 400 000 en 1922, à 1 268 000 en 1924, à 1 228 000 en 1926, à 1 182 000 en 1929. Étant donné qu'il faut en moyenne 3 enfants par mariage pour que le chiffre de la population reste stationnaire, l'Allemagne, avec le coefficient 2,1 enregistré en 1928, entre nettement dans la phase du déclin démographique. Mais, comme toutes les autres nations européennes connaissent la même dépression natalitaire, elle conservera l'avance formidable qu'elle a prise dans les dernières années du XIXe siècle.

Telles sont, en gros, les raisons qui s'opposent à ce que la politique expérimentale suive les tenants du pacifisme unilatéral dans leur acte de foi absolue et totale au renversement des choses en Allemagne. L'avenir de l'Allemagne apparaît plein d'aléas et d'incertitude. Il a de quoi nous inquiéter grandement, car le Reich, tel que nous l'a valu le traité de Versailles, est encore fort éloigné de satisfaire aux conditions nécessaires et suffisantes de l'ordre et de l'équilibre européen.

FELS

NEW-YORK[1]

II

LA VILLE MOYENNE

Les rues du vieux New-York, tortueuses comme le cerveau d'un Européen, sont désignées par des noms propres; c'est le dernier vestige de l'occupation hollandaise. Dès 1807, notre ami Gouverneur Morris inventa un plan très simple qu'on allait appliquer désormais aux nouveaux quartiers : depuis lui, au delà de la Ville Basse, New-York est fendu dans toute sa longueur par un certain nombre d'avenues, dont les unes sont désignées par des lettres (A, B, C, D.), les autres par des numéros (de 1 à 14), et quelques-unes, exceptionnellement, par des noms (Lexington Park, Madison Avenues et Broadway). Les rues viennent s'y souder comme se soudent à la colonne vertébrale les arêtes du poisson. Cette épine dorsale, c'est la Cinquième Avenue. Toutes les transversales qui se trouvent entre elle et l'Hudson, ce sont les rues Ouest (West), les rues Est (East) partant de la Cinquième Avenue pour aboutir à la rivière de l'Est. On l'a dit, il est facile de se diriger à New-York par latitude et longitude, comme en mer. Une adresse newyorkaise se lit très simplement : 131 W. 32 d., ce qui veut dire : n° 131, dans la 32e rue, à l'ouest de la Cinquième Avenue. L'espace, toujours identique, compris entre deux rues, se nomme un bloc.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre.

New-York, écrit Sarah Lockwood, est un jeune géant de trois cents ans, haut de vingt kilomètres et couché sur le dos; ses pieds sont à la Batterie, sa colonne vertébrale, si droite, c'est la Cinquième Avenue, ses côtes sont les rues transversales, ses yeux sont Broadway, et Park Avenue son foie; son ventre, les deux gares; sa tête est à Harlem; ses bras s'étendent au dessus des rivières; son argent, il le met dans sa botte, en un endroit sûr, appelé Wall Street. Quant à son cœur, il n'en a pas...

Cette Cité du Commerce préfère la paix aux combats. C'est en effet après les guerres napoléoniennes et après celles de 1812 contre l'Angleterre, que New-York commence à devenir une métropole. C'est après la guerre de Sécession que la Ville Moyenne prend son essor; c'est après la campagne de Cuba, et la victoire sur l'Espagne, que New-York atteint Central Park; enfin le développement complet de la Ville Haute et l'extraordinaire prospérité du Bronx datent de 1918.

L'adolescence.

A la fin du XVIIIe siècle, New-York n'est encore qu'une ville d'importance secondaire et fait médiocre figure à côté de Boston et de Philadelphie. La plupart des voyageurs du temps ne la mentionnent pas. A quoi doit-elle donc le rang qu'elle tient actuellement? Au début du XIXe siècle, l'Amérique entière s'est transformée jusqu'à devenir méconnaissable. Lorsque, trente ans après *Atala*, Chateaubriand reprend la rédaction de son voyage, à l'occasion de la publication de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, il est obligé de décrire un tout autre pays que celui qu'il a connu... « Là où j'ai laissé des forêts... champs cultivés; là où étaient des halliers... grandes routes; où le Mississipi, dans sa solitude... plus de deux cents bateaux à vapeur... » Ce qui est vrai des États-Unis l'est plus encore de New-York. La grande cause de sa croissance fut la création, par de Witt Clinton, en 1825, du canal de l'Erié qui, en reliant les Grands Lacs intérieurs à l'océan, plaça New-York à la tête de tout le réseau de voies d'eau américaines et le mit à même, lorsque, plus tard, les chemins de fer se développèrent, de profiter le premier de la concentration et de la répartition rapide des marchandises. Le port de New-York répondit parfaitement au rôle qu'on attendait de lui. La découverte de la navigation à vapeur eut

pour conséquences l'extension et la régularisation du commerce transatlantique, qui facilita aussitôt l'immigration européenne. New-York devint alors le grand marché de la main-d'œuvre, étant déjà celui des capitaux et des marchandises.

C'est pourquoi, en 1820, Manhattan compte 125 000 habitants et, en 1840, près d'un million.

Fifth Avenue!

La Cinquième Avenue sortit dans le monde en 1824, mais il lui fallut attendre près de quarante ans avant d'avoir une situation. Dickens, qui visite New-York en 1842, ne la mentionne même pas; elle n'est alors que l'émanation de Washington Square. Elle en a les façons silencieuses et impersonnelles, le côté « cent pour cent américain »; les dandies à habit bleu font stepper leurs pur-sang sous les arbres de la promenade. C'est encore dans la campagne que vont se promener les calèches jaunes et noires, les berlines et les cabriolets. La Société habite la ville toute l'année et ne s'absente que pour aller aux eaux; être new-yorkais, ce n'était pas, dans ce temps-là, s'enfuir l'hiver à Cuba, se rôtir à Palm-Beach ou faire du ski à Banff jusqu'à l'heure de s'embarquer pour l'Europe. On vivait en famille dans de fort laides résidences en pierre brune, médiocrement chauffées, mal éclairées, on faisait ses courses à cheval ou en traîneau, on portait d'épais lainages; il n'était pas question de sortir le soir, et les distractions ne pouvaient être que le sermon de l'après-midi le jour du Sabbat et les défilés de la milice nationale, le samedi... (Généraux et colonels de cette milice sans soldats, les pieds sur le poêle, le cure-dents à la bouche, tels que les a vus Martin Chuzzlewit...) New-York a grandi, mais reste une vilaine ville de province anglaise. La cloche règle encore l'existence paisible des vieilles familles coloniales et de l'aristocratie knickerbocker : les Livingstones, Griswolds, van Cortlandts, Stuyvesants... comme deux siècles plus tôt, autour de Fort Amsterdam. Je ne connais pas sur cette époque de plus joli livre que *Les Derniers Jours de la Vie knickerbocker*[1]. On voit

1. Ce nom d'une très ancienne famille new-yorkaise caractérise l'époque. Consulter aussi l'excellente monographie de A. B. Maurice sur la Cinquième Avenue.

comment s'y sont conservées les traditions d'hospitalité des premiers colons, très semblables aux Boërs d'aujourd'hui, le cordial accueil de ces descendants de pionniers (dont les invitations actuelles aux *cocktail-parties* et aux *whoopees* sont une forme exaspérée). On y retrouve l'oncle Sam, rigide dans son fauteuil à dossier droit, vivant simplement, ignorant le luxe et ne s'étant pas encore, faute de chemins de fer et de pétrole, donné des rois. La respectabilité pèse sur cette ville qui s'efforce de faire oublier au monde ses rudes origines. C'est encore la Hollande avec ses jacinthes aux fenêtres, ses oiseaux des îles dans des cages de porcelaine et ses banques sans spéculateurs où quelques employés font mollement des écritures commerciales. Avoir son break, conduire à quatre, est presque une folie. Les omnibus ont leur nom, comme les bateaux : le Lafayette, le Franklin, le Jefferson; sur les impériales, les voluptueux s'adonnent perversement au cigare, mode nouvelle.

Alors, a-t-on dit, « le dollar représentait quelque chose ». On portait des habits à queue d'hirondelle, du linge empesé et l'on s'offrait le thé après dîner, comme chez les bourgeois de Labiche. Mais peu à peu le va-et-vient des crinolines commença à faire du vent; le conformisme puritain chancela. Des salons de danse s'ouvraient — sortes de vauxhalls dont le plus célèbre fut Niblo's Gardens. Des émigrants allemands venaient d'apporter avec eux la valse, l'ivresse légère de la bière blonde et les saucisses viennoises. C'est l'heure où apparaît dans le vocabulaire américain le mot *fast* (dégourdi, dessalé). On danse comme on n'avait plus dansé depuis l'occupation anglaise. Bientôt quatre théâtres ne suffiront plus aux New-Yorkais. Dangereuse Europe! New-York a plus changé en un siècle qu'aucune ville dans l'histoire du monde; les autres ont évolué : il a éclaté.

L'âge de la Peluche.

C'est à cette époque que, poussée en avant par les premières vagues d'émigrants, la bonne société se mit à remonter vers le nord, emmenant avec elle ses théâtres, ses boutiques, ses clubs (dont le *Traveller's*, fondé en 1865), et les premiers hôtels. Après la Guerre Civile, la Cinquième Avenue atteint

la Vingtième rue. Déjà New-York s'éclaire au gaz. Quelques Américains aventureux, éblouis par le Paris du Second Empire qu'ils viennent de visiter, songent à se faire construire des palais européens, comme à l'Exposition de 1868 et commencent des collections. C'est ce que l'on a nommé l' « âge de la Peluche ». Ces gens, retour de Londres, racontent qu'ils ont vus des lords se baigner dans des baignoires ou tubs, mais personne n'ose imiter ces mœurs décadentes et aristocratiques.

Faites vos jeux!

Soudain surgissent les fortunes-champignons. La spéculation sur les terrains, à partir de 1880, procède par bonds. C'est cette année-là que les Rockefeller constituent la Standard Oil. Cela durera ainsi jusqu'en 1900. Graham Bell téléphone de Philadelphie à New-York. Croquet, tennis en robes longues. J.-J. Astor acquiert tout le terrain disponible aux environs de la Trentième Rue. On l'imite. Le commerce suit. L'argent coule à flots. Les théâtres se dorent sur tranche et l'on peut y entendre toutes les vedettes européennes à gros cachets. Aux devantures apparaissent de coûteux objets importés d'Europe. New-York découvre qu'avec la richesse vient la joie. On commence à aller très vite. La morale court; les femmes, statues puritaines, sortent de leur gaine (où elles ne rentreront plus), et vont jusqu'à grimper derrière les messieurs sur un monstre nouveau : le tandem!

A bicycle made for two.

Cette chanson fait fureur. Le tramway à trolley remplace le tramway à cheval. New-York compte jusqu'à trois cents téléphones. C'est le temps de la grande tempête de neige de 1888, des manches à gigot, des corsets de satin rouge, la disparition des derniers esclaves nègres et des vieux serviteurs; les journaux passent de deux à quatre, puis de quatre à huit pages. Mr. Henry Collins a écrit sur ce New-York de 1900 des pages pleines d'humour et de romantisme. La Société, on ne la tient plus, les défilés dominicaux à la sortie de l'église ne lui sont plus une distraction suffisante; on fait de l'escrime entre dames, on remet en honneur un vieux sport anglais

du XVIIIe siècle, le golf. On cesse de se lever avec le jour, de porter des bas de coton et des bottines à boutons. Plus de confitures faites à domicile; le pain s'achète au dehors, chez les boulangers, et, lorsqu'on le rompt, on ne pense plus à dire les grâces. Mr. Bradley Martin donne un bal masqué en costumes historiques au Waldorf Astoria; quel scandale! Il lui faut se réfugier en Europe. On commence à prendre quelque repas hors de chez soi; la Société, envahie de toutes parts par des étrangers, par des acteurs, par des inconnus, éprouve le besoin de se compter, de dresser des frontières artificielles, — car le plaisir mêle les classes, — et décide de se limiter à quatre cents : c'est ce nombre que peut contenir, un jour de bal, le salon des Astor. On échange d'immenses dîners. Entre la Quarantième et la Soixantième rues, s'épanouissent des résidences magnifiques, qui ont toutes disparu à l'heure actuelle, — (sauf, entre la Cinquante et Unième et la Cinquante-Deuxième rues, la maison de Mrs. Cornelius Vanderbilt); le gratin abandonne définitivement le genre bourgeois et bâtit ce que l'on est convenu d'appeler le *style château*, c'est-à-dire toute une série de Chambords miniature et de Chenonceaux en réduction dans des terrains vagues rocheux, d'où les entrepreneurs chassent les *squatters* irlandais; ces terrains vont devenir Central Park. L'appétit du château de la Loire (influence Rothschild), une fois apaisé, est suivi d'une gourmandise de castel gothique (influence Sassoon); puis vient la soif de petits Trianons (époque Castellane); cela aboutira vingt ans plus tard au style Portland Square (influence Marlborough), au palazzo italien (influence Baldwin et San Faustino), enfin, aujourd'hui, à l'hôtel moderne : miroirs, coromandels, ifs taillés etc... (influence Elsie de Woolfe); toutes ces ardeurs, ces caprices se lisent encore à livre ouvert sur le visage de la Cinquième Avenue.

Soyons fin-de-siècle!

Ne bougeons plus! Mr. Eastman Kodak, artiste amateur, un voile noir sur la tête, est en train de photographier le premier sous-marin. Il va photographier aussi les grands mariages qui établissent des liens nouveaux, brillants, fragiles, entre l'Amérique et l'Europe. Mariage Gould-Castellane

et Marlborough-Vanderbilt. C'est la fin de l'isolement colonial et de l'ancien sentiment d'infériorité vis-à-vis du vieux continent... C'est aussi la fin de ce qu'Edith Wharton a si bien nommé l'*âge de l'innocence*. Des classes nouvelles, qui n'auraient pas osé jadis boire de vin, font sauter les bouchons de champagne. Les évêques fulminent en chaire. Les trottoirs se fleurissent d'agréables demi-mondaines; les messieurs deviennent coquins et guettent les jambes des dames au coin du Flatiron Building, les jours de grand vent, ainsi qu'en témoignent les photographies animées que des savants viennent de désigner du nom bizarre de cinématographe. C'est le commencement de la « décade mauve ». L'orchidée écrase le géranium, et l'iris noir, le pétunia. Quelque chose, je ne dirai pas de voluptueux, car New-York est trop vite, trop excessif pour l'être jamais, mais quelque chose de presque diabolique, flotte dans l'air de la Cinquième Avenue. C'est comme une préfiguration du luxe d'après guerre. Poudre d'or aux yeux, celle du Yukon et du Klondyke. Le drapeau étoilé est hissé sur la citadelle de Santiago de Cuba.

La voie lactée.

Cette vague d'histoire me dépose sur les frontières nord de la Ville Moyenne et au commencement de la Ville Haute, à l'hôtel Plaza. Après nous être arrêtés devant la fontaine que Mrs. Pullitzer vient d'offrir à la ville, redescendons la Cinquième Avenue, telle qu'on peut la voir aujourd'hui, par un beau matin de février. Cinquième Avenue! voie triomphale qui fut témoin du retour des troupes en 1918, des défilés en l'honneur de Foch, de l'amiral Dewey, vainqueur de l'Armada espagnole, — et de la parade des pompiers en 1860, pour le Prince de Galles. Je passe devant ses boutiques aux noms historiques, — comme dirait Anita Loos. Il est midi. L'Américaine, la femme au monde qui a le plus d'argent dans sa poche, l'Américaine, cet être détesté et admiré des Européennes, sort de chez elle et part en campagne, *ready to kill*, prête à tout tomber sur son passage. Très blonde, pyroxydée, ou le front frangé de noir, les sourcils épilés et peints, la lèvre fraîchement dessinée et carminée, chapeautée serré, très bien chaussée, la jambe admirable hors d'une petite botte

caoutchoutée qui lui fait le pied pattu, le corps enfermé dans une fourrure assez courte, des yeux volontaires et enfantins et des joues roses, si roses, émergeant d'un renard argenté, l'Américaine conquiert le trottoir de cette Cinquième Avenue avec un air d'assurance, de bonheur et de supériorité qui accable... Elle fait ses courses avant d'aller déjeuner au Ritz ou au Colony. De pures Nordiques et beaucoup de Juives aux hanches orientales, au regard plus lourd et plus humide. Toutes les bêtes à fourrure de la création semblent avoir été massacrées pour vêtir ces femmes : zibelines, blaireaux, écureuils gris, agneaux persans, peaux de phoques de l'Alaska, nutrias, caraculs, ragondins, poneys, loutres, léopards, rats musqués, visons... les visons surtout. New-York est né du commerce des fourrures; comment l'oublier ce matin? Un grand vent glacé arrive du pôle, vent sain, excitant et tonique, qui n'a pas rencontré sur son passage un seul arbre, une seule montagne. Les chiens importés d'Angleterre ont de petits tricots noirs, ainsi que les oreilles des policemens. Les chauffeurs, la toque de castor enfoncée jusqu'aux oreilles, causent à la porte des grands magasins avec des portiers nègres, galonnés d'or comme les généraux de Saint-Domingue. Dans leur tour de verre, les agents qui dirigent le trafic font retentir des sonneries; les lumières rouges s'allument et toutes les rues se déversent soudain dans l'Avenue; l'instant d'après, les signaux deviennent verts; aussitôt les issues latérales se bouchent, et, d'un coup, New-York s'ébranle verticalement sur trente kilomètres de long. Voici les hôtels de grand luxe, le Plaza, le Savoy-Plaza, le Sherry Netherland; voici Renault, voici Révillon. Au coin de la Cinquante-Septième Rue, — la rue la Boétie américaine, — la rue des marchands de tableaux français et des antiquaires (quel chapitre que celui des antiquaires de New-York!), se trouvent Park and Tilford, où l'on vend les plus beaux fruits et les meilleurs ice-cream sodas de tout Manhattan, caviar, fraises, asperges, grappes de Chanaan. Je m'arrête à regarder les livres rares et les belles reliures aux armes, chez Dulton; j'entre chez Pierre Cartier, honneur de notre colonie française; voici Kohler, ses salles de bains et ses cuisines si belles, en émail, d'un vert si tendre que personne

n'osera y faire la cuisine; ensuite Wildenstein et ses Rembrandt au mètre carré. Quelques églises et, au coin de la Cinquante et Unième rue, la Cathédrale s'élèvent encore au milieu de tous ces marchands qui ont envahi le Temple; sanctuaires, derniers témoins d'un monde disparu et qui n'est même pas resté cinquante ans dans la Cinquième Avenue. Ensuite c'est Saks, le grand magasin de demi-luxe (avec Arnold et Constable, un peu plus loin), Scribner's et ses livres, au coin de la Quarante-Huitième rue, l'agence Cook, spécialisée dans les croisières, car les grandes croisières mondiales partent de New-York.

Les gratte-ciel ont envahi la Cinquième Avenue à mesure que disparaissaient les résidences. Les plus récents sont les plus beaux, par exemple l'Empire Trust Building, le French Building, avec ses quarante étages et ses terrasses émaillées, au coin de la Quarante-Cinquième Rue. 5th Avenue Bank, Harriman, Guaranty Trust, peu à peu, toutes les banques ont ouvert ici des succursales. Les grands clubs des Universités, Columbia, Harvard, sont dans le voisinage. Les actrices ont le leur, *Twelwth night*, la *Nuit des Rois*.

Jusqu'ici le commerce de l'Avenue est uniquement du « haut commerce »; syndiqués, les négociants de la Cinquième Avenue s'entendent pour en interdire l'accès à la camelote. Mais vers la Trente-Huitième rue, la qualité se met à baisser. Les femmes rencontrées portent des chaussures de confection, on croise plus de peaux de bique que de zibelines et les visons sont des fourrures jaunâtres du Japon et non plus les beaux visons du Canada, à reflets bleu sombre. Un magasin Woolworth apparaît, le premier maillon de cette chaîne immense de bazars à « tout pour cinq et dix cents », qui enserre maintenant les États-Unis. Plus bas, nous trouverons encore quelques boutiques de vieille renommée, comme Tiffany, le bijoutier des Quatre Cents, ou Lord and Taylor, mais cependant, cette Cinquième Avenue, aussi célèbre qu'un génie, qu'une grande bataille, n'est plus ici...

Rentrons dans ce temple au coin de la Quarante-Deuxième Rue, un peu en retrait de la Cinquième Avenue; ce n'est pas

le Jardin d'acclimatation, malgré les lions qui gardent la porte, c'est l'admirable Public Library, la bibliothèque de New-York (la Bibliothèque Nationale, c'est la bibliothèque du Congrès, à Washington). Que de belles heures passées là, au milieu de ces quatre millions de livres publiés par mes confrères! Ouverte en 1911, la bibliothèque est mi-fixe, mi-circulante. Cette dernière section, dotée par Carnegie, comporte quarante-quatre succursales, une par quartier, reliée à la maison mère par un va-et-vient constant d'automobiles. Chaque quartier a les livres qu'il préfère, livres chinois pour Chatham Square ou littérature nègre pour Harlem. N'importe qui peut entrer à n'importe quelle heure de la journée jusqu'à dix heures du soir, même le dimanche, à la Public Library. Une salle des Pas-perdus, pleine de fiches maniables parfaitement à jour, classées par auteur et par matière, un service accéléré, des livres en moins de cinq minutes installés devant la place que vous avez choisie sans qu'il soit besoin d'exhiber des références et des cartes toujours à renouveler. Silence épais, dans ce palais Renaissance aux dalles de marbre (tous les Américains ont des talons de caoutchouc; une semelle qui sonne : c'est un Européen). Encre, papier et crayons sont mis gratuitement à la disposition du public. Beaucoup de jolies femmes, étudiantes, artistes décorateurs, copieuses de modèles. Outre la grande salle, il y a des pièces spéciales pour les périodiques, les journaux, les journaux étrangers, l'art, la musique, l'histoire américaine, l'hébreu, les langues orientales, l'économie politique, la musique, l'art, la géographie, la généalogie, les sciences, les manuscrits en écriture Braille pour les aveugles, sans oublier une bibliothèque pour les enfants. Peu de gens prennent des notes, bien que l'on puisse amener sa dactylo, le photostat permettant de photographier immédiatement les passages des livres ou des manuscrits qu'on désire copier.

Lorsque je sors de la bibliothèque, il est cinq heures. Ma soif de lecture n'est pas apaisée. Vais-je aller bouquiner dans un grand magasin ou, à quelques pas d'ici, chez Brentano's? Je traverse le square, derrière la bibliothèque. La nuit est tombée; c'est une féerie de lumière, un embrasement de ce

quadrangle de gratte-ciel, dont chaque fenêtre est en ce moment celle d'un bureau illuminé. A ma gauche, l'American Radiator, couleur raisin de Corinthe, se termine par une tiare d'or comme celle d'un Kremlin moderne; éclairé par en dessous, il se perd dans le brouillard et embrase la nuit. Toute la Quarante-Deuxième Rue, d'un bout à l'autre, fond dans la lumière, avec ses maisons trouées de rouge, comme des braseros.

« Des faits, voilà la nourriture des animaux qui raisonnent! »

(DICKENS.)

Je ne manque jamais, lorsque je suis à New-York, de descendre dans le sous-sol de Brentano's. Ce sont les catacombes de l'information. On trouve là tous les périodiques américains, dont New-York édite la plus grande partie. Ces couvertures de couleur, on dirait une exposition florale. Il y a ici autant de spécialités de l'esprit qu'ailleurs de spécialités culinaires. Je ne joue pas au bridge, mais comment m'arracher à ces revues techniques du bridge : *Bridge aux enchères*, *Sans atout*, *Bridge et poker*, — où les coups les plus difficiles sont discutés. Dix magazines sont consacrés au golf, une vingtaine à l'auto. Pour l'aviation, j'ai le choix entre l'*Aero Digest*, le *Western Flying*, *Wings*, *Popular Aviation*, *Flight*, *Airways*, *Engineer Aviator*. Les revues d'aventures sont subdivisées elles-mêmes en revues criminelles, revues de contes de revenants, revues de détectives qu'il ne faut pas confondre avec les revues d'histoires de pirates. La musique m'offre le *Musical Digest*, le *Musical America*, le *Musical Quarterly*, le *Musical Observer*, le *Musical Courier*, le *Violonist*, *Harmony*; mon œil de voyageur se réjouit à *Travel*, à *Nomad*, au *World Traveller* et surtout à *Asia* et au *Geographical Magazine*, avec des photos admirables qui remplissent notre âme de nostalgie; je sens que des oiseaux sont ivres... Voici maintenant l'artillerie lourde, *Literary Digest*, *XXth Century*, *Harper's*, le *Forum* et sa couverture orangée, les revues de Hearst, *Harper's Bazaar*, *Cosmopolitan*, *International*; les périodiques à gros tirage, *Saturday Evening Post* et

ses deux millions de lecteurs, les publications *Condé Nast* où la qualité lutte contre la quantité américaine, *Vogue*, *Vanity Fair*, largement ouvertes aux écrivains européens; enfin les revues de pensée, de critique et de littérature proprement dites : *l'American Mercury* de H.-L. Mencken, hier le *Dial*, les recueils artistiques de toute sorte (peut-être moins savants qu'en Angleterre, plus commerciaux, faisant une plus large place à l'art appliqué). Mais là où je plonge dans une véritable tempête d'imprimerie, c'est au rayon du cinéma : *Picture Play*, *Screenland*, *Photostones*, *Photo Play*, *Motion Pictures*, etc... tiennent leurs lecteurs passionnés, jeunes vendeuses des grands magasins, nurses neurasthéniques et écoliers ambitieux, en contact avec les stars d'Hollywood, leurs villas de Beverley Hill, leurs ranchs, leurs amours, leurs mascottes et leurs contrats, où l'alignement des zéros donne le vertige. On ferme! Titubant, je sors de ces caves, ivre du vin nouveau de l'actualité.

Le lendemain matin, reposé, je redescends la Cinquième Avenue, et profitant de ce que cette artère est, par exception, parcourue d'autobus, je m'installe sur le toit d'une des voitures. Trente-Huitième, Trente-Septième Rues; Allen et ses bas, dans une vitrine pleine de jambes coupées, les grands magasins Altman, puis la très importante Trente-Quatrième Rue, par laquelle, avec la Quarante-Deuxième, on gagne le plus facilement Broadway. Au coin, cette énorme bâtisse rouge sombre, d'un style démodé, c'est l'hôtel Waldorf-Astoria, assez semblable à notre Continental, ou à notre Grand Hôtel.

Le Musée de la Sécurité.

Presque au coin de la Vingt-Septième Rue, le *Rider's*, l'excellent guide que j'ai toujours à la main, indique un Musée de la Sécurité qui m'intrigue, mais personne n'a l'air de le connaître et je ne puis réussir à le trouver; ce Musée contient, paraît-il, — enseignement muet — en effigie, tous les accidents possibles et toutes les catastrophes connues ainsi qu'une collection de roues cassées, de tuyaux recueillis après explosion, de poussières mortelles, enfermées dans des tubes de verre, etc... Sécurité d'abord! c'est la devise de

l'Amérique moderne qui en a fini de vivre dangereusement. Dans les rues voisines, on fabrique des fleurs artificielles, dont New-York fait un important commerce; peu de gens partagent mon goût pour les fleurs artificielles; cependant ces arums en drap blanc sont incomparables. Non loin d'ici est une amusante boutique dans laquelle on peut apprendre à jouer au golf.

Le fer à repasser.

J'aperçois un monument sans profondeur, à la perspective en chevrons, dressé au coin des Vingt-Deuxième et Vingt-Troisième Rues : le Flatiron Building, d'une étonnante audace. L'architecte ne disposait que d'un terrain d'angle, aussi a-t-il bâti un gratte-ciel en forme de fer-à-repasser (*flat iron*) où le vent vient gicler comme l'eau le long d'une étrave de paquebot.

Après avoir traversé la Quatorzième Rue, si animée, que nous retrouverons plus pittoresque encore à l'est, la Cinquième Avenue groupe un grand nombre de maisons d'éditions qui n'ont pas encore consenti à suivre vers le nord, comme les firmes plus récentes, le mouvement des affaires, et dont la plus célèbre est Macmillan; ensuite, deux blocs, assez semblables à notre rue du Sentier, sont consacrés aux tissus et vêtements en gros. Ici, la Cinquième Avenue va reprendre un ton meilleur, mais désuet; elle n'est plus ni cosmopolite, ni luxueuse, ni vulgaire; elle redevient vieille Amérique et subit l'influence voisine de Washington Square. En voici d'ailleurs, à nouveau, les maisons, vues cette fois par derrière, prolongées de leurs anciennes écuries qu'on appelle *mews*, comme à Londres, et qui ont été transformées en charmants studios. Je retrouve les maisons rouges du square, à portes et à volets verts; le soleil de l'après-midi les gaine, comme des meubles de l'époque, d'un velours magenta.

Arrivé une fois encore à la limite de la Ville Basse, je reviens sur mes pas jusqu'à la Quatorzième Rue, abandonnant ce quartier désormais sans grand intérêt, mais qui, il y a cinquante ans, était le centre du commerce et des plaisirs nocturnes. Cette Quatorzième Rue qui traverse horizonta-

lement Manhattan dans sa partie la plus large, est comme un sous-Broadway, rue populaire, pleine de music-halls vulgaires, de bals où l'on choisit sa partenaire parmi les girls de l'établissement et où l'on paie à la danse, de cinémas abreuvant un public grossier d'aventures aphrodisiaques ou, comme l'on dit en Amérique depuis deux ou trois ans : *with plenty of sex.*

Madison Square.

Je débouche sur une place dont les efforts qu'elle fait pour être un parc ont quelque chose d'attendrissant, d'inutile et de solennel. Le campanile de Saint-Marc, orné d'une horloge lumineuse, se hisse au sommet de la Metropolitan Life, popularisé par toutes les cartes postales qui représentent New-York la nuit. Ici se croisent la Cinquième Avenue et la Vingt-Troisième Rue : c'est Madison Square. Ce square toujours très actif mais un peu déclassé, est un morceau de l'histoire de New-York.

Madison Square, jadis arène politique, jardin-promenade et terrain de sports, avec son vieux vélodrome disparu aujourd'hui, théâtre des premiers Six-Jours; les coureurs ne se relayaient pas : devenus fous de fatigue, ils grimpaient aux arbres! Si l'on fait encore de la boxe à Madison Square Gardens, on en fait surtout ailleurs, à l'Olympia, au Polo Grounds, à Brooklyn Arena, au Harlem Club, à Saint-Nicholas' Arena et à Ridge Grove; pour le patinage, il y a Broadway Island; les clubs athlétiques ont remonté vers le Bronx; le centre des paris de billards n'est plus ici et les nageurs recherchent maintenant les piscines des hôtels de la Ville Haute, au Sheldon, au Central Park Hotel, à Crescent Park ou à l'Y. M. C. A.

Continuant ma promenade en zigzags, je remonte Madison Avenue jusqu'à la Ville Haute; au coin de la Vingt-Sixième Rue se trouve l'édifice de la Société protectrice des Animaux, dotée de dispensaires et d'hôpitaux ouverts nuit et jour, et à laquelle s'annexe une excellente institution, une colonie de vacances payante pour animaux délaissés, l'été, par leurs maîtres.

C'est non loin d'ici, à la Vingt-Huitième Rue, qu'ayant vu un attroupement devant une boutique, je m'approchai et aperçus à la devanture, sur un coussin de velours noir, une paire de vieux godillots de chemineau, au-dessous de laquelle on pouvait lire en lettres d'or :

« *Ces souliers historiques ont appartenu à Charlie Chaplin. Ils sont assurés pour dix mille dollars.* »

Je quitte Madison Avenue pour entrer dans la Vingt-Neuvième Rue, que j'ai la surprise de trouver calme, silencieuse, presque abandonnée. Ce palais de marbre blanc, c'est la résidence du banquier Morgan et la bibliothèque Pierpont Morgan. J'ai rendez-vous avec la très érudite et très cultivée bibliothécaire, Miss Bella Greene. On charme mon attente en me confiant la clef de la bibliothèque, et le premier livre relié aux armes que j'en extrais est l'édition originale, in-quarto, du *Misanthrope*; je m'aperçois bientôt que toutes les originales de notre XVIIe siècle sont sous ma main. Miss Greene m'introduit parmi les manuscrits, enluminures et capitulaires. Au hasard, je pose les yeux sur un évangéliaire anglais d'avant la conquête normande, écrit pour la fille de Baudouin comte de Flandre, sur un bestiaire anglais du XIIe siècle, qui est un des seuls manuscrits laïcs connus, ou encore sur le Missel dit « du Mont-Saint-Michel », XIe siècle. L'on me montre les scènes de la Vie du Christ, de St-Martial de Limoges, dont la réplique n'existe qu'au Vatican; enfin, des pièces uniques comme cet Ancien Testament du IXe siècle, école de Reims, parfaitement neuf, ou comme l'Évangile sur vélin teint en pourpre, couleur rose séchée, du VIIe siècle, écrit entièrement en lettres d'or et offert plus tard par le pape à Henri VIII d'Angleterre.

— Vous n'allez pas partir, — me dit miss Greene —, avant d'avoir vu des manuscrits français qui vous intéresseront; car, pour les manuscrits anglais, ils sont innombrables; nous avons presque tous ceux de Byron, de W. Scott, etc...

Sa secrétaire arrive aussitôt, les bras pleins d'une nouvelle moisson. Qu'y a-t-il sous ces reliures en maroquin écrasé? Le premier que j'ouvre c'est le *Voyage en Orient* de Lamartine; ces épais volumes, c'est le *Journal d'Exil* de Hugo, presque entièrement inédit; puis voici *la Pucelle d'Orléans* et

divers autres essais, de la main de Voltaire, des lettres de Bossuet et de Racine, la série des lettres de Marie-Antoinette à Mercy Argenteau, *Nana*, les *Chansons* de Béranger... Soudain je ressens un choc entre les deux yeux, car je viens d'ouvrir le manuscrit d'*Eugénie Grandet* « offert par l'auteur à madame Hanska, décembre 1833 ». Quoi! il n'était donc pas dans la collection Lovenjoul? Cette encre qui paraît si fraîche encore! Me voilà plongé dans Balzac, à deux pas de Madison Avenue, en ce New-York, une ville faite pour lui. Dans les marges, qu'il est émouvant de retrouver ces additions, ces soustractions, toute l'arithmétique inquiète de l'auteur : « 10 000 francs dont 6 000 comptant », des dessins, profils, nez camus, nez pointus, dessinés nerveusement, en cherchant une idée. Au recto, les rendez-vous de la journée, les achats d'antiquités, — naturellement : « aller à l'Europe... v. coiffeur... candélabres... », puis un plan de sa future maison : « rez-de-chaussée, grand salon, salle à manger, billard, premier salon, cage d'escalier, péristyle et le premier étage, bibliothèque, escalier, salon ». Encore une addition : « 2 850 francs ». Enfin, à même le texte, des lunules, de grands cercles bistres, qui ne peuvent être que les ronds de la tasse de café!

Remontant encore Madison Avenue, la remontant d'autant plus qu'entre la Trente-Quatrième et la Quarante-Deuxième Rue elle se soulève, à cet endroit, dit Murray Hill, où Washington couvrit vaillamment la retraite de ses troupes, je passe devant l'hôtel Biltmore et, à la hauteur de la Quarante-Cinquième Rue, je m'arrête devant le grand magasin de sports Abercrombie; ses vitrines me passionnent; elles précèdent, annoncent, commentent les saisons; de grands poissons en carton imitent les tarpons géants de la Floride, qu'on ne peut manquer d'attraper dans leur saut aérien si l'on est muni, comme ce mannequin, de toutes ces épuisettes et lignes à moulinets qui se fixent sur le ventre à l'aide d'un jeu compliqué de courroies. Les apercevoir en passant, dans l'aquarium de la devanture, fait soudain désirer le printemps. Mais, à l'étalage d'à côté, c'est encore l'hiver, poétiquement décrit, l'hiver avec habits de daim, raquettes, et patins couverts d'un borax qui imite la neige.

Hôtels.

A hauteur de la Quarante-Sixième Rue, s'avance sur Madison Avenue la marquise basse du Ritz-Carlton que tous les New-Yorkais connaissent bien.

Il n'y a pas à New-York quantité de bons vieux hôtels, comme à Paris ou à Londres; les plus récents et les plus chers sont les meilleurs. Ainsi, le vieil Fifth Avenue-Hotel fut remplacé par le Waldorf qui, à son tour, fut détrôné par le Plaza et le Ritz; le Ritz est devenu surtout un restaurant et la clientèle hôtelière est remontée vers la Ville Haute. De même que nous nous plaignons de voir s'américaniser nos meilleures maisons, de même on entend les New-Yorkais regretter que leurs hôtels d'autrefois, avec leur table d'hôte, leurs serres d'hiver, leur prix fixe et leurs grands salons de réception, tout dorés, aient disparu pour faire place à des caravansérails cosmopolites. A l'époque coloniale, la Ville Basse comptait nombre d'auberges pour les passagers et les marins, où il arrivait qu'on couchât cinq dans un lit, à condition d'enlever ses bottines; vers le milieu du XIXe siècle, New-York remplaça ses pensions de famille par Astor House, puis, en 1856, par le Fifth Avenue-Hôtel, luxueux, éclairé au gaz, tout à l'orgueil de ses six étages de marbre blanc et de ses premiers ascenseurs; vinrent ensuite le Commodore, le Breevoort, enfin le Waldorf-Astoria dont l'inauguration ne fit pas moins sensation que celle du Grand Hôtel sur nos boulevards. L'émigrant allemand Astor, John Jacob, fils d'un boucher de Heidelberg, le premier self-made man, ayant fait la plus grosse fortune d'Amérique dans les fourrures et une des plus grosses du monde dans les terrains, secoua la boue de ses souliers sur son pays d'adoption et alla se fixer en Angleterre où il devint vicomte. Avant de partir, nous apprennent ces *Valentine's Manuals* si précieux pour l'histoire de New-York, il transforma son hôtel particulier en un palace, le Waldorf, doté bientôt de nouveautés aussi étonnantes que la lumière électrique et le téléphone dans les chambres. Un peu plus tard, son cousin vendit lui aussi sa résidence, contiguë, qui s'appela l'Astoria; le Waldorf-Astoria fût, sous la direction du célèbre Oscar, l'hôtel le plus élégant de cette fin de XIXe siècle; aujourd'hui, le

Waldorf va disparaître. Comme pour le Pennsylvania, le Belmont, le Mac Alpin ou l'Astor (qui eut le premier jardin sur le toit, éclairé de girandoles au gaz), la clientèle du Waldorf est faite de commerçants et de provinciaux, typiquement américains et, à cause de cela, fort amusants à observer. Les ascenseurs de Waldorf ressemblent encore à des diligences et ne sont égalés que par la merveilleuse montgolfière capitonnée du Meurice, à Paris. Ces maisons ont généralement un nombre prodigieux de chambres, mais peu d'appartements; l'organisation en est militaire; elles ne brillent pas par la cuisine; la morale en est sévère, ainsi qu'en témoignent des sous-maîtresses, installées à chaque étage derrière des pupitres et qui surveillent toutes les portes des couloirs. Les pièces de réception sont des palmeraies; des messieurs, le chapeau vissé sur la tête, y fument, dès le matin, de gros cigares, répartissent leur salive dans tous les crachoirs des environs et s'expriment en sonnant du nez; il y a des téléphones sur toutes les tables et les boys circulent en criant à tue-tête des numéros de chambre. On trouve dans les halls tout ce qu'on veut acheter, sans avoir à sortir dans la rue; ce sont de petites villes à l'intérieur d'une grande; on y peut prendre ses billets de chemin de fer et de théâtre, son bain turc, ses consultations médicales; on s'y fait masser, on y loue les services de secrétaires, de sténo-dactylographes et on y donne ses ordres de Bourse à un représentant du Stock Exchange, installé sur place. Ces hôtels ne reçoivent pas seulement des résidents; ils s'ouvrent à tout le monde; ils sont le prolongement de la rue; on y entre sous tous les prétextes, pour y acheter des fleurs, un journal, manger un sandwich, donner un rendez-vous, prendre un café, sans parler de certains besoins qu'il est impossible de satisfaire ailleurs à New-York. En outre ce sont des bureaux de télégraphe, toujours pleins, car le New-Yorkais télégraphie par câble, supercâble, lettre de fin de semaine, message de nuit à tarif réduit, mais n'écrit jamais.

Les hôtels modernes, Saint-Régis, Savoy-Plaza, Plaza, Sherry Netherlands, Ritz Carlton, Ambassador, se rapprochent davantage du type européen; ils sont plus silencieux que les précédents, beaucoup plus chers, les repas s'y prennent dans

les chambres ou plutôt dans les appartements, car il n'est pas d'usage de recevoir en bas et il n'y a d'ailleurs presque plus de pièces communes. Ils diffèrent de nos hôtels en ce que le portier n'y joue pas un rôle de majordome, de postier, de suisse d'église, de Sganarelle, de policier et de directeur de conscience; souvent même il n'y en a pas, pas plus qu'il n'y a, à New-York, de concierge dans les maisons. On ne sonne jamais les domestiques et tous les ordres se donnent par téléphone; les vêtements ne sont pas brossés ni les bottines cirées si l'on ne s'assure au préalable les services d'un valet payé séparément; le repassage des vêtements a lieu chaque matin. Les chasseurs s'y nomment *bell boys*, le service des chambres est assuré par un *room service*, à chaque étage; enfin, chose qu'ignorent les Européens et qui, souvent, les fait mal voir : les pourboires ne s'y donnent pas lors du départ, mais chaque fois qu'un domestique entre dans la chambre pour apporter quelque chose, ne fût-ce qu'une lettre ou un journal. Les pourboires sont la plaie des États-Unis, et particulièrement de New-York. Les hôtels chers, comme ceux que je viens de nommer (chambres à partir de cinq cents francs par jour sans les repas), ne font pas, dit-on, de bonnes affaires; on construit maintenant surtout des hôtels bon marché (chambres à cent francs par jour).

Il y a des pensions pour émigrants et des auberges juives, des hôtels pour végétariens, d'autres pour certaines confréries religieuses, d'autres pour célibataires, d'autres pour gens travaillant la nuit (v. les étages de silence au Mac Alpin); il y a aussi des meublés pour dames seules; l'accès, pour un homme, en est assez difficile, si l'on ne prend soin, en se faisant annoncer, de se gratifier du titre de docteur, s'étant muni préalablement d'une de ces petites valises noires que tout médecin américain transporte avec soi... Les hôtels pour week-ends se trouvent surtout au bord de la mer ou à Long Island; ils sont fort surveillés par les détectives et les maîtres-chanteurs qui guettent les fugues des millionnaires.

Enfin seuls!

Si l'on est en galante compagnie, il faut se contenter des

sleepings, de voitures louées sans chauffeur à la journée ou d'une petite excursion dans un de ces bateaux avec cabines particulières qui, en une nuit, vous mènent, par la rivière ou par le canal, à Albany ou à Boston.

New-York à table.

Mange-t-on si mal à New-York? Certainement non. On a vu que l'homme de la rue pouvait trouver, à moins cher que chez nous, une nourriture saine et abondante. Là encore New-York, malgré sa richesse, est la ville de la quantité, non de la qualité; si l'on veut des mets de luxe, l'on peut se les procurer, mais ils sont sans goût, sans originalité et plus chers qu'en Europe. La faute en est à la prohibition. Un des adages les plus raisonnables de la gastronomie c'est qu'il n'y a pas de cuisine sans vin; que sont des huîtres sans Chablis, une truite sans Moselle, arrosée d'eau glacée? Mais la matière première est belle, surtout les poissons, les crustacés et les légumes frais. La viande, toujours plus ou moins frigorifiée, ne vaut pas la viande anglaise; le gibier n'existe pas; la pâtisserie, confectionnée par des Viennois, est la meilleure qui soit et je la préfère à celle du Vienne d'après-guerre. Les primeurs arrivent en abondance, toute l'année, de Californie et se trouvent sur toutes les tables, même dans les restaurants populaires. Les huîtres américaines sont énormes (certaines, grandes comme une main); elles ont moins de goût que les nôtres mais se vendent bon marché, fort appétissantes sur leur couche de glace pilée. *Cape-cods*, *blue-points*, fades et relevés de sauce tomate, se mangent partout et sous toutes les formes, en soupe, en salade, en beignets, mais jamais meilleures qu'au bar de la Gare du Great Central; les palourdes américaines ou *clams* sont délicieuses, surtout bouillies dans la crème, ou à l'eau; le *clam-chowder* est un vrai plat national. New-York se nourrit comme un cosmopolite. Il a pris aux émigrants allemands leurs confitures, leur charcuterie, leurs délicatessen, aux Juifs leurs sucreries, aux Français leurs sauces; ses plats préférés sont la salade de langouste, le poulet frit, le maïs sucré. Moins que l'Américain de l'ouest, mais cependant encore trop, le New-Yorkais mélange tout cela sur une même assiette, commande son

café en même temps que sa soupe et engloutit un repas cuit électriquement, que lui envoient des domestiques pressés qui ont envie d'aller danser. On vit au restaurant, et, dans les appartements, la table n'existe pas plus que la salle à manger, éléments essentiels de la civilisation française. On dévore debout, sur des tabourets. Aussi, à quarante ans, tous les Américains sont-ils dyspeptiques, comme en témoignent les milliers de remèdes proposés par les journaux.

New-York est une ville mangeuse de viande; les savants nous ont dit que manger de la viande équivaut presque à boire de l'alcool; le New-Yorkais est carnivore et boit beaucoup, car il lui faut se soutenir et résister le plus possible; la ville engloutit huit millions d'œufs par jour! elle a une horreur biblique pour ce qui est impur; aussi ses restaurants ont-ils l'air de cliniques; le moindre sandwich est vendu dans des sacs hermétiquement clos, les verres en papier sont jetés dès que l'on y a bu; dans les marchés, tous les produits sont étiquetés, classés, définis; dans les halles circule une armée d'inspecteurs de viandes et de surveillants spécialistes des légumes, des fruits et surtout du lait; le lait est contrôlé continuellement (il y a trois classes de lait) et tous ceux qui le manipulent doivent avoir passé un examen médical; l'on compte que la moitié de l'arrivage quotidien aux marchés est détruit. « Des restes de New-York, dit Claudel, on ferait vivre l'Asie ».

Il n'y a pas d'heure ni de lieu de repas; tantôt on déjeune dans les sous-sols et tantôt on dîne sur les toits; parfois aussi en surface. Nous avons vu que les restaurants les plus réputés de la Ville Basse sont d'anciennes tavernes coloniales ou *coffee-houses* (Fraunce's Tavern, Savarin, Taupier). Dans la Ville Moyenne, il faut mettre au premier rang le vieux Cavanagh's (et mon ami le gastronome new-yorkais G. Schaw ne me contredira pas, puisqu'il me le fit connaître), le Brewoort et le Lafayette. L'Algonquin est le rendez-vous des écrivains et des acteurs; Georges, le maître d'hôtel, son cordon de velours turquoise à la main, sait barrer l'accès du sanctuaire à tout ce qui n'est pas célèbre dans Manhattan. Au haut de la Ville Moyenne se trouvent les meilleurs restaurants de luxe : le Ritz, le Biltmore, Pierre, le Plaza, Marguery, Voisin, Sherry, Saint-

Régis, Ritz Tower où les Américains trouvent ce qu'ils vont chercher l'été, à Paris et ce dont ils sont particulièrement friands : les crêpes Suzette, les pêches flambées, les moules marinière, les escargots et les rognons à la fine. A New-York on reçoit et l'on invite plus que partout. Dans ces endroits élégants se donnent ces innombrables dîners qui précèdent les danses, les débuts dans le monde, les bals masqués, dîners d'adieu, dîners de retour, dîners de sociétés de clubs, qui rentrent dans le cadre de ce que la presse mondaine nomme, implacablement, *social activities*. Les femmes du monde, abandonnées dans la journée par l'élément masculin qui chasse le dollar dans Wall St, déjeunent seules au Ritz ou au Colony-Club. Au haut de la ville, le meilleur restaurant est le Claremont, qui domine l'Hudson, fort agréable en été.

Quant aux restaurants populaires, j'ai déjà parlé de l'Automatique et de l'Exchange. Les plus répandus sont les Child's, dont les *cafeterias* dans des décors mexico-californiens sont remplies à toutes les heures de la journée. On lunche aussi dans les grands magasins, chez les pharmaciens et dans les endroits les plus divers.

J'ai vu deux ou trois restaurants d'un type assez singulier dont le plus connu est Marcel : on y trouve, pour un dollar et demi, une abondante table d'hôte, mais tout ce que vous laisserez dans votre assiette vous sera compté en plus, sur l'addition, à titre d'amende; aussi le repas revient-il fort cher à qui n'a pas d'appétit.

Les restaurants étrangers sont très caractéristiques de New-York. Ils débutèrent au milieu du XIXe siècle par deux maisons, l'une française, l'autre italienne, Delmonico et Guérin, dont le café renommé faisait passer la nourriture pesante de ces *eating-houses* anglaises, avec leurs viandes saignantes et leurs bières lourdes, vestiges gargantuesques de ces temps où le capitaine Kidd gavait ses prisonniers avant de les pendre à sa grande vergue... La prohibition a été un désastre pour les restaurants français et a ruiné tout un petit monde pittoresque de gargotiers, sommeliers, plongeurs, etc... Les

restaurants dits français de Manhattan sont, la plupart du temps, italiens. D'ailleurs, peu à peu, les « trattorie », les « bierstube », les « weinkeller » se sont reconstitués clandestinement, mais on n'y sert en général que des boissons frelatées, à des prix ridicules. Le meilleur restaurant italien est *Moneta*, dans Mulberry Street, le meilleur restaurant allemand est *Lüchow's*, dans la Quatorzième Rue; les restaurants espagnols (avec spécialité de plats mexicains, le chilé con carne) sont : *Las dos Americas*, dans Pearl Street, *Forno* ou *Chapultepec* dans la Cinquante-Deuxième rue ouest; il existe aussi plusieurs cabarets turcs, dont *le Bosphore*, bon nombre de traiteurs hongrois dont *Little Hungary*, une taverne judéo-roumaine, pour les journalistes et les artistes, *Moskowitz*; les boîtes arméniennes entre la Vingt-Sixième et la Vingt-Huitième rue, où l'on se fait servir le traditionnel kebbab au yaourt et la compote d'oranges aux clous de girofle. Enfin Manhattan compte un grand nombre de restaurants chinois, non seulement dans le quartier chinois, mais dans Colombus Circle et dans Broadway. Les endroits de nuit fréquemment vous servent un plat chinois, *shop-suey* ou *chow-mien*. J'ai déjà parlé des auberges de Greenwich Village dont les plus connues sont le *Rabbit Hole*, le *Hearthstone*, le *Flamingo* et le *Pepper Pot*. A la confusion des langues vient s'ajouter dans Manhattan celle des plats; beaucoup de restaurants mélangent coupablement ces spécialités : le minestrone voisine avec les curries, les gâteaux au miel grecs avec le punch suédois, les schnitzels avec le goulash au paprika, les harengs norvégiens avec le hareng à la Bismarck et le borsh avec la salade de pousses de bambou. Dieu nous rende le plus tôt possible l'entrecôte Bercy!

Cure d'altitude.

Beaucoup d'hôtels ont un restaurant sur le toit, le *roof-garden*, surtout apprécié l'été, bien qu'il soit rarement à l'air libre; parfois même, comme celui du Ziegfeld, il est simplement situé au vingt-huitième étage; le toit du Saint-Régis, avec sa vue sur Central Park, celui du Pennsylvania, face aux couchers de soleil, sur l'Hudson, sont des spectacles essentiellement new-yorkais, que le monde entier imite mal.

A la belle saison, éclate aux terrasses une floraison spontanée d'orangers, de magnolias, de camélias et de palmiers, sur les pergolas, autour des piscines, au-dessus de l'enfer qu'est le New-York d'été, dominé par les roof-gardens des hôtels de Brooklyn, si beaux, face à la mer, à minuit en août, lorsque des projecteurs sillonnent le ciel et offusquent la lune, au-dessus de l'Atlantique.

Aux antipodes des toits, il y a le sous-sol. Le prix du terrain dans Manhattan est tel qu'il faut souvent descendre plusieurs étages pour arriver, non au coffre-fort d'une banque ou à un coiffeur, mais à certains grill-rooms. Ici, le gratte-ciel est devenu le gratte-terre. Malgré leur entrée de terrier, ces catacombes sont de marbre et d'acier; creusant leur chemin entre la tuyauterie compliquée, les fils électriques, le métro, etc., ces restaurants ont réussi à installer des grottes de toutes les couleurs pleines d'allusions mythologiques, des décors vénitiens, des pagodes, des icebergs, et des kiosques en coquilles d'huîtres.

Speakeasies.

Si l'on ouvre un journal ou un livre d'il y a cinq ou six ans et qu'on y cherche le terme *speakeasy*, on ne le trouvera point; il est né de la prohibition, mais plus tard qu'elle. Le *speakeasy* (m. à m. « cause-en-douce »), qui évoque le mot de passe chuchoté à voix basse, est un cabaret clandestin, avec bar, où l'on sert de l'alcool et du vin. Il faut le fréquenter pour comprendre le New-York d'aujourd'hui. Il faut avoir été dans les *speakeasies*, ne serait-ce que pour ne pas y retourner : je ne connais rien de plus triste. On en trouve quelques-uns dans la Ville Basse, pour gens d'affaires, mais la plupart sont installés entre la Quarantième et la Soixantième rues; reconnaissables au grand nombre d'automobiles vides qui stationnent à leur porte, ils sont généralement situés en contre-bas. Porte close; l'on ne vous ouvre qu'après vous avoir examiné à travers un loquet ou des barreaux. Le soir, une torche électrique éclaire soudain par transparence un rideau de soie rose. C'est l'atmosphère, bien new-yorkaise, du « humbug » ou chiqué. L'intérieur est celui de la maison du crime; les volets sont fermés en plein jour; on est saisi par une odeur de four crématoire car l'aération est défectueuse et les gril-

lades sont faites sous le manteau de la cheminée. Des Italiens trop familiers, ou de faux toreros gras et bleus, tenant à la main un trousseau de clefs monacales, vous font traverser les pièces désertes de cet hôtel abandonné. Aux murs grimacent des inscriptions qui s'efforcent d'être drôles. Quelques dîneurs très rouges. A une table voisine, des habitués dorment, la tête dans leurs bras; derrière un paravent, on tente de faire revenir à elle une jeune personne qui a une crise de nerfs, tandis qu'un vieux monsieur à lunettes danse tout seul. L'on mange presque toujours mal, le service est déplorable, le personnel vous considère d'un œil complice et n'a pas d'égards pour vous. Le Sauternes est à la glycérine; il arrose un perdreau qui descend du frigorifique d'un bateau français; quant au champagne, on n'en voudrait pas dans une noce à Vincennes. Et pourtant le speakeasy jette dans Manhattan un charmant parfum de mystère. Si seulement on y pouvait boire de l'eau! Certains speakeasies se dissimulent dans des boutiques de fleuristes ou derrière des cercueils de pompes funèbres; j'en sais un, en plein Broadway, où l'on pénètre par une fausse cabine téléphonique; la bière y est excellente; sur un réchaud, grésillent d'appétissantes saucisses et du chester fondu sur toast, gratuitement offerts aux buveurs; les gens ivres en sont expulsés par une porte latérale qui semble entrebâillée sur l'autre monde, comme dans les *Nuits de Chicago*. Dans les bas quartiers, beaucoup d'anciens *saloons* pour le peuple ont rouvert secrètement. Tous ces arcanes sont d'ailleurs pénétrables, car il y a, dit-on, vingt-mille speakeasies à New-York et il est très peu vraisemblable que la police les ignore; je crois bien qu'on ne les oblige à fermer que lorsqu'ils refusent de se montrer aimables envers qui de droit, ou qu'ils vendent trop de poison. L'alcool a un cours à New-York, aussi variable que ceux de la Bourse; en moyenne le champagne d'année coûte quarante dollars (1000 francs), le cognac et le gin douze dollars (350 francs) la bouteille. Le speakeasy est fort populaire dans toutes les classes de la société; les dames y vont volontiers et même, entre deux bals blancs, quelques débutantes, ce qui, au moins, est une agréable diversion pour le Français qui n'a pas l'habitude de boire comme les Américains. Déjà, en

1864, Duvergier de Hauranne arrivant à New-York écrivait : « Quant à moi, j'en serai quitte pour environ vingt-cinq visites, vingt-cinq verres de sherry, que je trouverai bien moyen d'escamoter adroitement. Si les Américains boivent tant d'eau glacée dans les chemins de fer, c'est faute de mieux et parce que les *drinks* de toute nature ont allumé en eux un feu inextinguible... Les femmes délaissent les vins fins de France et d'Espagne pour ce fameux Bourbon-whiskey dont un brave Yankee demandait à un prince de la Maison de France de lui envoyer quelques bouteilles, pensant que les Bourbons étaient une famille enrichie dans la fabrication de ce breuvage ».

Une femme d'esprit me dit : « Cette prohibition est bien agréable; avant elle, aucune femme convenable ne pouvait entrer dans un bar; aujourd'hui, personne ne s'étonne plus de nous y voir ».

Madison Avenue.

Madison Avenue double sans éclat cette vedette qu'est la Cinquième Avenue. Petites modistes, boutiques d'art paysan, hollandais, russe, couturières vendant des modèles copiés à Paris pendant la saison, trousseaux, lingerie fine. Abandonnons ces mornes parallèles, puisque nous voici justement à la hauteur de la grande gare de New-York. Il faut y entrer, non seulement pour prendre le train à destination de Chicago, du Canada ou du Pacifique, mais pour visiter ce palais du Départ, chef-d'œuvre d'un véritable ami de la France, l'architecte Whitney Warren. Le *Great Central* est une gare plus élégante que Pennsylvania Station; d'ailleurs est-ce une gare que cette galerie de pierre polie qui s'éclaire par d'immenses arcades vitrées et où, tranquillement, circulent des voyageurs sans bagages? Des restaurants, des bars, des pharmaciens, des coiffeurs, des libraires, des marchands de gramophones ou de cravates, il y a tout ici, sauf des trains. Aucune âcre fumée, pas d'oxyde de carbone, ni cambouis ni charbon; des couloirs, les uns pour les voyageurs de banlieue, les autres pour ceux des grandes lignes, mènent en pente douce aux boutiques brillamment éclairées. Bien qu'il n'y ait d'autre dégagement qu'une rue ordinaire, la

file ordonnée des taxis se suit sans encombrement; à chaque portière attend un porteur nègre à képi rouge, un *red cap*, qui prend aussitôt le numéro de votre place, s'empare de vos valises, disparaît et vous retrouve au train. Ces trains invisibles, on finit par les découvrir enfin en sous-sol; aucun bruit sous ces coupoles de mosaïque, aucune hâte, car tout le monde a pris son billet dans les hôtels ou dans les grands magasins; quant aux bagages, ils ont été cueillis à domicile, sur simple coup de téléphone, deux heures avant le départ, par des Compagnies de transport privées.

Lexington Avenue.

Lexington Avenue n'a pas les belles façons de ses voisines; c'est un quartier de petits antiquaires qu'on voit l'été en France ou en Angleterre, — couple de vieilles filles, vieux ménages de garçons, — suivre les ventes de province, inspecter le boulevard Raspail ou le Rastro, dévaliser Beecham Place ou le Caledonian Market et en rapporter des pipes second Empire en verre filé ou des tabourets en papier mâché à incrustations de nacre. Il y a tellement de fausses antiquités dans les magasins de New-York que les fabricants de meubles modernes américains se sont émus et demandent la protection des douanes, tant le Louis XV exporté de France finit par nuire à la production des fauteuils en acier! Ce quartier est recherché des jeunes Narcisses anglais ou français, artistes d'un savoir généralement assez limité, mais très bien mis, dont le gros travail est d'aller aux thés des dames âgées; ils gagnent fort bien leur vie à décorer des appartements avec un goût gracieux et d'une perversité naïve.

Redescendant Lexington Avenue, après le Great Central Palace, où se tient le Salon de l'Automobile, je passe devant de très récents gratte-ciel, le Graybar Building et surtout le Shelton, d'un rouge sombre, presque sans fenêtres, qui ressemble à une forteresse siennoise. Au bout de l'avenue, je débouche dans le charmant square où elle prend naissance, Gramercy Park. Avec son jardin privé, clos à l'anglaise d'une grille dont chacun des propriétaires de l'endroit a la clef, Gramercy Park, avec ses vieilles maisons, son air respectable, sa population tranquille, fait un peu penser

au Palais Royal. Les gens de théâtre y ont leur club, le Player's Club, dans l'ancienne maison de l'acteur Booth. Jusqu'à la guerre, Princeton et Columbia y eurent le leur; aujourd'hui, à l'instar de Harvard, ces clubs des Universités ont été s'installer dans des quartiers plus centraux. De Gramercy Park on atteint, par Irving Place, la Quatorzième rue. D'un aspect européen, bordée de maisons basses, Irving Place fut jadis le centre *fashionable* de New-York; Académie de musique, maison de l'écrivain américain Washington Irving. Tammany Hall, forteresse du parti démocratique, dont il est si souvent question dans la politique municipale irlando-new-yorkaise, domine de sa masse cette petite rue provinciale.

Le vrai Broadway.

J'ai sous les yeux une vieille estampe représentant Broadway en 1830. Grand boulevard boueux, planté d'arbres, presque désert, où roulent çà et là quelque berline jaune, haute sur roues, des diligences tirées par quatre chevaux blancs, suivies de cavaliers à large feutre. Washington Irving, Hawthorne, Dickens, Clay, Lincoln habitaient là.

« C'est la plus belle rue de la plus belle ville du monde », disait Poe dans le premier numéro de son *Broadway Journal*, il y a cent ans; et Duvergier de Hauranne : « Allées silencieuses et ombragées d'arbres touffus. Souvent un catalpa, dans une cour, se penchant par-dessus la muraille, envahit la rue où pendent ses vertes guirlandes. Des maisons rouges bâties de briques qui s'entourent de grilles élégantes sur le seuil desquelles, le soir, les enfants jouent... »

Les enfants qui jouent aujourd'hui sur Times Square, surnommé « le coin des vingt-quatre heures », sont de grands enfants. Ils jettent les dollars gagnés à Manhattan. C'est ici le centre d'où rayonnent les Grands Magasins et les Divertissements.

Les grands magasins sont faits pour la foule de New-York et elle les emplit. La rue s'y déverse docile comme ailleurs, se servant elle-même correctement; elle y mange, y loue des autos, des danseurs, des convives, y consulte des médecins, s'y marie; y assiste à des concerts, à des expositions. On paie

rarement comptant, les occasions sont nombreuses, car la mode rejette immédiatement tout ce qui a cessé de plaire. Dans les premiers jours de janvier 1929, je m'étonnais qu'une malle me fût vendue avec 50 p. 100 de rabais : « C'est le modèle 1928, me dit le commis, cela ne se fait plus du tout. »

« Ainsi, écrit Paul Adam, la plupart des Juifs et des Yankees bibliques s'évertuent dans les shops, la boutique, le bazar, le magasin et le dock pour fonder un de ces emporiums pareils à ceux des Tyrs, des Sidons et des Carthages, cités originelles des espérances ancestrales. »

Plus fort que le soleil!

En 1762, chaque New-Yorkais était encore tenu d'allumer une lanterne devant sa maison. Une photographie de Broadway, dans un journal de 1909, le représente tout glorieux d'un rayonnement nocturne qui vaut à peu près celui de notre place de l'Opéra, actuellement. Aujourd'hui, par un soir d'hiver, j'arrive à Times Square, vers six heures. C'est la plus belle heure de Broadway. Jusqu'à minuit, New-York prend ici son bain de lumière.

Lumière non seulement blanche mais jaune, rouge, verte, mauve, bleue; lumières non seulement fixes mais mobiles, tombantes, tournantes, courantes, zigzaguantes, roulantes, verticales, horizontales, dansantes, épileptiques; des cadres tournent, des lettres apparaissent dans la nuit. Cette affiche de Chevrolet, jaune bleue et verte, n'existait pas l'année dernière; ni ces télégrammes de feu, qui courent maintenant autour des maisons, les ceinturant d'événements lumineux. La foule tête levée, épèle les nouvelles :

C...O...O...L...I...D...G...E... P...A...R...T... P...O...U...R... M...I...A...M...I...

Vides et noirs à partir de sept heures quand les bureaux sont fermés, les gratte-ciel s'enflamment à leur surface, jusqu'au point où ils se perdent dans la brume.

Dans la Quarante-deuxième rue, c'est une belle matinée d'été, toute la nuit; on porterait presque des pantalons blancs et des chapeaux de paille. Les théâtres, les night clubs, les palais cinématographiques, les restaurants font feu de tous leurs sabords. Prismes inédits; arcs-en-ciel carrés. Quand

il y a de la pluie ou des nuées par là-dessus, c'est encore plus beau; la pluie devient une eau d'or; les gratte-ciel disparaissent à mi-hauteur et l'on ne voit plus que le halo de leurs coupoles suspendues dans un brouillard de couleur, comme certains soirs, sur la place Rouge du Kremlin, le tombeau de Lénine. Et quand les tempêtes de neige, ces redoutables *blizzards* qui s'abattent en quelques secondes sur New-York font une petite neige sèche, poudre fine qui vous aveugle, poignée de sel, se glaçant aussitôt sur le sol, les passants sont couverts de neige rouge, de neige verte, les autos vernies étincellent, les flocons tombent dans les hermines.

Great White Way... The roaring forties... La Grande Voie blanche... les bruyantes Quarante et .....ièmes rues. Toute l'Amérique rêve d'avoir un Broadway. Le besoin de s'amuser éclate comme une révolution. Broadway est un port où l'Amérique tire ses bordées; auprès de ceci les rues de Shanghaï, de Hambourg sont des ruelles obscures. Fête menteuse des villes, mais menteuse seulement le lendemain, comme toutes les fêtes. Il n'y a qu'une vérité, c'est celle du soir même! *Stimulating, spectacular,* répètent sans cesse les journaux; c'est l'existence à grand spectacle. Si la vie urbaine est une folie, au moins New-York est une folie qui en vaut la peine. Vingt mille enseignes électriques sur cette place; vingt-cinq millions de bougies. Quand les façades sont trop encombrées, des réflecteurs suspendus au bout de tiges de fer s'avancent et pendent au-dessus des trottoirs. L'amiral qui vient de bombarder le Nicaragua, quelles ont été ses premières paroles, après la bataille? les voici, en lettres de feu : « LES CIGARETTES L. L. ... N'IRRITENT PAS LA GORGE ». La Quarante-deuxième rue, comme mille places Pigalle, un soir de Noël, mises bout à bout, ou l'une sur l'autre. On oublie l'histoire. La nature, la mer, les dieux, sont remplacés par des mots nouveaux, qu'il faut apprendre. A Paris, il n'y en a qu'un, que le ciel, spasmodiquement, nous enseigne : Citroën; à New-York il y a Lasky, Ziegfeld, Goldwyn, Meyer... Consommation instantanée de beautés, de renommées, de talents. La mode du Boulevard, disait-on chez nous, brûle vite ses favoris : mais, soixante ans après, ils sont encore là. A Broadway, le génie fait une carrière aussi courte qu'un

pugiliste; il ramasse cent millions en deux mois, puis reçoit un coup de poing sous le menton; on l'emporte, c'est le tour d'un autre.

Marchandes de noix glacées au caramel, d'amandes grillées, de pékans, où avons-nous déjà vu cela? Plus bas, dans Orpington Street, dans le ghetto. Encore *La fin de Saint-Pétersbourg*, mais ici la guerre sociale n'a plus aucun sens. C'est la victoire! La lampe électrique n'est plus un appareil d'éclairage, c'est une machine à fasciner, un appareil à anéantir. L'électricité farde cette foule fatiguée mais décidée à ne pas rentrer chez elle, à dépenser son argent, à s'aveugler de faux jour. Plus besoin de sommeil.

Dans la Quarante-cinquième rue, il n'y a plus de fenêtres aux immeubles : rien que des lettres; c'est un alphabet en ignition, une conspiration du commerce contre la nuit; dans le ciel, un aéroplane-réclame.

Coup de sifflet : autos lancées à une vitesse folle, qui vous soufflent chaud à la figure; à 20 heures 30 passent celles qui conduisent leurs clients aux pièces sans musique; à 20 heures 50, celles qui se rendent aux spectacles musicaux : ainsi le prescrit la nouvelle ordonnance de police. Et les autres? Il n'y a rien d'autre à Broadway que des gens qui vont au théâtre ...Candy en bleu... Sodas en vert... On ne sait plus ce qu'on doit penser, dire, voir, croire, chiquer, boire, fumer. Sodas en vert... Candy en bleu... cris des freins. Il ne fait plus ni chaud, ni froid, ni humide; il n'y a plus qu'une latitude, celle des plaisirs.

Des projecteurs balaient ce qui reste de ciel.

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

LA VACCINATION CONTRE LA TUBERCULOSE PAR LE B. C. G.

Dès qu'après la révolution pastorienne l'ère bactériologique de la médecine permit de percer le secret des vaccinations et d'étendre à d'autres maladies infectieuses le bénéfice de la préservation inauguré pour la variole par le génie de Jenner, les savants s'efforcèrent de découvrir une méthode de vaccination applicable à la tuberculose.

Il paraît superflu de justifier pareille ambition : les ravages que répand cette maladie à travers les populations laisse suffisamment imaginer que c'est presque un bouleversement économique et social qu'entraînerait l'énorme gain d'existences résultant d'un moyen de mettre les humains à l'abri des atteintes du bacille de Koch. A coup sûr la médecine préventive n'aurait pas encore compté d'aussi magnifique conquête.

Toutes les tentatives entreprises dans ce sens, ainsi que l'ensemble des études poursuivies sur l'activité pathogène du virus tuberculeux s'accordent à montrer que l'on ne pouvait attendre de propriétés vaccinantes de ce germe que s'il était introduit vivant dans l'organisme à préserver; l'on voit alors le dilemme où se débat la recherche : mort, le microbe perd son aptitude immunisante; vivant, il peut être rendu capable de posséder cette vertu, mais on risque qu'il lui substitue son pouvoir morbifique, et alors de tuberculiser au lieu de protéger l'organisme inoculé.

Je ne passerai pas en revue les multiples travaux qui se sont succédé depuis près de quarante ans en France et à l'étranger sans qu'aucun d'eux aboutît à un procédé de vaccination antituberculeuse qui ait pu faire la preuve de sa valeur. Je ne m'occuperai ici que du dernier en date, qui retient à l'heure actuelle l'attention universelle, celui qui a été proposé par Albert Calmette, sous le nom de « prémunition par le B. C. G. ».

Le B. C. G. (Bacille Calmette-Guérin) est un microbe dont les caractères ont été créés par des artifices de laboratoire par A. Calmette et son collaborateur Guérin. Ces deux savants ont cultivé sur de la bile pure de bœuf un bacille tuberculeux d'origine bovine, et, après 230 passages en série — ce qui représente une persévérante expérimentation de treize années — ils ont obtenu un microbe ayant acquis de façon définitive les propriétés nouvelles suivantes : le B. C. G. a perdu la capacité de provoquer des tubercules virulents, c'est-à-dire aptes à être eux-mêmes inoculés avec succès; par contre, il peut encore susciter des réactions humorales spécifiques, dites allergiques, dans l'organisme inoculé, celui-ci les révélant par la manière dont il réagit aux inoculations ultérieures de tuberculine; en outre, il est doté d'une action immunisante; enfin ces propriétés sont définitives, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent artificiellement ni spontanément se modifier, le B. C. G. ne pouvant récupérer la virulence du germe primitif dont il est issu; il est, comme on dit depuis Pasteur, un virus fixe.

Ce virus fixe, Calmette et Guérin démontrèrent d'abord qu'il conférait aux rongeurs de laboratoire une certaine résistance aux infections tuberculeuses; puis, son pouvoir immunisant fut reconnu par ces auteurs chez les bovidés (1913). Plus tard, des expériences faites en Guinée à leur instigation par Wilbert, montrèrent le pouvoir protecteur du B. C. G. pour les chimpanzés, pouvoir s'exerçant même au cours de la cohabitation avec des singes tuberculeux.

Fort de ces résultats expérimentaux chez des espèces animales nombreuses et variées, expériences qui prouvaient l'innocuité du B. C. G., Calmette crut pouvoir essayer la vaccination chez l'homme. La première application en

fut faite en 1924 par les docteurs Weill-Hallé et Turpin. Les premiers résultats enregistrés furent assez encourageants pour que les Pouvoirs publics s'en préoccupent et que deux circulaires successives de M. le ministre de l'Hygiène recommandent aux préfets de propager la nouvelle méthode. D'autre part, l'Organisation d'hygiène de la Société des Nations convoquait à Paris, en octobre 1928, une conférence composée de bactériologistes, de vétérinaires et de cliniciens, à l'effet d'examiner l'ensemble des faits connus; nous rapporterons plus loin ses conclusions.

Des publications nombreuses n'ont pas cessé depuis lors de paraître en tous pays; des cas discordants ont été avancés; des débats, parfois passionnés, se sont déroulés dans de nombreux congrès, sociétés et académies. L'opinion publique a été tour à tour enthousiasmée et alarmée; la conscience médicale ne laisse pas d'être troublée; sans compter que certaines rancunes personnelles comme certains nationalismes déplacés ne se sont pas fait faute de venir encore énerver les esprits et altérer un problème dont les données sont déjà assez complexes pour que l'on doive les analyser avec objectivité.

C'est ce que je m'efforcerai de faire dans ce bref article.

***

L'une des propriétés du B. C. G. qui a provoqué le plus d'enquêtes dans les divers laboratoires est celle de sa fixité. On conçoit l'importance de la question : voilà un virus tuberculeux artificiellement modifié qu'on introduit dans l'organisme; tel qu'il est produit au laboratoire, il est inoffensif; peut-on affirmer qu'il le restera? qu'il est incapable de récupérer sa virulence initiale, de recouvrer sa capacité de déterminer la formation de tubercules? A cette question angoissante, on peut répondre que toutes les expériences, poursuivies en nombre considérable par les savants les plus qualifiés, se sont montrées impuissantes à transformer le type bactérien obtenu par Calmette et Guérin et à lui rendre son aptitude tuberculigène. Il est impossible de les citer toutes; je ne mentionnerai que les dernières parues après certains faits contradictoires avancés par un bactériologiste d'Amérique,

Pétroff. Celui-ci a prétendu que les cultures du B. C. G. se dissocient en deux types de colonies, dont l'un est doté de virulence; à vrai dire, même d'après Pétroff, ces derniers sont extrêmement rares; en réalité, les autres expérimentateurs, Kraus (de Vienne), Piasecka-Zeyland (de Poznan) et bien d'autres, ont infirmé les constatations de Pétroff; et, en réalisant les conditions les plus propices à un retour possible de virulence, Togounova et ses collaborateurs, Jensen et les siens au célèbre Institut de Copenhague, dirigé par Madsen, Elbert à l'Institut de Minsk, sont demeurés incapables de transformer le B. C. G. et de lui conférer une nouvelle virulence. Par conséquent, la conclusion formulée par la Commission des bactériologistes de la Conférence spéciale de la Société des Nations, à savoir que « de l'ensemble des faits expérimentaux publiés relatifs aux animaux de laboratoire, il résulte de la façon la plus nette que le B. C. G. ne produit pas de tuberculose évolutive », se trouve corroborée et confirmée par les travaux postérieurs à cette conférence.

Il est juste d'ajouter que l'inoculation de fortes doses de B. C. G. aux animaux de laboratoire est susceptible d'engendrer certaines lésions, qui ont été décrites tout d'abord à Paris par Coulaud, puis retrouvées par différents auteurs; mais tous s'accordent à reconnaître que ces lésions n'affectent jamais la forme de tubercules aptes à se généraliser, qu'elles conservent un caractère purement local, qu'elles manifestent une tendance constante à la régression et à la guérison spontanée, enfin qu'elles ne sont nullement virulentes, c'est-à-dire susceptibles d'êtres elles-mêmes réinoculées avec succès.

C'est ce qui a permis à cette même Commission des bactériologistes[1] de proclamer à l'unanimité « que le B. C. G. constitue un vaccin inoffensif ».

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la partie bactériologique de la question. De même nous laisserons de côté l'application de la méthode à la médecine vétérinaire, nous

1. Voici le nom des signataires : Ascoli (Milan), Berger (La Haye), Bordet (Bruxelles), Cantacuzène (Bucarest), Frenkel (Utrecht), Gerlach (Vienne), Kraus (Vienne), Neufeld (Berlin), Nowak, (Cracovie), Remlinger (Tanger), Tsekhnovitzer (Kharkoff), Vallée (Alfort), Zeller (Berlin).

contentant de rapporter les conclusions de la Commission des vétérinaires[1] de la Conférence de la Société des Nations. Les voici :

1. Il résulte de l'ensemble des faits expérimentaux recueillis et de l'avis unanime des praticiens qui ont utilisé le B. C. G. chez les bovidés, que la vaccination selon la technique de Calmette et Guérin chez les animaux de l'espèce bovine se montre d'une parfaite innocuité.

2. Les mêmes faits expérimentaux et les observations recueillies dans la pratique du B. C. G. chez les bovidés témoignent, d'une façon certaine, que cette souche de bacilles possède des qualités prémunisantes vis-à-vis de l'infection tuberculeuse expérimentale et naturelle.

Ces qualités prémunisantes reconnues autorisent et encouragent l'extension de l'expérimentation du B. C. G. dans la prophylaxie de la tuberculose bovine[2]...

***

J'ai hâte d'arriver à son application à l'espèce humaine.

Le procédé actuellement en usage et recommandé par Calmette consiste en l'administration du vaccin par la bouche dans les dix premiers jours de la vie; en général, il est donné trois doses de 2 centimètres cubes d'une émulsion fraîchement préparée de culture vivante les 3e, 5e et 7e jours qui suivent la naissance. Deux raisons se conjuguent pour adopter cet âge : tout d'abord il est indispensable que le vaccin soit absorbé avant que le sujet ait pu prendre contact avec un bacille tuberculeux venu de l'extérieur; dans les conditions de l'existence urbaine actuelle, on ne peut être assuré de réaliser cette condition qu'en vaccinant dès la naissance. D'autre part il a paru jusqu'ici préférable d'introduire le vaccin par les voies digestives, l'inoculation cutanée ou sous-cutanée pouvant donner lieu à de petits abcès froids, d'ailleurs bénins et rapidement curables; or ce n'est que dans les premiers jours de la vie que l'on peut escompter l'absorption des virus par la muqueuse intestinale.

1. Voici le nom des commissaires : Nowak (Cracovie), président; Ascoli (Milan), Berger (la Haye), Vallée (Alfort), Zeller (Berlin), Gerlach (Vienne).

2. Il ne paraît pas inopportun de faire observer que l'application de la méthode aux bovidés ne rencontre pas d'opposants : même M. Lignières, le plus ardent adversaire du B. C. G. à Paris, recommande son emploi dans les élevages argentins et délivre le vaccin qu'il prépare à son Institut de Buenos-Aires.

Mais il est facile de comprendre que la prémunition ne s'établit pas dès l'absorption du B. C. G.; un certain délai est nécessaire, comme dans toutes les vaccinations, pour que l'immunité ait le temps de se produire. Si le nourrisson est contaminé durant cette période, il n'est pas encore protégé contre l'infection, et, malgré la vaccination, il peut devenir tuberculeux. Il est indispensable de mettre les vaccinés à l'abri de tout contact suspect pendant une période qui n'est pas encore précisée, mais qui paraît devoir être au moins d'un mois.

Certes, cette mesure n'est pas toujours facile à prendre, surtout dans les familles de tuberculeux; elle est cependant indispensable; et c'est l'oubli de cette prescription, trop souvent inobservée, qui explique, comme nous le verrons, bien des échecs qui ont été à tort imputés à la méthode.

Les faits et discussions qui composent le dossier du B. C. G. sont pour ainsi dire innombrables déjà. Il serait fastidieux, pour ne pas dire impossible, d'en dépouiller les pièces au long d'une analyse détaillée. Mieux vaut, en retenant les documents essentiels et bien étudiés, synthétiser dans des vues d'ensemble les arguments d'une part et les objections d'autre part.

Je séparerai les faits favorables suivant qu'ils sont relatifs à l'innocuité ou à l'efficacité de la méthode; puis je passerai aux critiques.

L'innocuité s'avère par les faits suivants : les enfants vaccinés présentent une croissance normale; nous l'avons constaté comme tant d'autres médecins; les observations récentes et si précises de W. Park à New-York le confirment une fois de plus; cet éminent hygiéniste a même vu que chez des enfants sous-alimentés le poids moyen des vaccinés se montre le même que chez des non vaccinés. Aucun désordre pathologique strictement imputable à la vaccination ne se rencontre. Enfin les enfants vaccinés offrent aux maladies une résistance égale à celle des autres; certains ont même prétendu que cette résistance serait accrue du fait de la prémunition par le B. C. G.; nous n'oserions nous associer à cette affirmation, que W. Park ne partage pas non plus.

Est-ce à dire que les enfants vaccinés ne présentent aucune réaction organique et humorale du fait de la présence du B. C. G.? Autant dire que la vaccination serait illusoire! Toute introduction de virus-vaccin, quel qu'il soit, dans un organisme, y provoque des réactions qui sont la condition même de l'état d'immunité qu'il détermine. Il en est du B. C. G. comme des autres virus-vaccins; il produit des effets qui lui sont propres; ceux-ci ont été parfois tenus indûment pour pathologiques; en réalité, ils n'ont pas de caractère morbide à proprement parler; et c'est pourquoi Kraus a voulu bien marquer la différence, en même temps que l'innocuité du B. C. G., en distinguant une action *pathogène* (génératrice d'états non physiologiques) d'une action *nosogène* (génératrice d'états de maladie), certaines propriétés du B. C. G. pouvant être dits pathogènes, sans que celui-ci puisse être regardé comme nosogène.

Quelles sont donc ces propriétés? Le B. C. G., comme le bacille tuberculeux virulent, produit des poisons spécifiques, désignés sous le nom de *tuberculine*; ce corps n'est d'ailleurs pas toxique pour les sujets sains, et ne révèle sa nocivité que chez les sujets tuberculeux. D'autre part, les organismes inoculés avec le B. C. G. subissent une modification de leurs humeurs, dite *allergique*, qui se traduit par le fait qu'ils réagissent à l'introduction de tuberculine. La présence de ces réactions tuberculiniques peut même témoigner chez des animaux ou des sujets prémunis, qui sont sûrement indemnes de toute infection, de la présence du B. C. G. dans leur organisme. Valtis et Saenz l'ont constaté chez l'animal au laboratoire de Calmette. Moi-même avec mes collaborateurs Robert Debré et Marcel Lelong, j'ai pu le vérifier avec certitude chez le nourrisson grâce aux conditions exceptionnelles d'obervation que nous offre l'*Œuvre du placement familial des Tout-Petits*. Mais nous avons vu que la présence de ces réactions est inconstante, d'un délai d'apparition variable, et n'est parfois que temporaire. La raison de ces variations demeure actuellement l'un des points obscurs de la biologie du B. C. G.

Au contraire les désordres anatomiques que le virus-vaccin est susceptible d'engendrer sont bien connus; un nombre

assez élevé aujourd'hui de vérifications nécropsiques faites sur des enfants vaccinés et ayant succombé à des affections autres que la tuberculose permet de conclure que jamais jusqu'ici on n'a pu attribuer au B. C. G. des lésions tuberculeuses virulentes : ou les vérifications n'ont révélé aucune lésion, ou elles ont montré des réactions lympho-conjonctives ayant tendance à la cicatrisation scléreuse; ou même dans quelques cas, comme dans les deux que j'ai publiés, on peut voir un ganglion porteur de tubercules ou seulement de bacilles, mais jamais ces lésions ni ces bacilles réinoculés à des animaux, ne sont aptes à leur donner la tuberculose : ils sont dépouillés de toute virulence; ce sont les B. C. G. de l'ingestion vaccinale ou leurs produits inactifs.

Rien ne démontre mieux l'inaptitude nosogène du B. C. G. que le fait que sur le nombre actuellement considérable des vaccinations effectuées, on n'ait pas signalé un cas authentique, irrécusable, de retour à la virulence. Rappelons d'après Calmette qu'à la date du 1er mai 1929, il y avait 152 009 enfants vaccinés en France. Croit-on que si le B. C. G. était capable d'engendrer la tuberculose, on l'aurait tenu caché, surtout à la suite des discussions passionnées qui se sont produites?

Passons maintenant à l'étude de l'*efficacité*.

Certains auteurs, et Calmette tout le premier, ont vacciné le plus possible d'enfants, afin de juger des résultats par des statistiques portant sur de grands nombres. D'autres ont préféré observer rigoureusement, en quelque sorte en milieu fermé, un petit nombre de vaccinés. Parmi ces derniers nous citerons l'expérience suédoise de Krikork portant sur 23 enfants vaccinés, maintenus en contact avec des tuberculeux, et n'ayant présenté aucune manifestation pathologique; celle de W. Park, à New-York, qui a suivi 173 enfants vaccinés, et n'a relevé parmi eux qu'un seul enfant ayant contracté malgré la vaccination une infection tuberculeuse à laquelle il a succombé; tous les autres sont restés bien portants, à l'exception de six qui sont morts d'autres maladies et chez lesquels l'autopsie a pu vérifier qu'ils ne présentaient aucune lésion de nature tuberculeuse.

Les statistiques établies sur de grands nombres ne sont pas moins favorables à la méthode. Leurs données, calculées en

taux de mortalité tuberculeuse ou de mortalité générale chez des enfants vaccinés, s'opposent aux taux homologues enregistrés chez des enfants non vaccinés; on y distingue, lorsqu'on l'a pu, ces mêmes taux comparatifs chez des enfants vivants en milieu tuberculeux et chez des enfants vivant en milieu commun.

Certes, pour bien apprécier la valeur de telles comparaisons il serait nécessaire de connaître avec certitude le pourcentage de mortalité tuberculeuse chez les enfants non vaccinés et exposés à la contagion tuberculeuse. Or ce chiffre est encore imprécisé et varie avec les divers auteurs, dans des limites étonnamment étendues qui tiennent sans nul doute à ce que les statistiques n'ont pas été établies par tous avec des éléments semblables (âge des enfants, durée du contact des enfants avec le milieu contagieux, etc.). Il est d'ailleurs vraisemblable que, d'une manière absolue, les pourcentages doivent différer suivant les pays, l'état des institutions et de l'éducation hygiéniques, la plus ou moins grande surveillance, et d'autres conditions encore.

Pour fixer les idées, voici quelques chiffres qui témoigneront de l'obscurité du problème :

Calmette, dans une enquête entreprise en 1925 dans nos dispensaires, apprend que 24 p. 100 d'enfants nés en 1922 de mères tuberculeuses sont morts de maladies *présumées* tuberculeuses dans leur première année. L'enquête que j'ai poursuivie avec Debré et Lelong sur des enfants de tuberculeux restés en contact montrait que 82 p. 100 avaient succombé après un contact qui, pour la plupart, ne s'était pas prolongé plus d'une année.

Par contre, Kjer Petersen et Ostenfeld ont vu que chez les enfants dépendant des dispensaires antituberculeux de Copenhague la mortalité de la première année était de 7,7 p. 100; mais ici il s'agit de mortalité générale et d'enfants qui ne sont pas nécessairement en contact avec des tuberculeux.

Les chiffres donnés par la Ligue Nationale belge contre la tuberculose indiquent que dans la première année de la vie, la mortalité tuberculeuse des enfants de mères tuberculeuses est de 25,5 p. 100 tandis que celle des enfants de mères non tuberculeuses est de 18,75 p. 100.

Il paraît inutile de multiplier des citations de données aussi discordantes tirées de faits aussi disparates.

De même, je craindrais qu'une énumération complète des statistiques publiées sur les résultats du B. C. G. ne soit fastidieuse; je me contenterai donc de quelques exemples choisis parmi celles qui procèdent des plus grands nombres et paraissent établies avec le plus de soin. Voici, tout d'abord, résumées, celles qui ont été successivement fournies par Calmette lui-même. Les premières sont la résultante de documents apportés par 204 dispensaires antituberculeux de France et s'étendant sur les années 1925, 1926, 1927. On y lit que pour 4 854 enfants élevés près de tuberculeux, la mortalité générale a été de 21,4 p. 100 et la mortalité tuberculeuse de 15,9 p. 100, alors que dans les mêmes temps, dans les mêmes conditions de contrôle, 2.368 enfants vaccinés, élevés également au contact de tuberculeux, ont donné une mortalité générale de 11,8 p. 100 et une mortalité tuberculeuse de 3,4 p. 100.

Calmette a recherché au 1er octobre 1928 ce qu'étaient devenus les 814 enfants nés de mères tuberculeuses et vaccinés à la naissance entre le 1er juillet 1924 et le 1er juillet 1927, par conséquent âgés de 1 à 4 ans et étant demeurés en contact au moins un an avec leur mère tuberculeuse jusqu'à leur décès ou jusqu'au jour du relevé statistique : 10,4 p. 100 d'entre eux étaient morts, dont 2,4 p. 100 d'affections présumées tuberculeuses. Ce procédé statistique permet de comparer ces chiffres à celui de 82 p. 100 que j'ai moi-même consigné dans des conditions analogues.

Enfin, plus récemment, Calmette a complété ces données par celles qui résultent des 49 dispensaires dépendant de l'Office public d'hygiène sociale de la Seine. Cette fois, il n'a tablé que sur la mortalité générale, ce qui est préférable, l'affirmation de la cause tuberculeuse du décès chez les jeunes enfants ne pouvant légitimement être portée dans les conditions d'observation des dispensaires; d'autre part, il a éliminé, tenant compte d'objections élevées contre ses précédentes statistiques, les décès survenus dans les dix premiers jours de la vie. La mortalité des enfants nés de parents tuberculeux dans les quatre années 1925 à 1928 et

restés en contact avec ceux-ci, a été de 21,02 p. 100 chez les non vaccinés et de 12,5 p. 100 chez les vaccinés.

Voici quelques autres statistiques :

En Algérie, la mortalité générale dans la première année chez 2 963 vaccinés est de 7,2 p. 100. Au Brésil, sur 2 304 vaccinations, elle est de 5,4 p. 100. Le Dr Sayé, à Barcelone, chez 258 vaccinés en contact infectant indique une mortalité tuberculeuse de 1,8 p. 100 et une mortalité générale de 13 p. 100, alors que chez 101 non vaccinés, vivant dans les mêmes conditions, la mortalité tuberculeuse est de 25,5 p. 100 et la mortalité générale de 48,5 p. 100.

Une vaste expérience dirigée en Roumanie par le professeur Cantacuzène et ayant abouti à 9 274 vaccinations se traduit chez les enfants bénéficiaires par une diminution de la mortalité générale et la nullité de la mortalité présumée tuberculeuse.

En Russie, la Commission ukrainienne a vacciné, entre septembre 1925 et le 1er août 1928, 818 enfants. La mortalité générale a été chez eux de 5,2 p. 100 dans la première année, et de 2,2 p. 100 dans la seconde, alors que chez les non vaccinés, elle a été respectivement de 8,3 p. 100 et de 4,1 p. 100.

En Uruguay, on signale 39 décès, dont 27 avec vérification nécropsique sur 2 690 enfants vaccinés, et aucun décès par tuberculose.

Nous arrêterons là les citations statistiques. J'ajouterai seulement d'un mot les faits que j'ai publiés à l'Académie de Médecine, observés à ma crèche de l'hôpital Laennec, et qui attestent que, lorsque le nombre des vaccinés augmente parmi les nourrissons qui y sont admis, le chiffre des décès diminue, et que celui-ci s'élève au contraire lorsque le nombre des entrants vaccinés s'abaisse.

***

Je dois maintenant passer en revue les objections et critiques auxquelles a donné lieu la découverte de Calmette. Je les rangerai en trois groupes suivant qu'elles sont d'ordre statistique, d'ordre clinique, ou d'ordre théorique.

Objections statistiques. — Celles-ci ont surtout été soulevées par des statisticiens étrangers, notamment par Greenwood, Rosenfeld et Wallgreen. Ces spécialistes se sont demandé, les enquêtes ne pouvant pas porter sur la totalité des enfants vaccinés, s'il ne pouvait se glisser dans la récolte des résultats une « sélection involontaire ». Il serait bien extraordinaire, avouons-le, que sur d'aussi grands nombres, des sélections vraiment involontaires aboutissent toujours, entre les mains de divers auteurs, à de mêmes données concordantes.

On a encore soutenu, plus justement, que les pourcentages établis dans les premières statistiques de Calmette, ne reprétent pas de véritables taux de mortalité annuels, car ils sont fondés sur des décès constatés chez des enfants n'ayant pas atteint le terme de leur première année. Deux statisticiens, Biraud et Moine, tenant compte de cette objection méthodologique, ont apporté aux chiffres de Calmette les corrections nécessaires; tout en étant quelque peu plus élevées, les taux ainsi corrigés sont encore bien inférieurs chez les vaccinés aux taux correspondants des non vaccinés.

La dernière critique, plus solide, signale que le pourcentage de mortalité des vaccinés est diminué, du fait qu'il ne comprend pas les morts si fréquentes des dix premiers jours de la vie, alors que celles-ci élèvent au contraire les taux de la mortalité infantile, terme de comparaison. Nous avons vu que dans sa dernière statistique Calmette tient compte de cette objection : cela ne change pas les résultats.

Certes, parmi les critiques énoncées par les statisticiens, il en est qui, du point de vue méthodologique, sont recevables; mais si elles sont de nature à modifier les termes numériques, elles ne sont pas susceptibles de renverser le fond des conclusions à en tirer.

Objections cliniques. — Nous ne pouvons songer à analyser ici en détail les quelques observations de sujets qui ont été rapportées comme des échecs de la méthode, et qui ont permis de lui attribuer soit des accidents, soit des insuccès. Nous connaissons celles de Baigue, de Chenard et Ferrier, sur lesquelles M. Lignières est revenu à plusieurs reprises, de Girod et Debarge, de Taillens (de Lausanne), de Nobécourt, de Lemaire, de Tixier, de Weill-Hallé. Nous les avons appro-

fondies avec l'attention la plus scrupuleuse; mais, dans la mesure où le permettaient les éléments d'information de valeur variable et le plus souvent incomplets qu'elles renferment, disons de suite que cette étude ne nous a nullement conduit à des conclusions conformes à celles de leurs auteurs.

En effet, jusqu'ici, les prétendus échecs de la méthode appartiennent à trois catégories de faits. Dans un premier groupe, il s'agit de cas pour lesquels le diagnostic de tuberculose porté chez des enfants préalablement vaccinés n'est rien moins que certain : parfois il s'agit de désordres pathologiques sans caractère spécial; souvent on suppose sans preuves l'existence d'adénopathie trachéo-bronchique; ailleurs enfin, c'est la nature du bacille en cause qui n'est pas authentifiée rigoureusement. Second groupe de faits — et ils sont extrêmement fréquents — les conditions nécessaires de la vaccination n'ont pas été observées : l'enfant n'a pas été mis à l'abri de tout contact suspect pendant les quelques semaines qui suivent la prise du vaccin. On n'est pas en droit de mettre alors au passif de la méthode des manifestations de tuberculose survenues chez un enfant qui a été contaminé avant que la prémunition ait eu le temps de s'établir.

Troisième catégorie, à laquelle appartient entre autres une observation de Lemaire : il s'agit chez l'enfant vacciné vainement d'une tuberculose héréditaire par transmission transplacentaire. Ces cas sont exceptionnels, mais reconnaissables, et ne peuvent être tenus pour des échecs de la méthode.

Objections théoriques. — *A priori*, on a élevé des objections contre l'innocuité du vaccin qui ne sont fondées sur aucune observation. C'est ainsi qu'on a exprimé la crainte que le le B. C. G. puisse, après un séjour plus ou moins prolongé dans l'organisme, récupérer la virulence propre au bacille tuberculeux non modifié. Mais nous avons vu que *toutes* les expériences de laboratoire controuvent cette hypothèse, qui d'autre part ne peut se réclamer d'aucune constatation de fait humain, car nous savons que dans les cas, assez nombreux aujourd'hui, où l'on a été à même de trouver le B. C. G. dans des productions pathologiques consécutives à son

absorption, toujours le germe s'est montré dépourvu de toute virulence; de même, on n'a pas encore pu rapporter d'histoire clinique qui de manière indiscutable témoigne d'un retour tardif de virulence.

Nous avons d'autre part fait justice de l'argument parfois invoqué, qui consiste à considérer les réactions tuberculiniques provoquées par le B. C. G. comme des indices de virulence du germe. C'est là une simple erreur qui révèle chez l'argumentateur l'ignorance de la signification vraie de ces réactions.

A l'égard de l'efficacité de la méthode le regretté pédiatre viennois, Pirquet et son élève Nobel ont incriminé au contraire la rareté de ces réactions chez les sujets vaccinés pour dénoncer l'absence d'immunité. Mais, d'une part, cette prétendue rareté n'est rien moins que réelle, et d'autre part, l'existence de ces réactions traduit seulement la présence du germe, et non pas l'état d'immunité (Calmette).

Il est plus légitime de se demander si, lorsque les réactions tuberculiniques manquent, on ne peut pas attribuer leur absence au défaut d'absorption du vaccin; ce serait alors une critique non pas de la valeur du vaccin, mais du mode d'administration *per os* recommandé jusqu'ici par Calmette.

Comme on le voit, ces objections théoriques ne résistent pas plus à l'examen que celles qui relèvent d'autres considérations. Toutefois, la dernière nous mène à nous demander s'il n'y aurait pas intérêt à substituer l'introduction du vaccin par la voie sous-cutanée à son introduction par les voies digestives, certes moins sûre. Des essais ont déjà été tentés chez l'enfant par Weill-Hallé à Paris, par Parisot à Nancy, par Wallgreen en Suède; chez l'adulte par Heimbeck en Norvège; les résultats sont aussi satisfaisants; seulement l'injection est souvent suivie d'accidents de suppuration locale sans gravité mais qu'il serait avantageux d'éviter. Il y a lieu, à mon sens, de rechercher désormais la dose ou la modification du vaccin qui permettront l'injection sous-cutanée sans provoquer ces menues mais ennuyeuses complications. D'ailleurs, la vaccination, chez l'adulte, ne peut être entreprise que par des voies parentérales; or Heimbeck a montré l'utilité de son emploi chez des adultes non encore

touchés par le bacille de Koch, et, grâce à la méthode, prémunis contre lui.

De même il appartiendra à demain de fixer la durée de l'immunité produite par le B. C. G. ainsi que les conditions de la revaccination. Ces notions, si importantes, sontencore ignorées.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble des faits cliniques actuellement connus permet de comprendre les conclusions qu'a formulées, à la Conférence de la Société des Nations, la Commission des Cliniciens que j'avais l'honneur de présider :

1. Le B. C. G. administré *per os* aux nouveau-nés dans les dix premiers jours de la vie, et par voie sous-cutanée aux enfants plus âgés et aux adultes, se montre inapte à provoquer des lésions tuberculeuses virulentes.

2. En ce qui concerne les propriétés prémunisantes du B. C. G. vis-à-vis de la tuberculose, la vaccination par le B. C. G. provoque un certain degré d'immunité.

On ne pouvait actuellement aller plus loin. « Certain degré » signifie que le recul du temps n'est pas suffisant pour que l'on puisse affirmer la constance, la puissance ni la durée de l'immunité, mais que l'on peut cependant dès maintenant proclamer que le B. C. G. possède un pouvoir immunisant. Sans doute l'avenir éclairera les points obscurs et perfectionnera les procédés de cette découverte si récente. Aussi bien les Cliniciens de la Commission ont-ils tracé les principes d'un programme de travail destiné à avancer la solution des questions encore pendantes.

Toutefois, un problème se pose aujourd'hui dans la pratique, aussi angoissant pour les médecins que pour les familles soucieuses de prévention : est-on autorisé à vacciner par le B. C. G.? Doit-on réserver la méthode aux enfants que l'on sait exposés du fait de leur entourage à la contagion tuberculeuse? ou la généraliser à tous les nouveau-nés sans faire pareille distinction?

Je crois bien qu'actuellement tous les médecins, du moins en France, s'accordent à recommander l'emploi de la méthode chez les enfants exposés; même M. Lignières se range à cet avis. Or, il semble qu'une telle opinion implique, de la part de ceux qui la défendent, la reconnaissance de l'innocuité, et même de l'efficacité du B. C. G.

Alors pourquoi restreindre son emploi? Tous les cliniciens savent parfaitement qu'il est impossible d'affirmer qu'un enfant est et demeurera à l'abri de toute menace de contamination tuberculeuse. Le Dr Jules Renault a insisté, à juste titre, sur le caractère si fréquemment occulte, insidieux, de ces risques, lesquels cachés et ignorés, ne se traduisent souvent que par la tuberculisation soudaine et hélas! la mort trop fréquente de l'enfant.

L'exemple des autres vaccinations, anti-variolique, anti-typhoïdique, anti-diphtérique, démontre avec évidence qu'une vaccination n'est, socialement parlant, vraiment utile, efficiente, que si elle est effectuée de manière massive. La seule raison qui pourrait arrêter l'emploi massif d'une vaccination serait sa nocivité. Le B. C. G. est-il inoffensif ou non? voilà toute la question. Or, les faits répondent qu'il est sans danger; alors pourquoi ne pas tirer de son pouvoir tout le rendement possible?

Certes on peut attribuer à ce vaccin quelques incidents bénins; n'en existe-t-il pas également à la charge des trois autres vaccins que je viens de citer? et serait-on en droit, pour cette raison, d'en abolir ou d'en restreindre l'emploi, pour le plus grand préjudice de la population? Nul n'y songe, au moins chez nous, heureusement!

Je vais plus loin. Si la prémunition par le B. C. G. n'alignait d'ici quelques années, à son compte ni échecs ni accidents d'aucune sorte, elle pourrait se vanter d'être la seule vaccination dotée d'un aussi magnifique privilège!

Et pour conclure, je pense que les faits actuellement accumulés sont de nature à autoriser, ou plutôt à recommander dès maintenant la généralisation de la méthode de Calmette, que l'avenir, en confirmant sa valeur et en perfectionnant encore ses moyens d'action, asseoira sans doute sur des bases inattaquables; alors, l'Humanité, protégée contre le fléau qui la décime aujourd'hui, ne disputera plus au grand pastorien la gloire attachée désormais à son nom.

LÉON BERNARD,
de l'Académie de Médecine.

UNE FEMME A SA FENÊTRE[1]

Mais, le lendemain matin, aussitôt que cela lui parut convenable, il vint gratter à la porte de Margot. Celle-ci le reçut presque aussitôt : elle était encore dans son lit, le visage tiré par l'insomnie. Elle n'avait pas même de poudre — quant au rouge, sa coquetterie était de n'en mettre jamais.

— Bonjour, Malfosse. Vous venez me demander ce que nous allons faire, — dit-elle, tout en s'apercevant de l'air solennel et résolu de Malfosse.

Malfosse abrégea les marques de respect dont il l'accablait à l'ordinaire et s'asseyant carrément au pied de son lit, s'écria :

— Margot, votre vie ne peut pas continuer comme cela.

Il avait préparé le début d'un discours, mais il ne se le rappelait plus et il ne savait trop dans quel train il s'embarquait.

Margot le regardait avec une sombre indifférence.

— Il faut que vous quittiez Rico.

Il ajouta d'un air loyal :

— Je me rends compte des réflexions que vous avez pu faire ces jours-ci.

— Malfosse, qu'est-ce que cela veut dire?

— Vous êtes faite pour une tout autre vie que celle que vous menez. Vous n'êtes faite ni pour êtes une femme trompée ni pour être une flirteuse. Je l'ai toujours pensé au fond, mais...

— Malfosse! Malfosse!

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1929.

— Quoi « Malfosse »?

— Vous l'avez toujours pensé?

— Oui, mais je me laissais embrouiller par les apparences. Oh! j'avais tort, tout à fait tort.

— Continuez.

Malfosse voyait avec effroi sous le calme de Margot une ironie qui venait de loin.

— Je sens que de rester plus longtemps dans l'atmosphère de Rico deviendrait dangereux pour vous.

Il ne savait plus comment avancer; Margot l'y aida.

— Je suis curieuse de savoir ce que vous me proposez de faire.

— Je vous le dis : quitter Rico avant tout.

— Tout d'un coup, vous vous apercevez que c'est urgent.

— Je n'ai jamais oser vous parler.

— Et si j'aime Rico?

— Oh! c'est mal ce que vous dites : vous ne l'aimez plus.

— Et si ça me plaît de gâcher ma vie avec lui? Autrefois, vous trouviez cela tout naturel.

— Ne m'accablez pas. Mais je sens que vous avez réfléchi, ces temps-ci.

— Enfin, supposons que je quitte Rico : que ferai-je ensuite?

— Chère amie, vous ne serez pas en peine d'arranger votre vie, selon vos vrais besoins et vos vrais goûts. D'abord, vous ne serez que trop entourée, mais je suis sûr que vous écarterez tout d'un coup tous ces gens dont vous vous êtes laissée approcher depuis quelques années. Mais alors... vous verrez tout naturellement venir vers vous les hommes pour qui vous êtes faite.

Il eut de la peine à terminer sa phrase sous le regard narquois de Margot; il montrait trop le bout de l'oreille, et un vague doute lui venait sur l'attrait de ce qu'il souhaitait lui offrir.

Le bout de l'oreille qu'il montrait, elle le cingla :

— Mais si je n'aime au fond que les gigolos comme Rico.

— Mais non, la preuve, c'est l'intérêt que vous portez à Boutros.

Cette réponse lui avait échappé et il en resta tout surpris.

Margot manqua de lui pouffer au nez; elle voyait clair subitement dans la démarche de Malfosse : Malfosse tirait des espérances encore bien plus de l'attrait qu'elle montrait pour un homme sérieux comme Boutros que de son éloignement du fantaisiste Rico. « Il trouve qu'il y a de la ressemblance entre Boutros et lui! »

Cependant Malfosse oubliant toutes ses pensées de la nuit précédente, continuait de s'enferrer.

— Ce n'est pas un gigolo du genre de Rico.

— Tiens, moi, j'aurais cru, — insinua-t-elle, — que vous l'auriez classé parmi les gigolos.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me plaît.

Le pauvre Malfosse pâlit un peu; mais Margot ne semblait point disposée à la pitié.

— Oh! je sais bien qu'il y a de cela aussi, — murmura-t-il.

Mais ce qu'elle venait de dire la rendit soudain rêveuse, elle demanda :

— Vous croyez que je pourrais aimer un homme laid?

Malfosse répondit « non » sur-le-champ, parce qu'il était assez beau, avec sa longue figure régulière, ses cinquante ans bien combattus par l'hygiène.

Mais sa haine des hommes à femmes lui fit regretter sa réponse.

— Vous devriez pouvoir aimer un homme laid.

C'était ce que Margot était en train de se dire, dans sa peur de ne pas donner à Michel quelque chose d'assez pur. Pourtant, c'était une certitude qu'elle n'aurait jamais pu aimer un homme chétif, ni un homme trop bestial. Son premier amant n'était qu'un animal et lui avait laissé le souvenir d'une erreur humiliante. Elle finit par admettre qu'elle ne pouvait pas aimer l'âme farouche de Michel sans aimer son corps rude.

Cependant elle se ressaisissait et dit à Malfosse, méchante :

— Enfin, évidemment, je suis à un âge, où une femme demande à un homme de lui donner... comment dirai-je?... enfin, les moyens de jouir avec lui de toute la vie, de la faire participer à son action, à ses idées, à son... ambition.

— Oh! chère amie, vous avez vingt-huit ans.

— Vingt-huit ans pour une femme, c'est trente-cinq ans pour un homme.

Il n'osa pas l'approuver.

— Mais je ne vois pas autour de moi d'hommes qui puissent me donner cela, — ajouta-t-elle froidement.

Malfosse blêmissait, et elle le regardait avec une indifférence amère.

— Je suppose que vous voudriez que je remplace Rico par un homme comme Pahlen ?

— Pahlen! — balbutia Malfosse, — vous êtes bien femme, encore le pittoresque.

— Comment, le pittoresque?

— Oui, il y a des métiers privilégiés aux yeux des femmes, et de la foule d'ailleurs : la diplomatie, la politique.

— Mais je sais bien qu'il y a aussi les affaires, — susurra-t-elle doucement, — les grandes affaires.

Malfosse blêmit tout à fait.

La vie qu'il venait offrir en tapinois à Margot, il lui sembla soudain qu'il y manquait la chose qu'il croyait justement n'y tenir que trop de place, l'ambition... Depuis vingt-cinq ans, il montait, il gagnait de plus en plus d'argent, il assurait sa main mise sur tout un groupe d'affaires. Mais où allait cette activité? Quelle idée servait-t-elle? De quel rêve, de quelle passion se nourrissait-elle qu'il pouvait partager avec Margot? Il avait travaillé selon la routine de succès qu'il avait reçue d'hommes enviés, c'était en vain qu'il refaisait le compte des avantages dont il avait l'habitude de tirer sa confiance et dont peu de temps auparavant il se faisait fort d'éblouir Margot. D'abord, il était riche, d'une richesse qu'il avait faite. Et il en avait d'autant plus de mérite qu'il n'avait pas eu l'aiguillon brutal de l'homme sorti du plus bas; né d'une bourgeoisie libérale aux vertus raffinées, il n'était pas un parvenu, étant devenu millionnaire (miliionnaire à l'américaine, et non à la française : Malfosse avait trois millions de dollars). Il était prêt à rattraper le temps perdu avec Margot, à l'aimer d'un amour dévoué, respectueux. Il lui donnerait un luxe simple, vrai. Avec lui ou sans lui, elle voyagerait, en Europe, dans tous les pays où il était puissant, il lui montrerait son barrage du Soudan. Il donnerait

à Margot la paix, la dignité, la majesté. Il entrerait au Parlement.

Mais tout cela maintenant lui paraissait terne et futile. Il manquait à tout cela ce pressentiment émouvant qui s'attachait à la vie d'un Pahlen, d'un Boutros surtout. Ceux-là avaient des idées sur le monde, et c'était le monde tout entier dont ils pouvaient leurrer Margot. En un clin d'œil, il venait de voir toute sa vie grandir et retomber à rien; il se retrouva enfant. Il eut un chagrin d'enfant, il eut envie de pleurer. S'apitoyant sur lui-même, il trouva Margot aussi pitoyable.

— Vous ne pouvez pas vivre avec un homme qui ne vous aime pas, — bredouilla-t-il, — je sais bien que vous avez eu toujours besoin de tendresse.

— Cela se peut, mais il est probable que je continuerai à m'en passer comme auparavant.

La sécheresse désolée de Margot redonna un peu de ton à Malfosse.

— Enfin, vous êtes visiblement troublée par Boutros, vous pensez bien que je m'en aperçois; mais avouez que ce n'est qu'imagination.

Margot fronça les sourcils de la façon la plus menaçante.

— Je comprends bien que quelque chose vous séduise dans cet homme; il a de la fierté et du courage. Et je ne crains que trop qu'il mette au service de la cause qu'il a choisie beaucoup d'intelligence, des dons brillants. Mais enfin, mais enfin, Margot! Vous ne me ferez pas croire que beaucoup de choses, d'autre part, ne vous choquent en lui. Alors, tout cela est en l'air... D'ailleurs, je ne sais pourquoi je discute tout cela.

— Qu'est-ce qui peut me choquer en lui? — demanda Margot, d'une voix frémissante.

— Mais ce sont des choses qui ne s'expliquent pas, qu'on sent. Il est très instruit, très doué, il ne manque pas d'éducation, même, si l'on veut; mais pourtant, il y a quelque chose de rude, de méchant, de rancunier en lui qui n'est pas beau.

— Non, ce n'est pas beau, si vous voulez.

— Enfin, rien de tout cela ne vous échappe : je l'ai bien vu; vous l'observez, vous tiquez.

— Je tique, — ricana Margot amèrement.

— Alors!... Et puis enfin, si vous le voyiez dans son

milieu. Ici, entre nous, il est dans un éclairage trompeur.

— C'est vrai.

Margot repensa avec honte à ces misérables réactions qu'elle avait eues au début. Les fantômes qui avaient passé entre elle et Michel étaient loin pourtant : la nuit dernière, dans la chambre de l'homme qu'elle aimait, elle avait regardé sans répulsion les pauvres objets de toilette qu'il s'était achetés sans doute à Képhissia, dont il se contentait si facilement. Mais était-elle vraiment libérée?

« Comme Michel a raison de se méfier de moi. Tout ce que j'ai est à l'abri. Mon nom est aux mains de mon mari : en Italie il n'y a pas de divorce; mon argent est chez mon banquier. Et je lui refuse mon corps : c'est pourtant tout ce que je peux lui donner. Tout ce que j'éprouve depuis que je le connais, cela ne vaut pas plus que des phrases de théâtre, si je ne suis pas capable de m'en aller sur ses talons à travers l'Europe, coucher dans des hôtels borgnes, dîner avec des journalistes sales, voyager en troisième, porter des souliers tout faits. Mais mon amant, quand il me verra en chemise de toile, j'ai peur qu'il ne me trouve plus jolie. Je n'ai pas avancé d'un pas; j'ai encore toutes ces craintes au fond de moi : c'est comme cela que Rico et Malfosse peuvent être bien tranquilles. Ils me tiennent. Je suis tout juste bonne à épouser Malfosse quand Rico me plaquera. »

— Enfin, — éclata Malfosse, — ce n'est pas vous, Margot, qui pouvez vous laisser aller à une toquade; vous ne pouvez pas être amoureuse d'un passant. Vous avez trop souvent joué à Athènes la comédie du flirt... par défi... pour en être dupe.

— Tout cela n'a aucun intérêt, puisqu'il sera parti, ce soir, — dit Margot d'une voix étranglée, — et nous rentrerons tranquillement à Athènes.

Il la regarda avec effroi : cela lui parut soudain impossible, qu'elle rentrât à Athènes. Margot aussi, ayant entendu ses propres paroles, le vit avec netteté. Alors quoi? Ils restèrent un long moment silencieux. Margot se renversa un peu, la tête dans son oreiller, défaillante. Mais soudain les muscles se crispèrent dans toute sa personne délicate, et elle dit, en faisant un effort pour bien prononcer ces paroles d'apparence volontaire :

— Allons, Malfosse, laissez-moi! Je vais m'habiller. Et puis, nous irons visiter les ruines. Demandez-lui s'il veut venir avec nous.

Malfosse se leva, se raidissant aussi. Il la sentait assez troublée pour avoir pitié de lui; il ne voulut pas en profiter, lui arracher un mot de consolation; et tournant subitement sur ses talons, il sortit d'un trait, en criant :

— J'y vais.

Il ne trouva Boutros ni dans sa chambre, ni au garage.

X

L'ORACLE DE DELPHES

« Deux montagnes abruptes, séparées par une gorge étroite où un mince ruisseau étire sur un lit de pierrailles ses eaux froides. Au flanc d'une de ces montagnes l'homme a accroché un de ses plus célèbres désirs. Le ruisseau va vers la mer qui est proche; son onde secrète se fait jour entre les pentes qui s'écartent et se terminent en éperons. Alors, c'est la plaine, et puis la mer et au delà de la mer, les îles.

» Comme la statue d'une femme, la montagne sacrée est ceinte jusqu'à la hanche de l'épaisse robe sombre des oliviers qui tombe en longs pans végétaux jusqu'à l'eau du fond; sa taille se forme de pentes plus molles; elle se couronne d'une haute muraille roide, nue, que le soleil fait resplendir. A la base de cet énorme rempart, l'homme qui s'était hissé des profondeurs émouvantes devina, voyant des premiers âges, avec l'extra-lucidité de ses sens sauvages, une faible ombreuse et humide. Il s'attacha à cette fissure : les forces les plus noires, les plus enivrantes en jaillirent et lui versèrent l'inspiration. L'homme venait se gorger là du génie de la terre, là il recherchait la source même de son sang. Pour mieux capter ces effluves spirituels, il se servait de la femme.

» Après cinquante ans, la femme est débarrassée du fardeau de ses époques. Quand elle n'a pas été anéantie par les travaux de la maternité et du ménage ou par les tourbillons de la jouissance, il se fait en elle une sagesse mystérieuse

qui l'apparente soudain à l'homme, au moment même où le fantôme d'unions plus précaires s'éloigne. Elle demeure liée à la terre dont elle est née et d'où seulement elle peut tirer des accents, mais n'étant plus nouée par le sexe, sa communion avec la planète devient plus universelle et plus subtile. Les anciens, sans craindre d'abdiquer leur raison, savaient user de cette métamorphose; ils menaient la vieille pythie à son trépied. Excitée par les vapeurs troubles, elle déchaînait bientôt une hystérie qui n'allait plus s'engloutir aux étroites fins du ventre, mais extravasait largement toute sa puissance jusqu'aux lointains. Éternelle demoiselle des téléphones, la femme, si nous savions l'interroger, nous mettrait encore en communication avec les replis divins de l'univers.

» Aujourd'hui, nous nous laissons volontiers masquer cette urgente nécessité des antres et des sanctuaires par les futiles pratiques de sorcellerie où elle dégénéra. Telle est la faiblesse de notre imagination, que nous ne pouvons voir qu'une tireuse de cartes, là où régna la poésie, tâtonnant par les cinq sens, ignorant l'avenir aussi bien que le passé, mais recevant des quatre coins du temps les odeurs de mort, aussi bien que les présages vibrants du triomphe, tous les ondoiements des destinées. Il faut longtemps considérer cette masse élue, cette montagne de Delphes aux pieds d'ombre, à la tête illuminée de soleil, marquée à la hanche d'une petite blessure d'où sourd le secret du sort, pour ressaisir le bienfait d'une vérité abolie. Un homme moderne, dans la savane, le nez bouché, l'oreille dure, les doigts morts, cherche péniblement son chemin là où le sauvage avançait d'un pas sûr, recueillant mille indications précises d'un merveilleux monde transparent, épaissi pour nous. »

Tel était Michel Boutros, qui s'était glissé hors du garage, avait enfilé une ruelle derrière l'hôtel et avait grimpé tout droit jusqu'à s'approcher du mur rocheux au pied duquel gisent les débris de la ville sainte. Allongé sur une roche plate et chaude, il promenait ses regards de tous côtés, pour les délivrer de l'image de Margot. Ne pouvait-il la refondre dans l'univers? Pourquoi cette parcelle trop brillante l'éblouissait-il? Elle ne partirait pas; et si elle partait

qu'en ferait-il? Si elle était victorieuse aujourd'hui, elle serait vaincue demain. Elle regretterait ses robes, les belles manières, les grâces faciles. Non, voyez-vous la marquise Santorini lâchant son argent et courant l'Europe derrière un commis voyageur communiste? Sottise. Ou si elle était assez forte pour résister, elle n'aurait qu'une idée, le ramener dans le chemin battu; déjà elle avait montré le bout de l'oreille deux ou trois fois, pendant la nuit. Inconsciente d'ailleurs, mais d'autant plus dangereuse.

Il fronça ses yeux et scruta plus âprement le spectacle de la montagne. Ce qu'il voyait ne l'incitait-il pas à garder toute sa méfiance, toute son agilité?

« Autour de l'originaire cercle magique les âges entassèrent toutes sortes de bâtisses; tout cela fut accroché tant bien que mal, à mi-hauteur au-dessous de la muraille culminante, au-dessus des oliviers épanchés. On entailla le sol oblique, ou l'on tira parti de ses plis naturels. Tout s'ordonna le long de l'antique chemin en lacet. Le sentier qui, venu de la mer, remontait le ruisseau, escaladait sa rive abrupte, quand il jaillissait des taillis, devenait une avenue de marbres, aux coudes brefs. A chaque détour des frontons surplombaient, des colonnades jaillissaient les unes des autres. Les peuples orgueilleux et inquiets entassaient leurs trésors concurrents au pied du dieu, désormais incompris mais encore adulé. Enfin, on arrivait au saint des saints. Le trou d'où jaillissait autrefois le cri divin de la terre était offusqué par le marbre. La poésie, naïve et puissante mère des religions, s'était échappée, depuis longtemps, à pas furtifs, de cette usine à radotages. Les ardentes devineresses, sœurs des nymphes et des dryades, consumées du feu qui court dans les tiges et les artères, étaient remplacées par de vieilles nonnes bavardes, des sorcières gavées, dont leurs complices, les prêtres sans mémoire, traduisaient les vagissements séniles en vers de mirliton. Les derniers Grecs n'en apprenaient pas plus sur les secrets de la Nature et de la Destinée que les clients de nos voyantes. »

En dernier lieu, Boutros réfléchit sur la Delphes actuelle, une Delphes plus vieille de seize ou dix-huit siècles, encore plus misérable que la Delphes des temps cossus de l'Empire

Romain. On a construit une bonne route qui coupe par le milieu l'étagement des ruines; la chaussée confortable déchire la molle litière où Delphes dormait du vivant sommeil de la mort. Nos savants sont venus et ont essayé leurs faibles incantations : ils ont gratté, nettoyé, rangé les pierres, ils ont voulu les arracher à la fantaisie, à la métamorphose incessante de la Nature. Boutros contemplait ce cimetière de cailloux, ce musée en plein vent, rempli de minéraux étiquetés. Des tronçons de colonne jalonnaient vainement la trace des dessins qui n'avaient plus la force de contraindre l'espace. La beauté anéantie, éparpillée, ne pouvait se rejoindre. La foi qui avait soulevé cette montagne l'avait à jamais laissée retomber.

Un jeune homme sortit d'une maison neuve qui s'élève auprès de ce chantier absurde; il retira ses lunettes qui étincelèrent et pendant qu'il les essuyait, il promena tout autour de lui un regard égaré. Un archéologue, un ingénieur du passé. Au-dessous de lui des chèvres paissaient entre les dalles mortes; il fit un vague geste pour les écarter, puis rentra dans son terrier. Boutros le haït. Pourtant, tout ce qu'il venait de penser, il en avait reçu le germe de ces mains méticuleuses. Mais tant que l'inconséquence et l'ingratitude vont bon train, la vie n'a pas dit son dernier mot.

Il se renversa sur le dos, alluma une cigarette et offrit au ciel ce mince feu d'herbes. Destruction, destruction. Ce mot était dans sa bouche comme le caillou dans celle de l'homme qui meurt de soif. Il ne fallait pas avoir peur; la planète était déjà comble de ruines et d'ossements; un tas de plus ou de moins. Voici qu'après le monde méditerranéen dont il foulait la poussière, le monde de l'Occident avait fait son temps : l'Europe par terre, ailleurs on planterait sa tente. Il songeait avec un tendre mépris à ses chefs russes, à leur hâte de rebâtir avec les morceaux épars la maison à demi renversée. Lui, il croyait que la mort ne pardonne pas, qu'on ne peut pas marchander avec elle. L'Europe était condamnée, de l'Oural à Deauville, mais il restait assez de force à l'Est pour renverser l'Ouest. Après on verrait. Songe d'une jeunesse née parmi les arbres fulgurants de la guerre qui jaillissaient du sol plus prompts qu'une invasion de cauchemars

dans l'âme et qui obscurcissaient le ciel de leur feuillage d'encre de Chine. D'ailleurs, il admit un instant que l'humanité s'endormirait peut-être, au contraire, savante et sage, sans plus de heurts, dans l'ordre et dans la paix parmi toute son histoire et sa géographie classées par le jeune olibrius aux lunettes de feu, là-haut. Mais lui, Michel, se tirerait des pattes et irait rejoindre ces chèvres dans quelque solitude. Pattes vives. Sa pensée se dissolvait dans le ciel pur, puis se reformait de nouveau comme un léger nuage. Bah! Moscou et New-York, avant de tout casser autour de soi, avant de se casser, cela existait, c'était la réalité du moment; pour tout un jour, on pouvait adorer avec les hommes les divinités de la haute tension. Un peu plus tard, il repensa au Parthénon. Quelqu'un lui avait conté, un jour, que c'était un coquillage exquis, tombé de la main d'Aphrodite sortie des eaux. Un autre prétendait que c'était plutôt une merveille de la montagne; des magiciens avaient capté tous les miracles de la neige et de la glace et les avait enfermés dans les veines du Pentélique. Toute son enfance, il s'était penché sur des photographies très pures. Mais boum! l'arsenal turc explose et lord Elgin emporte à Londres les membres endoloris des déesses pour que Keats les voie avant de mourir. Ainsi les violences implacables de la vie font toujours des heureux, parmi ceux qui savent le mieux souffrir.

Un coquillage exquis! Une déesse endolorie! Margot!

Il bondit et dégringola vers l'hôtel.

Margot, escortée de Malfosse, errait parmi les ruines. Elle regardait d'un air hébété les pierres renversées. Son compagnon essaya de lui inculquer quelques rudiments d'archéologie, mais bientôt il se tut, découragé. Ils suivaient leurs pensées et leur course désordonnée rendait aux restes de Delphes le désordre des siècles d'oubli.

« Il n'y a pas l'ombre d'un obstacle entre Michel et moi. Et dire que depuis des années, j'ai été prisonnière de tout cela. Voici la dernière chance de ma vie, j'ai vingt-huit ans, vingt-huit ans. Je vais parler à Michel, tout lui dire, tout lui crier. Mais où est-il? Où se cache-t-il? Pourquoi me fuis-tu? »

Il était onze heures du matin, le soleil flambait. Pressée par la fatigue, l'effroi, le désir, elle entra dans le musée. Ce bâtiment administratif abrite tous les fragments qu'on a pu arracher de l'épave; on espère les avoir tirés à sec, hors de l'atteinte du flot rongeur. Des débris fulguraient, d'une beauté invaincue, d'une beauté qui semblait éternelle, qui était le cri de la jeunesse contre le temps.

— Ah! s'il voyait cela, pourtant, — grogna Malfosse.

Elle lui jeta un coup d'œil désespéré.

Elle errait, distraite et misérable. Elle fut fascinée pourtant par une tête de cheval; la ligne nerveuse, vibrante lui coupait le cœur. Elle aurait voulu presser le vif animal contre son sein. Pour réchauffer cette charmante chimère dans les siècles égarée, ou pour s'y réchauffer elle-même? Elle ne savait pas, elle souffrait.

« Comme il a vécu loin de tout ce que je connais. Comme il est dur, pour pouvoir se priver de toutes ces choses qu'il aime. Pourquoi faut-il donc qu'il s'en prive? Pour vivre, faut-il donc haïr certaines choses belles? Sa vie est plus dure que lui, alors il a besoin de quelque douceur, il a besoin de ma douceur. Mais quelle force il me faudrait pour arriver jusqu'à lui. Ah! s'il me voulait, s'il me demandait, voyons, hésiterais-je un instant? »

Elle s'arrêta au milieu de la salle où se tient le bel aurige à la longue robe droite, qui est aussi au Louvre. Ce ne fut pas cette image qui soudain fit bouillonner son espoir et la força de ressortir au soleil, mais l'idée subite que Michel aimait ses seins et que c'était peut-être pour lui la plus émouvante chose de la vie.

La chaleur de midi s'amoncelait, l'hôtel était assez loin. Malfosse lui proposa d'aller s'asseoir un instant sous un grand platane, au bord de la route. C'était à deux pas de la fontaine de Castalie où une fraîcheur miraculeuse sort de la muraille brûlée, fendue. Il y a les tables et les bancs d'un petit café champêtre sous cet arbre magnifique qui d'un côté ombrage la route et de l'autre étend hardiment ses branches au-dessus du précipice. Son ombre semble déteindre sur le feuillage gris des oliviers dont les frondaisons s'écroulent en dessous jusqu'au bas de la montagne.

Ils burent de l'anis coupé d'eau, toujours silencieux. Soudain un ronflement puissant et doux leur fit tourner la tête : la Packard s'arrêtait devant eux.

— J'ai pensé que vous seriez trop fatigués pour revenir à pied à l'hôtel.

Michel, sans se soucier de Malfosse, regardait avidement Margot. Une force terrible bondit en elle.

— Nous allons voir encore les ruines de Marmara, — s'écria-t-elle. Et elle grimpa sur le marchepied. — Roulez, nous laisserons la voiture un peu plus bas.

Malfosse jeta de la monnaie sur la table et sauta aussi sur la voiture qui glissait déjà. Un moment après, ils descendaient parmi les oliviers. Margot laissa prendre les devants à Malfosse et, s'appuyant à un tronc, elle attendit Michel. Elle lui offrit ses mains.

— Je vous aime, — lui dit-elle d'une voix éraillée.

Arc-boutée à l'olivier, elle était tendue d'indignation et d'amour. Sa chair blanche, lustrée et vernissée par la sueur, montrait dans la mousseline rose un épanouissement irrésistible. Michel sentit sa vie plus forte que les arbres et que les rochers. La vive lumière de mai courait à travers les bois et, du côté de la gorge, devenait bleue et douce. Mais Michel souffrit d'un désir si aigu que son foie vomit un flot de bile. Il lui jeta une parole atroce, comme un fuyard qui se retourne pour lâcher sa dernière grenade.

— Je ne vous reverrai plus. Dans quelques heures tout sera fini. Et vous rentrerez à Athènes.

Elle secoua la tête avec enivrement.

— Je vous attends, après le déjeuner, dans ma chambre.

Ils se remirent en marche et rejoignirent bientôt Malfosse sur une longue plate-forme qu'avait formée le début de la voie sacrée, tranchée plus haut par la route moderne, et qui était jonchée de dalles et de colonnes. L'effort des savants s'avérait ici plus vain qu'ailleurs; les blocs qu'ils avaient remués se reperdaient dans la verdure. Au-dessus et au-dessous de cette terrasse de marbre les oliviers composaient une muraille feuillue, en sorte que les promeneurs étaient comme sur un balcon accablé de plantes grimpantes et suspendu sur l'abîme; une exquise touffeur montait de l'ombre humide.

Ils demeurèrent pendant quelque temps à cette station. La Nature les submergeait de promesses opulentes. Chacun voyait l'autre se confondre parmi des images plus puissantes. Michel ne pouvait plus lutter contre son cœur. Ils passèrent à travers un bouquet d'arbres sur un autre terre-plein assez long et nu.

— Le gymnase, — dit soudain Malfosse, rompant un long silence. — Les jeunes gens s'entraînaient ici avant les Jeux Pythiques, qui avaient lieu là-haut dans le Stade.

Et son doigt désignait un repli de terrain au-dessus de leur tête, dans la montagne.

Michel fut parcouru par un immense frisson. Delphes luttait avec Margot pour lui verser dans les veines une ivresse triomphante. Quelle meilleure complice que la nature peut trouver une femme?

Dans ce lieu, il prenait une conscience définitive de sa passion pour la vie. Ce dont il était altéré, depuis la puberté de son esprit, c'était de saisir les mouvements de l'énergie, à travers le monde, dans leur instant de verve essentielle; il lui fallait le plus étroit contact avec les forces qui triomphaient dans le moment où il vivait. La spiritualité pour lui jaillissait de ces faits qui parlaient si bien à ses sens : la sueur, le sang, les cris, les odeurs des foules en marche derrière leurs états-majors hagards. Il auscultait, avec une anxiété palpitante, le rythme des foules comme ici la Pythie tendait l'oreille au souffle avant-coureur des destinées.

Il s'approcha de Margot avec l'apparence de l'agitation la plus désordonnée, lui prit la main et lui dit avec une grâce encore naïve et juvénile, mais où se faisait sentir déjà la lourdeur tranquille de la maturité :

— Je comprends tout.

Le printemps de la Nature dans lequel Margot et lui respiraient à cette heure et qui leur communiquait son philtre éternel se doubla d'un autre printemps plus éphémère, mais peut-être plus puissant sur leurs cœurs humains : un printemps de l'Histoire. Il parla avec abondance; il était midi, sa parole sonnait comme l'évidence au milieu du jour. Il évoqua l'heure bienheureuse, l'heure passée, l'heure oubliée, et pourtant inoubliable au fond des cœurs : l'heure du mythe.

Ses doigts, extendus par la foi de l'esprit, par la vive raison, ramassaient tout le paysage et le redressait. Margot vit avec lui, en un éclat, toute la montagne sacrée. Son socle haut et sombre, recouvert de la toison mate des oliviers, limitée à son pied par le fil froid du ruisseau, l'enracinait dans ses propres profondeurs combles de trésors souterrains et frais. Plus haut, le sanctuaire s'accrochait au flanc de cette masse d'humus et d'humeurs, d'eaux et de sèves pour boire la vérité indicible de la terre; et la foule y venait pèleriner des villes pour se retremper dans sa forêt et dans sa caverne natales, dans ses chants et dans ses prières originelles. En haut c'était, à la limite de l'humain, la région exaltée, consumée, presque anéantie dans le ciel, la crête livrée au soleil pur où les nymphes oréades elles-mêmes ne se risquaient peut-être pas à midi et où dans une flamme invisible s'achevait comme un sacrifice l'énorme remuement d'en bas. La pythie était assise au cœur de ce total drame terrestre, recevant dans son sein, élargi par la dissolution de sa fécondité personnelle, le feu du soleil sur la roche à la fois, et le sel de la mer au loin, le fumet des bêtes dans les retraites de la sylve, l'impulsion mâle des lanceurs de javelots sur la piste, le courage trempé dans la santé des adolescents pubères. Suspendue sur les abîmes divers, sur le gouffre central qui en nouait toutes les veines, la bacchante sublimée, dodelinant de la tête, tordant ses hanches, imitant les ébauches du sexe, les dépassant et les oubliant, saisie par les rythmes principaux du monde, commençait de bafouiller, puis bientôt scandait une strophe plus poignante que toute cette nature, et toute cette humanité, qui disait tout et qui n'exprimait rien, laissant au commentaire tardif des savants et des philosophes la ressource à demi dégonflée déjà de l'univers. La poésie, murée dans la camisole de force du monde, gueulait son secret dans un ordre fou. Qu'importe qu'ensuite elle retombât sur elle-même, monceau de tripes et de défécations, stupide et baveuse, étrangère à tout ce qu'elle avait contenu, vidée : l'éternité avait foudroyé l'instant.

Michel s'arrêta, murmura une bénédiction. Il avait vécu l'une de ces minutes où l'on se rejoint avec toutes ses forces,

où l'on se réunit à soi-même. Il lui avait été donné de reforger dans son esprit quelques anneaux de la chaîne de la totalité humaine.

Il recevait enfin la leçon de la Grèce, contre laquelle il se rebellait depuis la veille, mais il est vrai qu'il la recevait essentielle et dépouillée de toute superstition.

Dans une intime détente, il accueillit enfin l'amour et Margot. L'homme est intelligent, il ne peut aimer que l'image qui vient à lui selon les directions de son intelligence; il ne peut aimer que la femme qui a le visage de sa philosophie. Michel avait toujours pensé que tous les mouvements épars de la vie demandent à marcher ensemble; mais son ascétisme des dernières années avait tenu fermés certains ports de son acceptation. Maintenant les ultimes chaînes de barrage tombaient et Margot entrait à pleines voiles, chargées d'une cargaison, nouvelle et mystérieuse, dangereuse mais riche d'expériences et de travaux.

Cette femme était prête au baptême : il la trempait donc dans cette grande vasque glaciale de la gorge, là, sous ses pieds; et puis il la séchait sur les surfaces brûlantes d'en haut. Elle cessait d'être une poupée sociale; elle recevait le baptême de la nature, elle devenait une femme, une païenne pleine de piété élémentaire, une paysanne. Elle lâcherait ses bijoux, son carnet de chèques, son gigolo-mari, toute cette piètre affabulation et elle le suivrait dans la profondeur des foules.

Il y eut soudain un télescopage de visions : l'élément humain reflua sur ces lieux, pour se refondre dans la faune et la flore. Tous les peuples et toutes les classes étaient là, campant et pèlerinant avec Michel. Il n'était point surpris, mais simplement satisfait : il n'avait jamais senti d'opposition entre l'humanité et la nature. En un clin d'œil, la montagne se hérissa des grandes orgues des usines; les machines géantes, aux foulées plus souples que celles des bêtes carnassières, commencèrent de dévorer la verdure et les nuages; les appels de la T. S. F. frémirent dans l'antre dévasté de la sorcière. Le mensonge et la vérité se rejoignirent dans son cœur, la vie éternelle et les trépas éphémères, les décadences et les renaissances acharnées. L'horreur magnifique des villes rejoignit dans ce lieu de méditation et de prière l'horreur ingénue des déserts. Son instinct

fraternel hennit, il fallait répandre toute sa sueur et tout son sang; il lui fallait se rejeter dans la tourmente, avec Margot.

Ils remontèrent vers l'auto, à travers les oliviers. De nouveau, Malfosse les laissa seuls. Margot, brillante de sueur, la mousseline collant à sa chair de nymphe, se retourna vers lui. elle lui cria une de ces paroles d'amour qu'il est impie de répéter.

XI

Athènes, 2 heures du matin.

Margot,

J'espère que cette lettre te parviendra à temps, j'espère que tu auras le temps de rattraper Boutros à Patras. Sans cela, ce que je vais te dire paraîtra une sinistre blague.

J'y ai pensé depuis le premier jour, mais j'ai craint que te parler ne t'empêche d'agir. Soudain, je réfléchis qu'au contraire cela peut t'y aider. Pars avec Boutros. Je ne l'ai vu que deux fois, mais il est des hommes qu'il faut savoir juger sur-le-champ. Il existe. Tu perds ton temps avec moi; tu es faite pour te donner corps et âme. Comme je ne prenais pas ton cœur, tu n'as pu me donner ton corps et ce n'était que par ton corps que j'aurais pu peut-être atteindre à ton cœur. Lui, il t'aime, il te donnera beaucoup, pendant longtemps; et il te demandera tout; tu pourras lui donner tout. Plus tard, quand il ne t'aimera plus, vous pourrez rester ensemble : ton dévouement aura de quoi faire. Un homme qui travaille peut rester avec une femme.

Tu n'as connu que des « hommes du monde » comme disent, hélas, ceux qui n'en sont pas, tu verras ce qui leur manque, ce qui existe. Je passe la main. Pourtant, cela me déplaisait beaucoup de te quitter pour aller vers d'autres femmes qui ne pouvaient jamais triompher tout à fait de toi. Et j'avais souhaité une femme qui résistât à toutes mes trahisons et qui attendît de mes moments perdus la vraie confidence qui aurait fini par libérer mon cœur. Mais une autre que toi n'aurait pu être qu'avilie par ce manège équivoque. Toi, tu ne peux pas être avilie; mais tu es trop vivante pour remplir ton cœur de la seule charité. Ne regrette pas tes erreurs, ne regrette pas ta jeunesse. Moi, je te demande pardon : je savais et je t'ai

laissé faire; mais j'avais besoin de quelqu'un, je prenais peur parmi toutes ces pauvres folles. Et, malgré tout, je t'ai peut-être préparée par certaines de mes ironies à tirer profit de la situation présente.

Laisse-moi un peu d'argent, le temps que je me retourne, que je trouve une Américaine.

Réjouis-toi, tu ne respireras jamais plus un air de pauvreté. C'est ici à Athènes qu'on respire cet air dont se repaît cette araignée de Staalbaum. Boutros est un homme qui a peut-être de grandes faiblesses comme moi, mais il a su en faire des armes solides. Le communisme n'a pas grande importance; c'est un mot, on sait ce que la vie fait des mots. Un homme fort vaut toujours mieux finalement que les mots.

Aime-le, mais joue serré avec lui. Joue serré, sans cela il deviendra ton maître, et ton maître sera ton ennemi. Toi qui, au fond, es sensuelle, comment peux-tu être bonne? Pour moi, la sensualité, c'est la cruauté. Mais ta sensualité est heureuse, sans doute parce qu'elle ne peut se donner qu'une fois. Il y a là une leçon que je n'ai pas entendue, que je ne veux pas entendre. Je te le répète, pourtant : tiens-toi. Je veux que tu sois heureuse. Non, je biffe ce souhait de politesse. Mène-le dur, venge-toi un peu de moi sur lui. Je te souhaite quelque chose de franc et d'âpre.

Tu ne t'attendriras pas sur moi; tu songeras que je t'écris cette lettre avec le désir secret de t'apitoyer.

Bon voyage,

RICO

P. S. — *Télégraphie-moi, je t'enverrai tes bagages où tu voudras. Je consolerai Malfosse.*

Margot lisait cette lettre dans la salle à manger de l'hôtel où on la lui avait remise au milieu du déjeuner. Malfosse était en face d'elle, Boutros à l'autre bout de la salle. Elle ne se complut pas aux curieuses réflexions que la lettre pouvait provoquer. Tous les volets étaient fermés : la grande pièce blanche était fraîche et silencieuse. Deux ou trois touristes. Par une porte un instant entr'ouverte, elle aperçut la route, le soleil; l'univers faisait une chaude enveloppe autour de la zone exquise où sa chair rafraîchie par une

douche était comme une rose dans un verre d'eau. Elle resta un long moment immobile. Elle ne pensait rien de Rico, elle n'avait plus pour lui ni pitié, ni rancune. Elle n'avait pas besoin de cette lettre, elle la recevait sans gêne. Cela ne changeait rien au mouvement qui l'emportait.

XII

L'AMOUR ET SES SUITES

Michel entra bientôt dans la chambre de Margot.

Ils se jetèrent l'un sur l'autre. Le désir qui avait fait son chemin à travers le souci de leurs âmes débouchait enfin. Leur faim voulait mordre. Margot, déjà demi nue — les vêtements d'eux-mêmes se détachent d'une femme qui est déjà livrée — palpitante et tendue, duveteuse et lustrée, acérée et fragile se suspendit à cette bouche, d'où étaient sorties les paroles mâles qui, dès la nuit de l'*Acropolis*, avaient pénétré sa chair. Cette bouche était dure, brûlante; la sienne était fluide, fraîche. Ou bien n'était-ce pas le contraire? La bouche de chacun devint celle de l'autre : une zone plus rayonnante que l'hilarité était entre eux.

Mais ils étaient entravés. Margot s'arracha à Michel et avec un regard rempli d'une merveilleuse bonne humeur, lui fit un signe. Son doigt blanc, un peu désarticulé, fit un bruit sur son propre corps. Ils se déshabillèrent lentement, debout l'un devant l'autre. La chambre baignait dans une ombre poreuse toute piquée de rais. Leur complice, c'était près d'eux le silence de la sieste qui amortissait les bruits. Le petit lit collait mal à l'angle du mur comme une barque qu'on lance à la mer danse sur la première vague.

Il ouvrit les bras, tordit les bras, retirant sa chemise; elle aussi : les fleurs tiennent haut leurs pétales avant de les épanouir. Merveille des corps, merveille des âmes charnues, spécifiées jusqu'à la pointe des seins, jusqu'à la pointe des ongles, jusqu'à la pointe de la langue.

Ils voyaient leurs défauts; ces brèves remarques ne blessaient pas leur enthousiasme : Margot ne fut pas effrayée

par la toison qui couvrait Michel et pour Michel il voyait que, ce mince bourrelet à la hanche de Margot cette petite résistance de l'argile était déjà roulée dans le torrent de son désir. Mais aussi, çà et là, une beauté jaillissait — la pulpe de ces seins ou la barre de ces épaules mâles — qui entraînait toute la masse de leur corps, comme une fusée, éblouissante une seconde, rallie toutes les étoiles.

Ils ne s'étaient pas quittés des yeux, ils se ressaisirent avec leurs mains et avec leurs bouches. Deux êtres qui arrivent l'un vers l'autre des deux bouts du monde. Inconnu inépuisable. N'est-ce pas ce monde divisé qui se rejoint, qui se marie avec lui-même? Cela serait une solennité définitive; non, leur union ne peut invoquer qu'un dieu frêle, éphémère. Plus loin, plus haut, tout le haut de la crête de la montagne, il est une divinité plus ample, plus durable qui ramasse cet élan-ci et une multitude d'autres, les âmes avec les sèves, dans sa flamme. Et cette flamme brûle subtilement, intimement au milieu du ciel. Mais ce grand dieu qu'ils ont effleuré déjà, ce matin, un instant sur la terrasse suspendue, ils le retrouveront plus tard; il leur faut commencer par le commencement; épurés par les dures épreuves, les terribles conséquences de la rencontre sexuelle, ils seront capables plus tard de lui porter des atteintes plus essentielles.

Une moitié de l'univers préfère prendre et l'autre moitié être prise. Il y avait dans Margot, deux figures infoliées l'une dans l'autre : l'une de ces figures, la plus énergique, offrait à Michel l'autre plus tendre, comme une jeune sœur vouée à l'épithalame. La première était faite des os et des muscles secrets de Margot, c'était une carcasse menue mais dure, liée de fils d'acier, qui s'arc-boutait hardiment sur la couche. La seconde était une chair fleurie, un don gracieux inspiré par la joie.

Les muscles de Michel étaient débilités par la vie ascétique de ces dernières années, mais en ce moment ils étaient galvanisés et ils embrassaient dans une étreinte élastique ces seins et ces hanches, ces épaisseurs vivaces, ces volumes spirituels. Son élan était mesuré : Margot vogua comme une barque légère portée par un fleuve long et lent qui draine toute la terre.

Les âmes ont des pieds et des mains, c'est pour s'en servir; l'exercice des membres peut aider grandement à une saine connaissance. Il en est ainsi du moins pour les âmes pleinement développées et qui remplissent exactement les limites de leur chair; deux amants, bien mûris, se saisissent avec des mains subtiles. Margot et Michel obtinrent une expression intense et épurée des forces qui souvent s'embarrassent dans le drame puissant et maladroit de la première étreinte et ne parviennent point à se faire jour clairement. Et d'ailleurs, c'était une juste revanche que chacun pût faire profiter l'autre de l'expérience acquise aux époques d'attente et que l'amour fût illuminé de ce qui n'avait été étudié qu'en vue d'une telle épreuve décisive. Au moment où le plaisir les fit passer dans son couloir mystérieux, ils se regardèrent dans les yeux, en dépit de l'obscurité, dans un terrible effort humain. Avec une ardeur fraternelle, ils voulurent faire ensemble ce voyage à travers les enfers où la plupart se quittent et se perdent. Leurs cœurs sincères se criaient : « Nous sommes un homme et une femme; nous ne sommes que par cet acte éphémère et pourtant, toi et moi, nous sommes capables de nous relancer, par cet acte, bien au-dessus de cet acte, bien au-dessus de nous-mêmes. De la flamme de ce désir consumé renaît un désir plus difficile ».

Ils demeurèrent un long moment immobiles, peut-être endormis.

— C'est impossible que je ne te revoie jamais, — s'écria Margot, d'abord.

— Viens avec moi.

— Oui, — répondit-elle aussitôt, — ne me crains pas : quand tu en auras assez, je m'en irai.

— Oui, il le faudra bien, mais maintenant je suis là. Je te tiens et je n'ai pas envie de te lâcher.

— Ne nous occupons pas de demain, — psalmodia Margot.

— Ce n'est pas parce que tout sera cassé demain, qu'il faut tout casser aujourd'hui. Mais après la passion, jurons que nous refuserons la tendresse.

— Quand tu ne m'aimeras plus, je ne pourrai plus rien accepter de toi, — prétendit-elle.

— La satiété sera la première chienne méchante qui

aboiera dans nos jambes, mais je suis séduit par la chance de ma vie.

— Je ne veux avoir de toi que ce qui demain ressemblera encore à aujourd'hui.

Elle ne voulait plus souhaiter autre chose que l'atmosphère irrespirable de la passion. Et en cela elle n'était pas en contradiction avec les aspirations secrètes d'union et de compagnonnage qui la poussaient depuis l'origine vers Michel, car pour la femme, dans la passion d'apparence la plus éphémère, tout est en germe, toutes les conséquences les plus lourdes, les plus lointaines, les plus quotidiennes ; les enfants et les maladies, le ménage et la vieillesse. Margot était peut-être enceinte.

— Et Rico? — demanda Michel.

— Rico m'a écrit, de m'en aller avec toi.

— Tu as de la famille?

— Mon père est mort; ma mère est remariée et a d'autres enfants.

Soudain il buta contre quelque chose et continua d'une voix assombrie :

— Tu as de l'argent à toi.

— Oui.

— Tu vas le lâcher.

— Je connais assez de gens pauvres pour savoir quel prix ils attachent à l'argent; j'ai peur de devenir comme eux; mais tant pis... Il faut que j'en donne à Rico, d'ailleurs.

— C'est aussi horrible d'être pauvre que d'être riche. Nous travaillerons; après tout, le travail efface cette distinction, il la rend oiseuse. Seulement, voilà : jusqu'ici je n'ai jamais cru que la passion et le travail aillent ensemble. Il faut que l'un tue l'autre. Et chez moi tu peux être sûre que c'est le travail qui l'emportera. Alors? Le travail ne laisse subsister bientôt que la tendresse. Or, la tendresse, nous venons de dire que nous n'en voulons pas.

— Nous verrons.

— Oui.

L'un et l'autre essayaient encore d'affirmer que l'amour, c'est cela qui ne dure pas. Mais la vie dure. Et ils s'apercevaient déjà qu'ils étaient mordus par la chimère inévitable :

joindre ensemble la vie et l'amour, et non point seulement les laisser s'enchanter l'un de l'autre à distance. Les mirages, auxquels avec tant d'emphase ils se flattaient d'échapper, les entraîneraient dans les chemins sinueux et fastidieux du compagnonnage quotidien.

A se découvrir aussi soudainement qu'ils étaient, comme tous les autres, la proie de la fatalité, ils éprouvèrent une terrible détresse qui d'ailleurs les rejeta l'un vers l'autre; ils s'enlacèrent plus étroitement et ce n'était déjà plus l'espoir qui les nouait, mais le désespoir.

Ces deux amants ne faisaient pas l'amour pour se délivrer d'une démangeaison de la peau, ils faisaient l'amour parce que leurs âmes n'en pouvaient plus du besoin de connaissance. Aussi ils n'étaient pas sûrs que tout pût finir aussi vite; il y avait quelque chose de généreux dans ce qui les avait portés jusqu'à ce lit qui n'était pas près d'épuiser son effet, leur semblait-il. Ils recevaient l'amour avec tendresse et vénération; avec fatalisme aussi, mais ce fatalisme n'était pas une incrédulité. « Il s'en ira comme il est venu », telle était la complainte ancienne qui rôdait autour d'eux; couchés l'un à côté de l'autre comme dans l'outre-tombe, ils ouvraient leurs oreilles à ce refrain qui, courant partout à travers leur pieuse résignation, les berçait au rythme même de leur sang. Ils considéraient d'ailleurs avec clairvoyance que de pouvoir donner le jour, en un tel moment, à des pensées de sagesse, prouvait qu'ils étaient sortis tous deux de la première jeunesse; ils étaient remplis d'une science amère. Mais il leur paraissait que cette science pouvait donner des fruits encore inconnus, encore jamais goûtés, peut-être les plus savoureux qui de toute leur vie leur tomberaient sous la dent.

— Nous avons peur de vivre ensemble, — s'écria Michel, — mais au delà nous avons déjà peur de nous séparer.

Alors, une colère unanime les écarta un instant l'un de l'autre; chacun rêva de retomber dans la solitude, qui est une lutte folle et enivrante contre les lois.

Mais Margot, défaillante, eut un sanglot; Michel se pencha sur elle : les larmes sur cette peau étaient comme une rosée : et la rosée, c'est promesse. Elle lui tendit ses bras remplis

de ses seins tremblants. Il s'y engouffra. Quel merveilleux refuge! Pourquoi ne jamais jouir, au moins, de ce qui a été épuré par la douleur? Pourquoi s'acharner à toujours accabler le présent des impossibilités du futur? Et d'abord rien de ce qui est dans le futur n'est impossible.

Mais aussitôt il repensa à l'argent qu'avait Margot. Il rêva d'en garder un peu, de lâcher le métier pendant quelques mois, de s'arrêter avec elle à Corfou ou à Raguse. Il se retremperait dans la liberté individuelle, dans ses sources personnelles. Est-ce le meilleur serviteur celui qui s'anéantit? N'y avait-il pas une obscure mauvaise volonté à répéter — comme il le faisait, depuis qu'en 1918 il avait déserté l'Europe et s'était élancé vers Moscou — qu'il ne pouvait vivre qu'en plongeant dans l'anonyme et en laissant sur le rivage comme une tunique de Nessus sa personnalité, où il ne voulait voir qu'un égoïsme fourmillant d'hésitations perverses? S'il s'était tant acharné à se nier, n'était-ce pas qu'il en voulait au fond de son cœur à l'esprit de sacrifice auquel il s'était remis? Il sentit quelque chose de sardonique, d'hystérique au fond de son effort. Il s'était jeté dans le communisme comme dans une légion étrangère — et auparavant déjà, bien qu'étant Français de nationalité, il s'était engagé dans la Légion étrangère — par goût de se renoncer, de se nier. Mais quand on se nie soi-même, on est bien près de nier le monde — le monde vivant, réel qu'il adorait.

Il se livra, un moment, à ces réflexions et puis il en eut peur. Il y vit les premiers effets insidieux, qui ne se faisaient pas attendre, de la présence d'une femme. A Raguse, il avait envie aussi de goûter le ciel, l'eau, la douceur : il est certains lieux où il semble que la Nature ne veuille faire connaître à l'homme que l'idée de repos. Or, il ne voulait pas, même un instant, participer à ce qui se repose; s'il s'arrêtait une minute, il ne pourrait jamais repartir.

Voilà les femmes, c'est l'arrêt, le repos. Et c'est l'argent. Si elles en ont, elles vous plient à la puissance énervante qu'il leur donne; si elles n'en ont pas, il leur en faut et auprès d'elles le travail n'a plus d'autres buts que de capter les moyens de jouir.

Mais puisqu'il faisait lâcher son argent à Margot, c'était pourtant là une expérience bien séduisante.

Voir ce qu'elle deviendrait et ce qu'il deviendrait. La voir perdre peu à peu son éclat de femme riche. Deviendrait-elle laide ou plus belle? Renaîtrait-elle dans une imprévue métamorphose, ou se fanerait-elle d'un coup? En tous cas, ce serait de bonne guerre de ruiner, de perdre une bourgeoise. Et puis, dans ce combat singulier, il éprouverait sa pauvreté. Ainsi, non seulement dans sa vie, il aurait fui l'argent, mais il l'aurait insulté jusque dans son repaire. Ce n'est qu'avec une femme qu'on voit vraiment la pauvreté jusqu'à la lie. Il lui fallait un témoin à son supplice.

Cependant il serrait dans ses bras une chair qui semblait être toute la bonté et la générosité du monde. Et Margot regardait doucement son sombre compagnon avec un sourire de lumière. D'un geste suave, avec une ingénuité charmante qui le transportait dans un jardin d'Eden, elle interrogea son désir et s'étant assuré de son renouveau elle se renversa dans une béatitude rayonnante. Il est une heure dans la vie où le bonheur tombe sans bruit, comme une pomme dans l'herbe. Comme ensuite, les os plus creux, ils flottaient dans un doux vertige, on frappa à la porte. Ils songèrent qu'elle n'était pas fermée et que c'était Malfosse.

Margot bondit du lit et attrapa sa chemise qui traînait au milieu de la chambre. Elle se retourna au moment de la mettre vers Michel qui n'avait pas bougé et qui avait suivi son réflexe avec une grimace sarcastique.

Elle haussa les épaules, sourit gaîment et lâchant le linge, elle bondit et se recoucha nue, à côté de lui.

Elle murmura :

— Je ne voudrais pas que Malfosse se dise qu'il m'a vue nue.

On refrappa de nouveau.

— Qui est là? — dit Michel, sans tenir compte qu'il était dans la chambre de Margot.

— C'est moi, — dit Malfosse, d'une voix furieuse. — Dites à madame Santorini que je veux lui parler.

— Un moment, Malfosse, revenez dans un moment, — fit Margot à son tour, d'un ton sévère.

— Il faut que je vous parle. Je vais revenir.

Il y eut un instant de silence, puis Malfosse s'éloigna d'un pas violent.

— Vous avez eu peur? — mâchonna Michel.

— Oui.

Elle le regarda hardiment. Elle avait l'air de lui dire : « Ne me cherche pas chicane; tu sais bien que je suis à toi. »

Et il lui répondit intérieurement : « En effet, je ne dois pas te chicaner, puisque je veux lutter à mort avec toi, puisque le sort en est jeté! »

— Levons-nous, habillons-nous, — dit-elle d'une voix nette, en l'embrassant sur l'épaule. — Je vais voir Malfosse et régler tout. Je vais lui dire que je pars avec toi.

— Oui.

Tandis qu'ils s'habillaient, elle s'écria soudain :

— Au fond, c'est une excellente chose que je parte avec toi, cela détournera les soupçons de la police de te voir en ma compagnie, quand nous nous embarquerons à Patras.

— Tu ne me rendras plus longtemps les choses faciles.

Elle approuva de la tête, sérieusement.

Rhabillé, il la regarda encore, avec toute sa curiosité, son attention renouvelée, amplifiée.

— Cela vaut la peine de voir ce que tu as dans le ventre, — déclara-t-il à voix haute. Ils s'embrassèrent durement et il s'en alla. Dans le couloir, il rencontra Malfosse qui sortait de sa chambre et qui, la figure renversée par le chagrin bien plus que par la colère, lui dit pourtant avec violence :

— Je veux vous parler.

Ils entrèrent dans la chambre de Michel.

Malfosse referma la porte derrière lui et, regardant Michel dans les yeux, lui déclara :

— Votre conduite est indigne. Voilà comment vous avez remercié une femme qui a été si généreuse pour vous. Vous l'avez fait tomber dans un piège bien vulgaire.

— Eh bien! vous avez une riche opinion de Margot Santorini.

— N'importe quelle personne honnête est à la merci d'un maître-chanteur.

Michel recula d'un pas et loyalement laissa voir son inten-

tion; puis il lui allongea un coup de poing. Malfosse para gaillardement et répondit avec dextérité. Il atterrit sous l'œil droit de Michel.

Ils allaient continuer sans grande colère de part et d'autre, mais non sans entrain, quand la porte s'ouvrit :

— Je vous défends... — cria Margot à Malfosse.

Elle était pâle et Malfosse devint plus pâle qu'elle. La colère se noya dans le chagrin; Michel semblait lointain.

— J'ai le droit de dire ce que je pense, — dit Malfosse en appuyant sur Margot un regard plein de dignité et de pardon, qui arrêta sur les lèvres de Margot les injures étrangement grossières qui lui venaient.

— Vos paroles insultent bêtement Margot, — nota Michel.

L'emploi du prénom fit sursauter Malfosse.

— Je dis qu'une femme malheureuse peut ne plus savoir ce qu'elle fait : c'est ce dont vous abusez.

— Michel (les yeux de Malfosse eurent un clignement douloureux) n'a abusé de rien du tout. Deux ans d'amitié ne peuvent donc vous permettre de croire que je sais ce que je fais?...

— Vous êtes une femme malheureuse, — reprit Malfosse avec une force désolée, — vis-à-vis de qui tout le monde est coupable; Rico, moi. Moi j'ai mal agi avec vous par ignorance, par bêtise. Mais lui, Boutros, il sait ce qu'il fait : il a voulu vous salir pour le plaisir.

Margot tapa du pied.

— Mon pauvre Malfosse, vous voulez que je vous méprise Êtes-vous assez bas pour avoir vraiment l'envie de m'insulter, en ce moment?

Malfosse la regarda avec épouvante : pour un peu il se serait jeté à ses genoux.

— Je vous respecte, je vous demande pardon, je sais que je vous ai méconnue, je ne me le pardonnerai jamais, mais je me rends trop bien compte maintenant de tout ce que vous avez souffert pour ne pas voir qu'il vous a prise en traître. Vous vous êtes trop bien défendue depuis des années pour succomber comme cela, pour compromettre toute votre conduite pour un faux pas que vous regretterez amèrement.

Il aurait pu continuer longtemps, mais il ne croyait plus

à ce qu'il disait. Il n'y avait peut-être jamais cru, car la colère arrache souvent des paroles sans racines, comme le vent balaye les feuilles mortes. Il voyait ces deux êtres et il se rappelait qu'il avait senti, la nuit, qu'il y avait quelque chose de grave entre eux deux. Et pourtant il gardait l'idée qu'il avait un devoir à remplir à l'égard de Margot. Il parut si désemparé, et en même temps touché si cruellement dans le sentiment plus sincère et plus pur qui s'était dégagé récemment de son cœur que Michel et Margot eurent pitié de lui comme il leur était déjà arrivé et sentirent tomber leur humeur méchante.

Mais Margot, de plus, avait senti son incertitude. Elle lui dit donc :

— Malfosse, je suis sûre qu'au fond de vous-même, vous savez que vos paroles n'atteignent ni moi, ni Boutros, parce que la réalité est tout autre que ce que vous dites. Vous ne pouvez pas croire que je ne suis qu'une étourdie. Seulement, comme vous me le disiez vous-même, ce matin, je ne puis plus continuer ma vie de ces dernières années. Vous savez bien que les choses traînent, et puis finissent tout d'un coup : ce matin aussi, vous avez senti que c'est tout à fait fini, que cela ne peut pas durer un instant de plus. Malfosse, je ne peux même pas rentrer à Athènes, et je vais m'en aller tout de suite avec Boutros.

Malfosse la regarda d'un air consterné et incrédule.

— Comment pouvez-vous dire une chose comme cela, ma chère Margot. Vous ne quitterez pas Rico de cette façon-là.

Sans mot dire, Margot sortit de la chambre et rentra la seconde d'après, la lettre de Rico à la main.

— Lisez.

Malfosse lut, un nouveau chagrin distendit sa longue figure.

— C'est terrible, terrible. Ma pauvre enfant, mes pauvres enfants. Mais il ne sait pas ce qu'il fait là. On peut encore être un enfant à trente ans. Il regrettera une telle folie toute sa vie.

— Enfin vous voyez que tout est fini.

— Il se peut que tout soit fini, en effet, entre votre mari et vous. Mais ce que vous pouvez faire d'un autre côté, c'est une autre paire de manches.

— En effet. Aussi il n'y a dans tout ceci qu'une chose à constater, c'est que je pars. Ce que je fais, une fois partie, c'est une tout autre affaire et qui me regarde seule.

Michel immobile, les bras croisés, suivait la scène avec une attention qui suspendait tout son être : il regardait Margot prendre de l'existence de minute en minute. Et Margot le regardait sans cesse pour lui dire : « Ce que je fais en ce moment, c'est pour moi, cela ne tient qu'à moi; ce n'est point pour empiéter sur ta vie, pour y prendre des droits. »

Malfosse se redressa soudain :

— Non, vous ne devez pas partir sur un mouvement de colère.

— Mais enfin, Malfosse, vous ne comprenez rien. Ce matin, je n'avais pas reçu la lettre de Rico, je l'ai reçue pendant le déjeuner, vous m'avez vue la lire — et pourtant vous aviez bien senti que tout était décidé en moi.

— Non! il y a un lien entre les deux choses : vous ne voulez partir avec Boutros que parce que Rico et vous, vous vous quittez.

— Non, absolument pas. Rico m'aurait écrit une lettre de supplications de rester avec lui — et d'ailleurs c'est une lettre de supplications que vous tenez là, — scanda-t-elle en montrant du doigt le subtil papier que froissait Malfosse, — que je partirais de même.

— Mais Rico ne vous a écrit qu'à cause de Boutros. Donc tout cela dépend de Boutros, c'est pourquoi vous ne pouvez pas partir, — s'écria-t-il derechef, renversant ses batteries avec toute la naïveté de la passion.

— Ce qu'il y a entre Boutros et moi ne vous regarde pas. Il n'y a qu'un fait dont je vous reconnais juge, c'est que je ne peux plus vivre avec Rico.

— Mais moi, je ne vous laisserai pas faire une folie. D'abord, ceci a tout l'air d'un piège; en me demandant de venir ici, vous avez fait de moi votre complice, cela me donne un droit sur vous. Je suis venu ici pour nous débarrasser tous de Boutros, non pour vous embarquer avec lui. Il ne sera pas dit que je vous aurai aidée à faire une bêtise. Je vous ramènerai à Athènes, en tous cas; ensuite vous ferez ce que vous voudrez.

— Vous êtes fou, Malfosse. Vous ne me ferez pas monter de force dans votre voiture, je suppose.

— Non, mais je ne laisserai pas non plus Monsieur vous entraîner, — déclara fermement Malfosse, se retournant vers Boutros. — Je vous avertis, monsieur, que si vous persistez à vouloir emmener madame Santorini, je vous dénoncerai sur-le-champ à la police grecque. Vous ne jouerez pas toujours sur le velours. Voilà, je vais vous laisser tous les deux pour réfléchir pendant un quart d'heure. Si dans un quart d'heure, Margot, vous n'êtes pas prête à rentrer à Athènes dans l'auto que vous m'avez demandée pour vous conduire à Delphes, et vous en ramener, je prierai le patron de l'hôtel d'aller chercher la police.

Margot était suffoquée.

— Malfosse, vous êtes fou, vous ne voulez pas que je puisse dire que vous êtes mon ennemi.

— Margot, c'est la première fois que je me sens vraiment votre ami : je ne pense plus à moi, mais uniquement à vous. Je me suis très mal comporté avec vous dans le passé, j'en suis cruellement puni, mais j'accepte ma punition, en toute humilité; elle est juste. Seulement je veux vous donner le temps de réfléchir, au moins vingt-quatre heures. Et surtout je ne veux pas qu'un tel homme profite de ce qui s'est produit dans votre conscience ces temps derniers, qui est très beau et que je respecte.

— Malfosse, c'est lâche ce que vous faites, — s'écria Margot plaintivement.

— Si je ne suis pas lâche, c'est lui qui le sera.

Michel se taisait toujours, se demandant avec un sang-froid aérien, par-dessus le tumulte d'élans et de cris qu'il étouffait : « Est-ce que les femmes ont une personnalité? Est-ce ainsi qu'il faut appeler la force qui est dans cette femme, cette force qui arrive sur moi comme un nuage saturé de foudre? »

Il était effrayé et altéré. Il sentait de plus en plus distinctement que ce qu'elle disait et faisait, quoi qu'ils prétendissent tous les deux, établissait entre eux les liens d'une fatalité.

Elle pivota tourna le dos à Malfosse, en disant :

— Bon, laissez-nous.

Malfosse regarda longuement Margot qui s'éloignait de

lui et allait vers la fenêtre; puis il considéra distraitement Michel, et s'en alla.

Margot se jeta aussitôt sur Michel qui l'étreignit avec une volupté toute nouvelle; il lui semblait que pour la première fois de sa vie il touchait la réalité d'une femme. Mais tout à coup elle redevenait infiniment faible dans ses bras : cette taille un peu grasse — non pas grasse, mais gonflée comme celle d'une abeille, et si souple, — ce visage qui redevenait un fruit. Quelle promesse, quelle menace il serrait contre son cœur! Il admit alors bravement ce double aspect de la femme, il comprit qu'un homme ne peut prendre conscience de ce qu'il y a de plus lourd au cœur de la destinée que s'il accepte la Femme. Et pour accepter la Femme, il faut prendre femme. Maintenant il aurait sur les bras tout le poids terrestre qu'un homme peut porter : la foule et la femme.

Elle s'écarta de lui, d'un de ces gestes brusques et ardents qui étaient les siens.

— C'est tout de même fort. Ce Malfosse? Crois-tu qu'il puisse oser? Qu'allons-nous faire?

— Je crois qu'à la dernière minute, cela lui sera pénible de me dénoncer. Mais il le fera pourtant, parce qu'il croit qu'il a le devoir de t'arracher à moi.

— Essayons de filer avec sa voiture. Il peut bien me rendre ce dernier service.

— Il va surveiller la voiture.

— Partons à pied.

— Tu peux marcher à pied pendant plusieurs jours?

— Je peux très bien, et j'ai de bons souliers.

— Il ne nous laissera pas partir, — fit-il en secouant la tête.

Il sentait déjà le poids de Margot; de quel pas alerte, seul, il aurait filé sur Patras.

— Il faut donc que tu cèdes, — ajouta-t-il, — et que tu retournes à Athènes avec lui. Tu repartiras ensuite par le train pour Patras, mais n'emporte pas beaucoup de bagages.

— Je ne veux pas retourner à Athènes. D'abord j'ai peur que Malfosse n'ameute tout le monde. Et puis cela me fait horreur de retourner là-bas.

— Tu as peur?

— Oui, mais puisqu'il le faut, j'y retournerai, — dit-elle.

Il admira la sincérité de Margot; mais il songea aussi que si elle retournait là-bas, il ne la reverrait peut-être pas. Il approcha son soupçon du cœur de Margot comme la pointe d'un couteau, mais il s'aperçut du geste facile et mortel qu'il pouvait faire et il rejeta l'arme.

Margot sentit un instant le froid de la lame gagner son cœur, elle eut un regard plein d'une patience infinie, mais enfin la menace se retira. Elle soupira de soulagement et reprit :

— Ça ne fait rien, j'aurais aimé partir de Delphes avec toi, mais c'est de la superstition. Du reste, je vais faire promettre à Malfosse qu'il n'essaiera pas de me retenir à Athènes.

— Comment nous rejoindrons-nous à Patras?

— Oui, comment?

— Je laisserai un mot pour toi chez Cook, pour te dire à quel hôtel je suis. Et tu sais, n'emporte qu'une valise avec toi. Nous voyagerons en seconde sur le bateau... Il faudra que tu travailles plus tard.

La réalité commençait à apparaître à Margot, elle était surprenante, malgré tout, et dure, mais c'était la réalité; pour la première fois elle était devant la réalité.

— Alors, — conclut-elle, d'une voix étranglée, mais qu'elle s'efforçait d'élargir, — nous allons nous dire au revoir tout de suite. J'ai hâte de tout finir le plus vite possible.

— Oui, tu as raison. Rentre dans ta chambre, pour y parler à Malfosse, je vais faire mon paquet et je viendrai te dire au revoir.

— Mais il faut que tu quittes Delphes en même temps que nous, pour ne pas éveiller l'attention.

— C'est vrai.

Ils s'étreignirent, se regardèrent dans les yeux. Elle sortit sans mot dire. Point de serments, point de promesses. L'un et l'autre étaient altérés d'actes. C'est une grande et terrible sagesse que de ne vouloir plus mesurer l'amour que dans les faits.

Au bout d'un court instant, on frappa à la porte de Michel, et Malfosse entra.

— Si j'entre chez vous, — dit-il aussitôt, — ce n'est point

pour répéter ce que j'ai déjà dit, mais cette situation est assez violente pour que je puisse croire qu'elle nous rend, l'un et l'autre, capable de sincérité. Pouvez-vous me dire quelles sont vos intentions véritables à l'égard de Margot?... J'ai plus de cinquante ans, — ajouta-t-il, — j'arrive à un âge où l'on ne s'intéresse pas impunément à une femme. Je suis profondément attaché au bonheur, à la sauvegarde de madame Santorini. Je ne puis supporter l'idée que tout ce qu'elle a reconquis dans ces derniers temps sur le destin, elle le reperde. Je ne croyais pas qu'elle pourrait, à la fin de sa lamentable aventure avec Rico, se retrouver aussi intacte et aussi neuve. Mais n'est-ce pas au contraire qu'elle a été atteinte et qu'elle ne peut lui échapper que pour retomber dans une plus désastreuse et plus définitive erreur? Enfin, Monsieur, vous voyez bien quelle femme elle est, quel trésor il y a en elle. Dites-moi que vous admettez votre énorme responsabilité. Je sais bien que vous êtes choqué par le peu de confiance que je montre dans le jugement d'une femme que par ailleurs j'apprécie tant, mais ne savez-vous pas que dans la vie nous ne sommes jamais plus menacés que quand nous cédons à l'élan le plus fort de notre cœur, parce qu'alors nous ne regardons pas qui en est le prétexte. J'estime qu'étant données les circonstances, madame Santorini n'a pas en main les éléments d'appréciation pour savoir qui vous êtes et ce que vous valez.

— Je crois à votre sincère attachement à madame Santorini, — répondit Michel. — Mais je ne comprends pas que vous donniez au fait qu'elle part avec moi un caractère irrémédiable. D'abord vous ne savez pas quels sont les termes de notre entente; il lui sera toujours loisible de me quitter quand elle le voudra.

— N'équivoquez pas, vous savez bien qu'elle vous aime et que le jour où elle s'apercevra de la folie de son aventure, ce sera pour elle une déception, définitive. Cette femme ne peut plus avoir une déception de plus.

— Mais si elle m'aime, le mal est fait. Vous voudriez que je la quitte maintenant pour qu'elle ait tout de suite sa déception. Mais aujourd'hui, la déception serait bien plus atroce : elle n'aurait même pas la consolation d'avoir tout

essayé en faveur de sa chance. Laissez courir à cette femme sa chance : votre prudence vient trop tard.

— Mais vous admettez donc qu'il est probable que cette déception, elle la connaîtra un jour.

— Vous êtes drôle, vous. Est-ce que vous ne savez pas qu'il y a dans tout être humain une source de déceptions pour son semblable.

— Mais vous ne lui avez pas dit ça, vous la trompez sciemment.

— Je vous demande pardon; je le lui ai dit, mais elle le savait.

— Une femme ne sait jamais cela.

— Enfin, elle le sait autant qu'une femme — ou un homme — peut le savoir, dans le moment où nous sommes.

— Donc, vous n'avez aucune confiance en vous.

— Nous nous aimons, mais je sais que la vie enregistre difficilement les décrets de l'amour.

— Mais vous ne songez pas à faire une communiste de cette charmante femme.

— Les femmes n'entrent point dans ces distinctions. Et d'ailleurs quand un homme est vraiment lui-même et porte son travail à la limite de son être, ces distinctions tombent pour lui aussi. Je suis un homme au service de l'humanité, et je lui demande de donner de la réalité à l'idéal qui se propose à elle avec le plus d'insistance.

— Mais vous voulez tout détruire.

— Eh bien, si ce que vous défendez est solide cela résistera à mon défi; je serai brisé mais vous pourrez vous dire que votre existence n'est pas qu'une illusion de votre vanité. Je crois que les communistes sont aussi pourris dans leur cœur et dans leur esprit que les capitalistes; mais du moins il leur reste une étincelle de virilité et de santé, ils veulent le combat, l'épreuve. De cette lutte j'attends que sorte une profonde renaissance de la planète ou son plongeon pour des siècles dans la mort féconde, au delà des limites de la mémoire d'où ressortiront plus tard des formes neuves d'humanité, si tant est que cette espèce doive durer encore. Tel est le prestige qui m'a gagné au communisme, je me moque de la doctrine et de toutes ses prétentions de détail — c'est un

mouvement, c'est quelque chose qui défie la mort, qui risque la mort, tout ce que j'aime au monde.

— L'humanité a bien assez souffert comme cela; qu'elle reste tranquille autant qu'elle peut, qu'elle garde ce qu'elle a!

— Il se peut que les événements vous donnent raison et que l'humanité vieillie s'assure définitivement le confort et prenne doucement sa retraite entre un musée et un laboratoire d'hygiène. Mais moi, je ne veux pas voir cela. D'ailleurs la plupart des communistes, au delà d'une courte violence, font le même rêve pacifique que vous.

Malfosse hochait la tête et regardait Michel qui restait immobile devant la fenêtre, les mains dans les poches.

« Est-il sérieux? Est-ce un vrai communiste? » se demanda-t-il. Et tout haut :

— Est-ce que tous les communistes pensent comme vous?

— Nullement. Je pense pour moi. Si les communistes se servent de moi et si je me sers d'eux, c'est une rencontre, voilà tout.

— Et pourtant, vous aimez Margot, et c'est vers ces idées funèbres que vous voulez l'entraîner.

— Funèbres? Pas du tout. Je n'aime que la jeunesse et la joie. Mais la cérémonie qui me donne la plus forte idée de la vie après le baptême, ce sont les funérailles. Autrefois les funérailles finissaient comme une fête; on buvait et on mangeait, on célébrait le recommencement de tout.

— La continuation!

— Oui, mais après la déchirure. Oui et même peut-être aurai-je un enfant de Margot. Tant pis pour quel spectacle je le mets au monde. En le mettant au monde, je ne me soucie pas de lui, mais de moi. Ainsi a fait mon père.

— En tous cas, Margot reviendra à Athènes, avec moi. Qui sait? Peut-être toute cette fantasmagorie aura-t-elle le temps de se dissiper.

— Eh bien! vous triompherez de la défaite de deux cœurs.

— Maintenant, que je vous ai connu, j'emploierai tout ce qui me reste à vivre à lutter contre vous.

— Bravo! Je vous laisse en bien meilleure forme que je ne vous ai trouvé, monsieur Malfosse.

Malfosse le regarda une dernière fois : il montra comme un

regret de s'écarter à jamais de cette étrange mais chaleureuse jeunesse. Michel le regardait avec une ironie joviale.

Malfosse sortit et rentra chez Margot. Elle faisait son sac, d'un air décidé, et sous son air grave il sentit son génie de bonne humeur prêt à éclater.

— Ah! vous voilà, — dit-elle. — Toute la richesse de son timbre était revenu. Puissance d'espoir et de promesse.

Malfosse sentit défaillir la force même de son désespoir. Il dit d'une voix tout à fait assourdie.

— Eh bien! vous avez réfléchi.

— Malfosse, je ne crois pas que vous ayez parlé à la légère, je rentrerai à Athènes avec vous. Cela ne changera rien, mais cela me sera extrêmement pénible.

— Vous voulez partir immédiatement, — reprit-il en hâte.

— Certes. Plus vite ce sera fini, mieux cela vaudra. Seulement, Malfosse, je ne consens à partir avec vous que si vous me promettez une chose.

Elle le regardait avec calme, sans ironie, mais sa vivacité intérieure qui transpirait était pour lui un défi atroce.

— Donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'essaierez rien à Athènes pour me retenir. Vous ne télégraphierez pas à Rico, vous n'ameuterez pas mes amis, vous ne me ferez pas de discours. A peine arrivée, vous me laisserez seule.

— Je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous dire encore une fois tout ce que je pense en route.

— Je ne peux pas vous empêcher de me torturer jusqu'à Athènes, n'importe comment. D'ailleurs, moi, j'aurai à vous parler, car je vous chargerai de veiller aux dispositions d'argent que je vais prendre.

— Comment?

— Je vais faire passer un tiers de mon argent sous le nom de Rico. Je ne demanderai pas mon annulation, à moins que Rico n'en ait besoin. Et le reste de mon capital, je vous le confierai. Je n'ai pas le courage de m'en séparer entièrement pour le moment, mais j'espère le pouvoir un jour. En tous cas je n'en toucherai pas les revenus, je les ferai verser à une œuvre.

— Tout cela est parfaitement fou.

— J'en suis assez étonnée moi-même; mais quel désespoir pour moi, si les choses n'allaient pas bien ainsi, Malfosse.

— Ma pauvre amie, vous me désespérez.

— Plus tard, Malfosse, je vous donnerai peut-être lieu de vous rasséréner. Allez faire votre valise.

Un moment plus tard, la Packard descendait la côte de Delphes. Margot se retourna et jeta un regard d'intelligence à la petite ligne blanche des tranchées et des ruines qui striait le flanc de la montagne. C'était là qu'elle avait trouvé sa patrie, la terre, qui renferme le fécond trésor des hommes, le secret de leurs destinées, leur santé.

Michel arrêta bientôt la voiture. Elle eut un vif serrement de cœur. Soudain elle se dit : « Le retrouverai-je à Patras? Ne me fuira-t-il pas? »

Fantastique, Malfosse déjà prenait le volant. Il avait sauté à terre, son baluchon à la main.

Margot et Michel se regardèrent. Il y avait entre eux le lien le plus fragile qui puisse lier deux êtres ici-bas : l'amour, quand il n'est que désir, émerveillement. Ils espéraient remplacer ce lien éblouissant par un autre plus terne, le seul qui dure : l'amitié qui enterre l'amour avec des mains pieuses.

Malfosse tournait le dos, la main sur le levier. Ils s'étreignirent.

— A Patras.

La voiture démarra; Michel se mit à marcher sur la route.

P. DRIEU LA ROCHELLE

SOUVENIRS

SUR

LE COMTE DE CHAMBORD[1]

Les dîners à 2 heures à la Hofburg (palais impérial) ou les soupers à 9 heures n'étaient guère pour M. le comte et la madame comtesse de Chambord que des réunions de famille où Leurs Majestés Impériales et Royales réunissaient quelques archiducs et archiduchesses présents à Vienne. Je dois citer premièrement madame l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur François-Joseph et tante de madame la comtesse de Chambord. Sa résidence ordinaire était à Prague, au palais du Hradschin, où madame la comtesse de Chambord allait souvent la visiter. Parmi les autres invités figuraient les frères de Sa Majesté l'Empereur, puis les nombreux représentants de la branche de Toscane, demi-cousins germains de Monseigneur et dont l'un était devenu son propre neveu en épousant la comtesse Alice de Bourbon-Parme; puis le duc et la duchesse de Modène, Leurs Majestés le roi et la reine de Naples, le duc et la duchesse d'Alençon (les deux dernières princesses sœurs de Sa Majesté l'Impératrice); enfin madame l'archiduchesse Elisabeth, beauté incomparable qui avait épousé en premières noces un prince de Modène frère de madame la comtesse de Chambord, et était la mère de l'archiduchesse Marie-Christine, future reine d'Espagne. Je dois encore citer le prince et la princesse Auguste de Saxe-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1929.

Cobourg, celle-ci princesse Clémentine d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe.

Quelques voisins de campagne de Frohsdorf étaient aussi parfois conviés à ces réunions pour leur donner un peu d'entrain. C'était les deux belles princesses Lichtenstein, les Esterhazy, le prince Pierre d'Aremberg, puis les Bombelle et les Rohan d'origine française. J'y ai vu aussi la princesse Mélanie de Metternich, toujours étincelante d'esprit.

Ces réunions, si nombreuses qu'elles fussent souvent, étaient empreintes d'une grande simplicité.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice avaient toujours beaucoup de bienveillance pour les personnes de la maison de M. le comte de Chambord ayant l'honneur de l'accompagner. C'était avec empressement que Sa Majesté l'Impératrice saisissait, quand elle le pouvait, l'occasion de s'entretenir de questions sportives. C'est ainsi qu'une de ses dames d'honneur, la comtesse Attems, lui ayant dit que j'adorais la chasse à courre, Sa Majesté vint me faire part de son regret de ne pouvoir, à cause du climat d'Autriche-Hongrie, avoir un « bel équipage ». « J'en ai un pour rire, me dit-elle, à Gödöllõ où je chasse des cerfs et des renards de boîtes. Vous devriez venir voir cela, il y a quelques obstacles, c'est amusant tout de même. »

Je fis part à mon auguste Maître de cette invitation privilégiée. Monseigneur voulut bien consentir à ce déplacement. Mon ami le prince Ghislain de Berghes, attaché militaire français à Vienne, invité de fondation à ces chasses, mit des chevaux à ma disposition.

Le château royal de Gödöllö entouré d'un parc magnifique est à 35 kilomètres de Pesth. L'ordonnance des chasses était tout anglaise et impeccable. Avoir galopé pendant deux jours à la suite de cette incomparable souveraine du sport dont la beauté, la simplicité, la bonne grâce et aussi la majesté ne pouvaient être dépassées, reste parmi mes plus chers souvenirs de cette terre d'Autriche où l'exil était rendu si doux.

Je ne veux pas quitter Vienne sans rappeler que des rapports excellents n'ont jamais cessé d'exister entre M. le comte de Chambord et la princesse Clémentine d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe. Le prince Auguste de Saxe-Cobourg son

époux possédait au centre de Vienne, dans le quartier de la Kaerntnerstrasseun somptueux palais; l'un et l'autre aimaient à en faire les honneurs à M. le comte de Chambord. A ces dîners se retrouvaient naturellement la plupart des invités de la Hofburg. Le bon prince Auguste aimait le faste et invariablement faisait, sans ménagement pour le tact et la délicatesse de sa femme qui en souffrait, étalage de ses richesses. Il s'étendait sur l'immensité des domaines qu'il possédait dans les Karpathes, sur ses chasses, sur la valeur de ses surtouts de table, ajoutant invariablement d'une voix traînante avec un fort accent nasal : « Tout le monde n'a pas ça! »

Le salon dans lequel on se tenait généralement après les grands dîners au palais Cobourg était un véritable musée de peinture, où le pantalon rouge du roi Louis-Philippe attirait malencontreusement les regards. M. le comte de Chambord, avec une obstination que l'on comprend, ne manquait jamais de tourner le dos à ce portrait fâcheux. C'est avec malice que le Prince se plaisait à nous faire remarquer sa manœuvre.

Le 1er février 1864, madame la duchesse de Parme (Louise de France) mourait : c'était pour son auguste frère, qui s'appuyait si souvent avec tendresse sur son esprit et son cœur, une perte immense. Elle lui confiait la protection de quatre enfants dont l'aînée, la princesse Marguerite, avait dix-sept ans et le dernier de tous, M. le comte de Bardi, treize ans.

Monseigneur et Madame ouvrirent alors leurs bras très grands à ces quatre orphelins en les installant près d'eux avec leur maison, en veillant avec une touchante sollicitude sur leur éducation ainsi que sur leur fortune.

La générosité, la tendresse de M. le comte de Chambord fut payée par ses neveux et nièces d'une reconnaissance qui ne s'est jamais démentie.

En 1867 la princesse Marguerite se mariait dans la chapelle de Frohsdorf avec son cousin don Carlos, duc de Madrid. L'année suivante, également à Frohsdorf, la princesse Alice épousait Son Altesse Impériale et Royale le grand-duc de Toscane (elle vit encore dans son palais de Salzbourg). Enfin en 1869 Son Altesse Royale monseigneur le duc Robert de Parme épousait à Rome la princesse Marie-Pie de Bourbon-Sicile, demi-sœur du roi François II de Naples.

A partir de ce moment M. le comte de Bardi, ayant été retiré du collège de Feldkirchen, résida presque continuellement à Frohsdorf, dont il fut l'enfant chéri, jusqu'à la mort de M. le comte de Chambord.

Pendant l'été de 1873 Monseigneur et Madame voulurent ébaucher un projet de mariage pour M. le comte de Bardi, alors âgé de vingt-deux ans. J'ai rappelé précédemment les liens qui unissaient Monseigneur et Madame à Son Altesse Impériale et Royale madame l'archiduchesse Elisabeth. Sous ces auspices il fut convenu que M. le comte de Bardi irait un jour dîner à 2 heures à Borden au palais impérial de la Wilburg pour y rencontrer la jeune archiduchesse Marie-Christine qui entrait dans sa seizième année, princesse d'un physique distingué, d'une tournure élégante, d'un caractère enjoué, d'une intelligence rare et qui donnait déjà l'impression d'une personnalité remarquable. La couronne d'Espagne devait en faire une grande reine.

Pour enlever toute solennité à cette rencontre, madame l'archiduchesse Elisabeth avait invité quelques jeunes princes et princesses de la maison de Habsbourg. De ce nombre était l'archiduc Rodolphe, le trop tragiquement célèbre héritier de la couronne d'Autriche. Il était précisément du même âge que l'archiduchesse Marie-Christine, et d'une beauté, d'une bonne grâce exquises.

Le marquis Malaspina, chambellan de Son Altesse Royale Mgr le comte de Bardi, étant malade, j'eus la bonne fortune d'être désigné pour accompagner le jeune prince.

L'accueil fut charmant, le dîner plein d'entrain et de gaieté; la résolution fut prise de faire après le repas une grande partie de cache-cache dans le parc. L'espièglerie, l'esprit, la simplicité, la belle humeur ne manquaient à aucun de ces jeunes princes et princesses. Bientôt M. le comte de Bardi et moi-même fûmes sommés de déposer nos chapeaux haut de forme et nos redingotes sur deux statues de nymphes transformées en porte-manteaux.

Pourtant ces heureuses prémices ne devaient pas avoir de lendemain. Peu de semaines après, M. le comte de Bardi, d'un naturel très inflammable, était invité à retrouver à Cannes son frère, M. le duc de Parme, et sa belle-sœur. Il y faisait connais-

sance de la princesse Louise, sœur cadette de madame la duchesse de Parme, s'en éprenait et l'épousait bien qu'elle fût d'une santé fragile. Six mois après le Prince était veuf et reprenait sa place à Frohsdorf.

J'ai reçu pendant quinze années d'intimité trop de marques de bonté de M. le comte de Bardi, si délicieusement intelligent, pour ne pas m'incliner avec émotion devant de tels souvenirs.

De longues années plus tard, en 1914, ayant séjourné deux semaines au Palais Royal de Madrid, alors que j'y accompagnais Leurs Altesses Royales le Prince et la Princesse Élie de Bourbon-Parme, auxquels j'ai voué un profond et respectueux attachement, je devais être comblé des bontés de Sa Majesté la reine Marie-Christine dont la bienveillante mémoire restait infaillible.

Bien que les chasses ne manquassent pas à Sa Majesté l'empereur d'Autriche, il tenait à répondre au moins une fois par an à l'invitation de son royal cousin l'exilé de Frohsdorf. C'était généralement à une chasse au lièvre, en décembre, appelée l'académie, parce que l'un des murs du parc de l'académie de Wiener Neustadt (l'École militaire) servait d'aile à cette chasse où l'on tuait 1 800 à 2 000 lièvres. Il y avait toujours un grand nombre de rabatteurs (jusqu'à un millier) et, selon l'usage, quelques musiques de tziganes.

Si intéressantes, à plus d'un titre, que fussent ces réunions, je ne puis m'empêcher de frissonner au souvenir de l'immense drap de neige qui recouvrait uniformément la plaine sans fin d'Autriche-Hongrie, et du vent glacial qui faisait apprécier les fourrures et les bottes de feutre, le bonnet et le manchon de petit-gris complétant l'uniforme pour ces battues par une température excessive.

Les grands seigneurs autrichiens et hongrois aimaient à entourer M. le comte de Chambord de leurs respectueuses sympathies. Je noterai spécialement la réception que le prince Camille de Rohan voulut faire à Monseigneur, à Sichrow en Bohême, dans les premiers jours de septembre 1875, alors que les meilleurs de ses baux de chasses avec les communes venaient à expiration et que, par mesure d'économie, ils ne devaient plus être renouvelés.

Le prince Camille de Rohan n'avait rien oublié de l'origine

bretonne de son illustre famille; il représentait la branche aînée chassée de France au moment de la révolution; son installation en Autriche n'avait pas émoussé ses sentiments français. Ses allures de grand seigneur, fruit d'un long atavisme et de la culture de la Cour, étaient à la mesure de la haute devise de son beau nom. M. le comte de Chambord, en répondant à l'invitation de son cousin, avait voulu, par discrétion, n'être accompagné que de deux personnes de sa maison. Le baron Eugène de Raincourt étant de service avec moi en ce moment à Frohsdorf, nous eûmes l'honneur d'être les élus.

Le château de Sichrow, l'un des plus imposants de Bohême, se dresse à une centaine de kilomètres de Prague, au milieu d'un immense parc entouré de murs que borde, pendant quelques milles, la ligne de chemin de fer de Prague à Zittau au-dessus de la vallée de la Mohelka.

Par un raffinement d'égards, le prince Camille de Rohan n'avait pas voulu que le Roi de France fît son entrée à Sichrow par l'une des anciennes portes du domaine; aussi avait-il fait ouvrir dans le mur du parc une large brèche en face de laquelle le train spécial mis depuis Prague à la disposition de Monseigneur fut arrêté.

Les membres de la maison de Rohan, dont le prince Camille était le chef, attendaient là celui qu'ils considéraient comme le Roi de France; plusieurs voitures à quatre chevaux étaient prêtes à recevoir le Prince et sa suite. Un orchestre excellent joue *Vive Henri IV*, les voitures s'ébranlent et bientôt les donjons de Sichrow apparaissent dorés par un superbe soleil couchant. La bannière des Rohan y flotte majestueusement, mais, tandis que les attelages approchent du château, le pavillon de Rohan s'abaisse lentement et fait place à un immense drapeau blanc fleurdelisé.

Tant de grandeur dans la simplicité de cet accueil était réellement émouvante. L'oriflamme royal devait rester toute la semaine au donjon du château et ne céder la place à celui des Rohan qu'au moment du départ de Monseigneur. Le Prince remercia par un mot charmant : « Mais votre bannière pouvait rester à côté de la mienne. »

Cette soirée d'arrivée n'était que la préface des attentions

magnifiques, des gestes grandioses qui devaient entourer M. le comte de Chambord pendant son séjour à Sichrow, durant lequel plus de six mille pièces de gibier de toutes sortes, gros et petit, furent abattues par dix fusils parmi lesquels j'avais l'honneur d'être un modeste mais bien heureux et intéressé figurant.

Deux mille rabatteurs étaient commis à ces chasses très longuement préparées et dirigées avec une allure toute militaire par les princes Victor et Louis de Rohan à cheval. Partout où M. le comte de Chambord devait marcher quelque peu, des allées sablées avaient été disposées pour lui éviter toute fatigue. La plaine était hérissée de remises à gibier établies pour la circonstance avec des milliers de têtes de sapins fichées en terre, et de véritables fortins protégeaient les chasseurs contre les agressions des sangliers et des cerfs qui dévalaient en hardes nombreuses.

Après ces incomparables journées favorisées par un temps d'automne radieux, exceptionnel en Bohême, la brèche faite dans le mur du parc pour l'entrée de Monseigneur fut close et une plaque commémorative fut apposée, rappelant que, sur cette terre d'exil, le descendant d'un des anciens rois de Bretagne avait voulu rendre hommage à son souverain. Il faut dire que le mérite de tels hommages revient en partie à Sa Majesté l'empereur François-Joseph, dont la bonté, la délicatesse envers la maison de France exilée ne se sont jamais démenties. Il faisait mieux qu'autoriser ses sujets à de tels égards, il les encourageait par son exemple.

***

Le Prince était toujours resté un fils admiratif, respectueux et très affectueux pour sa mère, madame la duchesse de Berry, chez laquelle il se rendait fréquemment, avec Madame, à Brunnsee près de Gratz, accompagné de certains d'entre nous.

Ce château, de la même époque que Frohsdorf, est une fort belle demeure. Le souvenir de Brunnsee reste particulièrement émouvant pour moi, car j'y ai été traité en enfant gâté par madame la Duchesse de Berry en souvenir de mon

oncle, le comte Édouard de Monti, son aide de camp en Vendée lors du soulèvement royaliste de 1832. Sous l'influence de celui qui n'avait pas craint d'inaugurer sa politique en pactisant avec le traître Deutz, le gouvernement de Louis-Philippe prononça beaucoup de condamnations à mort, dont celles du général de Charette, de mon oncle, de mon père, de deux Bourmont, d'un La Roche-Macé, de deux Kersabiec et de tant d'autres.

Le général de Charette put, avec son cousin Édouard de Monti, fuir en proscrit de France dans des conditions particulièrement curieuses et émouvantes : ayant certaines accointances avec le général Dermoncourt, qui commandait la place de Nantes, ils purent se confier à ce galant homme, dont le foyer ne pouvait être suspecté puisque l'ordre de leur arrestation était dans les mains du général. Une belle nuit, ces deux messieurs, avec la complicité d'un capitaine au long cours royaliste, qui était précisément de la commune de Rezé, se firent enfermer sur le quai de la Fosse, à Nantes, dans deux tonneaux, puis rouler sur un bateau de commerce en partance pour Jersey, le lendemain matin. Ce n'est que quand Saint-Nazaire eut été perdu de vue que les fugitifs avisés prirent le grand air. Le comte Édouard de Monti fut cinq années sans pouvoir rentrer en France. Il fut attaché pendant longtemps à la maison de madame la duchesse de Berry en exil. Plus tard M. le comte de Chambord demanda à sa mère de lui « céder » le comte Édouard de Monti qui devint son confident.

C'est ainsi que M. le comte de Chambord note dans ses carnets publiés par François Laurencie en 1912 : « Le 31 mai 1847 je vais à Parme avec Monti voir Marie-Louise qui me reçoit à merveille. Déjeuner... Promenade... »

A ce propos il est utile de rappeler que l'ex-impératrice des Français, à laquelle le Congrès de Vienne avait attribué le duché de Parme à titre de pension viagère, s'était mariée en secondes noces avec le comte de Neipperg (créé prince de Montenuovo), dont elle eut trois enfants, et, en troisièmes noces, avec le marquis Charles de Bombelles, celui-ci, sous la Restauration, avait fait partie de la maison de madame la

duchesse de Berry[1], il était naturellement resté en relations étroites avec la famille royale exilée, et il était particulièrement lié avec le comte E. de Monti. Si l'ex-impératrice avait le bon goût de ne jamais parler de son premier époux, le marquis de Bombelles, qui n'était pas tenu d'observer la même réserve sur son illustre prédécesseur, faisait volontiers à son intimité de curieuses confidences; j'en ai eu bien souvent les échos par mon oncle. Certaines peuvent se résumer ainsi : c'est qu'en matière conjugale la sensualité brutale de Napoléon Ier n'attirait pas la tendresse d'une femme.

Ma première soirée à Brunnsee, où j'accompagnais mes augustes maîtres, fut marquée par un incident dont je garde le souvenir intimidant et gai. Immédiatement après le dîner, alors que personne de l'entourage n'avait encore été invité à s'asseoir, je m'étais, mon claque sous le bras, appuyé à l'un des meubles du salon; machinalement, une main derrière le dos, je palpais le dit meuble, lorsque, tout à coup, une vive explosion musicale se produisit dans mon dos; aussitôt tous les regards interrogateurs se tournèrent de mon côté, et bientôt madame la duchesse de Berry, avec son esprit, sa bonté ordinaire, me dit en riant aux larmes : « Monti, vous avez fait un miracle sans le savoir, car il y a vingt ans que tout le monde essaye inutilement de faire marcher cette boîte à musique. » Et c'est ainsi que, sous les auspices d'une valse entraînante, j'ai reçu la première marque de cette bonté charmante et éveillée qui ne quittait jamais madame la duchesse de Berry.

De son mariage avec le beau comte Lucchesi Palli, prince de Campofranco, madame la duchesse de Berry eut quatre enfants : la comtesse Camille Zillery, la princesse Massimo, la comtesse Conti, le duc della Grazia, tous morts aujourd'hui, mais ayant laissé de nombreux descendants.

Le duc Adinolphe della Grazia avait épousé la fille du duc de Sants Antimo (Lucrèce) qui existe encore et répand, comme toujours, le charme autour d'elle. Je garde de ce grand seigneur, si beau, si exquis, comme tous les siens, et dont la

1. De ce troisième mariage il y eut plusieurs enfants que j'ai connus dans des situations importantes à la Cour de l'empereur François-Joseph.

ressemblance avec son auguste demi-frère était frappante, les gages d'une amitié dont le souvenir m'est doux.

A Frohsdorf, les enfants de madame la duchesse de Berry étaient toujours traités, non pas en demi-frère et sœurs, mais avec une cordiale distinction. C'est ainsi, par exemple, que, lorsqu'ils venaient à Frohsdorf, ils avaient la faveur d'être reçus avant les repas dans les appartements particuliers de Monseigneur et de Madame, et d'arriver à leur suite dans le salon rouge d'attente où les invités et la maison du Prince se trouvaient réunis. Cette faveur, réservée seulement aux enfants de Parme et aux princes du sang, ne s'étendait pas aux membres des familles de Charette et de Lucinge, si particulièrement distinguées qu'elles fussent à la Cour de Frohsdorf.

Je ne veux pas quitter Brunnsee sans mentionner ici un souvenir qui témoigne de la douceur des liens que l'ambiance de la chouannerie y répandait.

Mon grand-oncle, le comte de Courson, lui-même condamné à mort en 1832 (il avait épousé mademoiselle de Charette, sœur de ma grand-mère), vint se fixer au château de Spidfeld, près de madame la duchesse de Berry, avec un prêtre breton qui avait aussi fait le coup de feu dans les rangs des chouans qu'il commandait près de Vitré. Ce bon abbé Lésis, ex-vicaire du comte de Courson au château des Hurlières, paroisse de Chatillon en Vaudois (Ile-et-Vilaine), devint chapelain de Brunnsee où il était adoré de tout le monde.

Un jour, M. le comte de Chambord apprend à Frohsdorf que ce saint prêtre, plein de finesse et d'esprit, est frappé d'une attaque et se trouve à toute extrémité. Aussitôt il part fort ému pour Brunnsee. Aussitôt arrivé, avec ménagement, il s'approche du lit du moribond, lui prend la main et lui dit : « Cela ne va donc pas, mon cher abbé? » — Celui-ci relève la tête, regarde son Roi et a encore la présence d'esprit de lui dire : « Avez-vous des commissions pour Henri IV? »

C'est dans le cimetière de Murech, paroisse de Brunnsee, que repose l'abbé Lésis, proche de la tombe que cette chevaleresque et héroïque princesse, madame la duchesse de Berry, régente de France, occupa plus tard, en 1870. Madame la

duchesse de Berry est morte à Brunnsee le 16 avril 1870; elle a été inhumée le 20 dans le cimetière de Murech.

La mollesse timorée de M. le comte d'Artois, ses coupables indécisions, qui, des luttes de l'héroïque Vendée aux massacres de Quiberon, n'ont engendré que des pages inutilement glorieuses et sanglantes, devaient, trente-sept ans plus tard, inspirer le Roi Charles X dans ses critiques et son désaveu de la courageuse, héroïque et noble entreprise de la mère d'Henri V.

Parmi les reliques de l'exil que je possède, je garde la montre en or à répétition qui avait été donnée à l'abbé Lésis par madame la duchesse de Berry en 1840, montre dont mon père hérita, le comte de Courson ayant été le légataire universel de son vieux compagnon d'armes.

***

Le Prince avait une constitution particulièrement vigoureuse et son système pilaire était très développé.

Le mysticisme religieux qui l'entourait depuis sa tendre enfance l'avait enfermé, jusqu'à son mariage, dans une tour d'ivoire. Les scrupules qu'on lui avait inspirés ne devaient jamais lui permettre de s'évader du foyer conjugal où ces seules raisons l'enchaînaient, car la vue d'une jolie femme le troublait au point d'en craindre la présence à Frohsdorf.

Mais la jalousie de madame la comtesse de Chambord était vigilante : elle se montrait impatiente de voir les deux orphelines de Parme, les princesses Marguerite et Alice, recueillies à Frohsdorf, mariées sans retard. Ce qui fut fait.

M. le comte de Chambord avait le caractère enjoué, il aimait à rire et sa gaîté était communicative. Bien qu'extrêmement intelligent et fin, il manquait d'éloquence et écrivait mieux qu'il ne parlait.

Il avait un timbre de voix profond, mâle, éclatant, en même temps que musical; aussi, dès qu'il parlait, l'obligation où l'on était de l'écouter devenait un plaisir.

Jamais le Prince n'a pu vaincre la grande timidité cachée qui l'oppressait. C'est dans celle-ci, dans son manque d'ambition, dans les conséquences du mariage que son entourage

ecclésiastique avait offert à sa virile jeunesse, qu'il faut chercher, en grande partie, les causes des décisions si décevantes, prises par lui pendant son règne d'exilé, particulièrement en 1873, alors que la majorité des Français lui tendait les bras. En corrélation avec ses causes, il faut observer que la forte claudication du Prince, depuis son ancienne chute de cheval, alourdissait sa marche; et son physique avait nécessairement, comme chez le commun des mortels, emprisonné le moral.

Bien que madame la comtesse de Chambord eût une belle tournure, qu'elle fût distinguée, élégante amazone, gracieuse, elle restait d'une intelligence moyenne mais d'une parfaite bonté. Son grand mysticisme rendait ses courtes vues politiques aisées à circonvenir. Aussi a-t-elle toujours été en opposition avec le rôle que la Providence lui avait dévolu.

Puis Madame se rendait compte que son physique désavantageux, son âge, supérieur de trois ans à celui de son mari, sa stérilité, sa surdité, autant d'imperfections déjà encombrantes pour un Roi en exil, le deviendraient bien davantage dans les devoirs de représentation d'une reine de France.

De là aussi, l'extrême jalousie que Madame ressentait à l'égard de son mari, et les soucis qu'elle éprouvait à mettre sa conscience d'accord avec ses répugnances pour la vie royale à Paris qu'elle redoutait.

Il n'y a aucun doute que ces considérations n'aient hanté constamment le Prince chaque fois que les portes de Versailles, où le Roi eût voulu habiter, s'entr'ouvraient devant lui!

Cependant Monseigneur envisageait parfois avec les élans d'un Louis XIV la pompe dont devaient être entourées sa rentrée en France, son installation dans le château du grand Roi, les visites à Paris qu'il voulait remplies d'éclat. Depuis sa plus tendre enfance, il avait porté à Paris l'uniforme du régiment des cuirassiers dont il était le colonel titulaire; ses sentiments pour l'armée, qu'il aimait, étaient imprégnés de ces souvenirs. Dès la fin de 1872 il se complaisait à examiner et à revêtir les uniformes qui avaient été préparés en vue de la restauration de la monarchie, et à considérer les nôtres. J'ai encore le mien; il figure dans le musée de deuil de mes déceptions, près du moulage de la magnifique tête du roi Henri V,

pris sur son lit de mort : déceptions qui provenaient certainement de l'écroulement de l'espoir des hautes distinctions qui étaient assurées à beaucoup d'entre nous..., mais surtout de l'idée non réalisée de l'avenir heureux et prospère que nous pouvions entrevoir pour la France.

Au début de 1873, le retour de la monarchie semblait si assuré que le comte Maxence de Damas, avec l'esprit d'organisation qui l'inspirait dans ses fonctions de grand-écuyer, avait fait préparer chez le carrossier Bender des voitures disposées pour l'entrée du Roi à Paris. Ces voitures figurent aujourd'hui pour la plupart au musée du château de Chambord.

Le comte de Damas, toujours guidé par son dévouement éclairé, aussi judicieusement préoccupé qu'aucun incident fâcheux, dans l'ordre hippique, ne vînt troubler la rentrée du Prince, s'était, avec l'acquiescement de M. le comte de Chambord, procuré trois chevaux de selle pour être mis au rang du Roi. Ces animaux magnifiques étaient, par leur calme, à l'épreuve de toutes les impressions.

Deux grands chevaux hanovriens bai, très près du sang, avaient été achetés par le comte de Damas et moi à Vienne et envoyés à Paris en raison des espérances à l'ordre du jour. Puis une jument irlandaise, alezane, épave de la vénerie de l'empereur Napoléon III, avait été désignée au comte de Damas par son ami le général comte Fleury. L'on sait que ce fort galant homme illustra les équipages impériaux, modèles de goût et d'élégance.

Les chevaux hanovriens s'appelaient Arques et Ivry, la jument s'appelait Rachel.

Quand l'heure des déceptions fut venue, les trois chevaux furent envoyés à Frohsdorf, et j'ai profité à loisir du plaisir mélancolique de monter ces palefrois si bien mis. Sa Majesté le roi François II de Naples, dans les fréquents séjours qu'il faisait à Frohsdorf, aimait particulièrement à monter Arques. Que de chevauchées j'ai faites avec cet excellent Prince qui s'effaçait toujours et partout devant son auguste hôte, pour lequel il professait un véritable culte!

Et pourtant, si la fatalité ne s'était pas attachée aux courageux efforts de la grande majorité royaliste que la Chambre représentait en 1873, la monarchie était faite, le pays l'ac-

cueillant dans un magnifique élan que chacun escomptait, le haut commerce en particulier.

Beaucoup d'informations secrètes parvenaient alors à Frohsdorf par un intermédiaire aussi sûr qu'insoupçonné. Par cette voie l'on était avisé que plusieurs fabriques de cocardes blanches fonctionnaient à Paris, que la seule maison de B... en particulier avait fait couler en verre quelques centaines de mille de petits bustes d' « Henri V ».

M. Léon Renaud, préfet de police sous le maréchal de Mac-Mahon, rappelait plus tard ces curieux préparatifs devant le comte Emmanuel d'Harcourt et son cousin le général de Charette qui le consigne aussi dans ses souvenirs.

« Il y avait, nous disait M. Léon Renaud, en 1873, plusieurs millions de drapeaux blancs à Paris tout prêts à être arborés ».

Monseigneur n'avait pas le goût artistique développé; il aimait les jolies choses, ne les recherchait pas. Il ne portait ni bagues ni bijoux d'aucune sorte; aussi son service observait cette discrétion. S'il tenait à la parfaite tenue de son entourage et de sa maison, il n'avait pas pour lui-même le sentiment de l'élégance. Des vêtements amples et commodes comblaient tous ses vœux. Il craignait la gêne à ce point qu'il confiait à l'un de ses valets de chambre, qui avait le même joli pied que lui, le soin de briser ses chaussures neuves en les portant quelque peu. Il aimait à ne manquer de rien, sans superflu, et la pompe en exil le gênait plus qu'elle ne l'attirait, bien qu'il eût toujours une réelle majesté dans son port et son visage. Doué d'une santé merveilleuse, et d'une vue excellente, il n'avait jamais eu jusqu'à sa mort (soixante-trois ans) recours à un opticien.

Le Prince portait depuis sa jeunesse une montre en or de la maison Bréguet. Elle se remontait, selon l'usage de l'époque, avec une clef. Cette montre sans prétention artistique, lui avait été offerte à Butschirad[1] en 1833, par une députation royaliste, à la tête de laquelle était Chateaubriand, venue fêter la majorité politique d'Henri V. Une courte chaînette supportant quelques médailles de dévotion était jointe à ce souvenir qui lui était cher.

Toute sa lingerie personnelle venait de la maison Doucet,

1. Modeste résidence d'été de la famille royale à six lieues de Prague.

rue de la Paix, ainsi que l'eau de Portugal, qui était le seul parfum auquel il eût recours. Il portait uniformément dans la journée une cravate noire dont un valet de chambre devait faire le nœud.

M. Doucet était le beau-frère du premier chef de cuisine de Frohsdorf, M. Arson, lequel était le fils de dévoués serviteurs de madame la duchesse de Berry, venus de l'Élysée à Brunnsee. Au reste toute la haute domesticité de Frohsdorf trouvait ses quartiers de noblesse dans ses traditions à la Cour de France.

Le premier des trois valets de chambre de Monseigneur, « Aubry », dit Charlemagne, avait été postillon de d'Aumont sous le roi Charles X, au sacre duquel il avait assisté à Reims en 1825.

Dans l'une des quatre gravures représentant les chasses royales sous la Restauration, par Carle Vernet, Aubry figure comme postillon de la volée de la voiture où se trouve madame la Dauphine, accompagnée de la comtesse de Villefranche. Dans cette même gravure où tout est portrait, même les chiens, dont je puis dire le nom, au moins celui des plus célèbres, le premier piqueur Leroux enlève ses bottes à chaudron pour présider à l'hallali. Le petit-fils de ce piqueur était également à la Chambre à Frohsdorf, tandis que d'autres de ses descendants n'ont jamais quitté le quartier de la rue des Écuries d'Artois et y tiennent un haut commerce.

Aussi cette colonie d'exilés ne formait-elle qu'une même famille où le dévouement était seul en honneur. Charlemagne avait une jolie chasse, près de Frohsdorf; parfois Monseigneur s'y invitait.

C'est ce même Charlemagne qui en 1883 a reçu le dernier soupir de l'auguste maître qu'il adorait.

***

Dans les pages qui précèdent, j'ai parlé de la générosité des sentiments de M. le comte de Chambord envers le Second Empire. Je veux encore, en me penchant sur le passé, consigner ici deux souvenirs historiques.

Au milieu de l'été 1875, la surprise de M. le comte de Cham-

bord fut grande de recevoir un matin une lettre de Sa Majesté la reine Isabelle d'Espagne, exilée à Paris, mais en villégiature à Baden, près de Vienne, sollicitant une entrevue avec son auguste cousin germain. Or, des raisons d'ordre dynastique, qui aujourd'hui sont heureusement écartées, existaient alors dans l'esprit de Monseigneur et élevaient une barrière infranchissable entre lui et l'ex-reine, quelque sympathie qu'il eût cependant pour elle.

Ces considérations amenèrent Monseigneur à prendre un faux fuyant en dépêchant l'un des membres de son service d'honneur près de la Reine pour lui faire agréer ses regrets... Je fus choisis pour cette mission.

Baden étant à mi-chemin entre Wiener Neustadt et Vienne, il faut à peine une heure pour y parvenir de Frohsdorf. Dans la soirée du même jour je fus donc admis au Palais Impérial de Baden où résidait la Reine Isabelle.

Aussitôt je vis qu'une vive contrariété se dressait en face des prétextes que je venais développer. Pourtant, avec une grande bienveillance, la Reine me dit que l'entrevue qu'elle sollicitait n'était pas seulement d'ordre familial, mais qu'elle avait à transmettre au Prince des suggestions secrètes du plus haut intérêt, ne laissant la place à aucun intermédiaire. Je ne pouvais que revenir à Frohsdorf pour y rapporter ces indications, qui, sans ébranler M. le comte de Chambord, piquèrent pourtant vivement sa curiosité.

Le lendemain matin, je reprenais de nouveau le chemin de Baden et je remettais à Sa Majesté la Reine une lettre autographe de M. le comte de Chambord, confirmant ses résolutions et la priant de me faire confidence du mystère qui entourait ses vœux.

Avec une vivacité toute italienne, la Reine rejeta d'abord cette invitation, puis, petit à petit, la fermeté respectueuse de mes objections la décida, après un soupir de regret, à m'exposer en résumé ce qui suit :

« Je suis, me dit-elle, fort liée avec Sa Majesté l'impératrice Eugénie. Dans un élan de patriotisme, l'Impératrice a songé que la France retrouverait son bonheur, sa prospérité, ses alliances dans une fusion entre la monarchie légitime et l'empire.

» M. le comte de Chambord n'a pas d'enfant...

» Sa Majesté l'Impératrice, de même que le Prince Impérial son fils, a toujours eu beaucoup de sympathie admirative pour celui qui aurait pu être aujourd'hui sur le trône de ses aïeux. Si M. le comte de Chambord adoptait le Prince impérial, un cri d'enthousiasme s'élèverait dans toute la France et les conséquences immédiates de ce grand acte s'imposeraient ».

Si irréalisables que fussent ces désirs, M. le comte de Chambord ne pouvait que s'en montrer fort touché, et dès le lendemain je reprenais une troisième fois le chemin de Baden pour exposer à Sa Majesté la reine Isabelle que le principe que Monseigneur représentait ne l'autorisait pas à *choisir* son successeur.

Peu d'années après, en 1880, M. le comte de Chambord reçut la visite du baron Tristan Lambert dont l'âme si noble, toute monarchique, débordait de patriotisme et le poussait vers Frohsdorf. La mort du jeune Prince impérial qui fut massacré au Zoulouland, marquait pour le dévoué serviteur de l'empire l'écroulement de ses espérances.

Le baron Tristan Lambert avait été l'ami de ce Prince d'élite qui mourut héroïquement loin de sa patrie. Il voulait, en venant s'incliner devant l'auguste représentant de la monarchie française, offrir en même temps à M. le comte de Chambord une relique teinte du sang de celui dont il s'honorait de porter le deuil dans le cœur. La grandeur et la délicatesse de tels sentiments émurent profondément Monseigneur; aussi voulut-il garder sur sa table de travail, jusqu'à sa mort, le petit cadre renfermant un morceau de l'uniforme que le Prince Impérial portait le 1er juin 1879, jour de son massacre, et la copie de la belle prière retrouvée dans le livre de messe du Prince défunt, entièrement écrite et inspirée par lui.

***

Beaucoup de controverses se sont élevées au sujet des sentiments intimes de ceux qui participèrent au grand acte de la fusion entre l'aîné des Bourbons et la branche d'Orléans, acte consacré le 5 août 1873 à Frohsdorf. De perfides insinua-

tions sont venues essayer d'en diminuer la valeur en le représentant comme une manifestation purement familiale, M. le comte de Chambord n'ayant jamais désigné absolument M. le comte de Paris comme son successeur. Il est aisé de réduire à rien ces puériles critiques en rappelant simplement que, si Henri V n'avait pas le droit de désigner son successeur, il ne pouvait pourtant lui être interdit de le reconnaître : c'est là que la loyauté des sentiments de M. le comte de Chambord apparaît, dans toutes les formalités qui ont précédé la venue de M. le comte de Paris à Frohsdorf et dans la déclaration soigneusement étudiée qui était l'objet de la visite de ce Prince.

L'histoire est là pour affirmer que, jusqu'à la naissance de M. le duc de Bordeaux (29 septembre 1820), le roi Louis XVIII n'a cessé de considérer la branche d'Orléans comme devant traditionnellement succéder à la branche aînée menacée de s'éteindre.

Les coupables erreurs de la Monarchie de juillet écartèrent nécessairement la branche aînée de la branche cadette, creusant entre elles un fossé que, trente années après, la magnanimité de M. le comte de Chambord envisageait comme pouvant et devant être comblé. En effet, de 1850 à 1871, Monseigneur s'est souvent prêté à des négociations de réconciliation, négociations d'autant plus sérieuses que s'éloignait pour M. le comte de Chambord l'espérance d'avoir des enfants. Pourtant, à aucun moment parmi les problèmes à résoudre, il n'a été question d'un marchandage sur la reconnaissance des droits de M. le comte de Paris.

M. le duc de Nemours vint à Frohsdorf en 1853 : c'est mon oncle, le comte de Monti, qui fut envoyé au-devant de lui.

Ce prince si parfait eut avec son royal cousin une étreinte qu'aucune parole ne peut rendre.

Dans une conversation de plus d'une heure, il lui rappela que ce jour était précisément l'anniversaire de sa nomination de colonel des chasseurs du roi Charles X. M. le comte de Chambord s'empressa de rendre le lendemain à Vienne sa visite à M. le duc de Nemours.

L'année suivante M. le comte de Chambord, ayant fait un voyage en Angleterre, se rendit immédiatement à Claremont

près de sa tante Marie-Amélie. L'entrevue fut attendrissante.

Cependant, après ces visites échangées, de délicates questions protocolaires restaient à régler. La princesse Marie-Amélie fâcheusement suggestionnée ne pouvait admettre, si sainte qu'elle fût, que son titre de reine lui fût refusé. Or, M. le comte de Chambord, en se prêtant généreusement à effacer le passé, se refusait justement à reconnaître une usurpation en appelant la Princesse « la Reine ».

D'autre part, madame la duchesse d'Orléans, qui, du fond d'Eisenach où elle résidait, ne pouvait non plus se déshabituer de croire aux droits héréditaires directs de son fils, M. le comte de Paris, faisait obstruction à cette réconciliation, désirant se tenir à l'écart. De sorte que la démarche de M. le duc de Nemours, qui pourtant avait parlé à cœur ouvert au nom de ses frères « pour ne plus reconnaître en France d'autre royauté que celle de M. le comte de Chambord et l'appeler de tous leurs vœux », resta de longues années sans objet, l'obstinée reine des Français ayant vécu jusqu'en 1866.

Qu'il me soit permis, en souvenir du grand acte du 5 août 1873, de rendre un respectueux hommage à M. le comte de Paris, en rappelant que malgré toute sa bonne volonté il n'a pu lire jusqu'au bout la déclaration consentie, Monseigneur l'en ayant empêché en l'attirant sur son cœur.

Si simple qu'ait été ce geste dans sa spontanéité, il n'en reste pas moins le gage qui scelle une page d'histoire pleine de grandeur pour les deux augustes acteurs dont l'émotion était au comble.

Peu de temps après la conscience si scrupuleuse de M. le comte de Chambord, éveillée par les équivoques que certains politiciens avaient intérêt à soulever, tint à couper court tout malentendu en écrivant péremptoirement les lignes suivantes à l'un de ses représentants, le comte de Rodez Benavant, député de l'Hérault :

« Quant à la réconciliation si loyalement accomplie dans la maison de France, dites à ceux qui cherchent à dénaturer ce grand acte que tout ce qui s'est fait le 5 août a été bien fait dans le but de rendre à la France son rang, et dans les plus chers intérêts de sa prospérité, de sa gloire et de sa grandeur. »

A partir de la visite de M. le comte de Paris, les relations de famille n'ont cessé d'être régulières entre la branche aînée et la branche cadette. Aux visites de M. le duc de Nemours, de M. le duc d'Alençon, succédèrent celles du prince de Joinville et du duc de Chartres; puis c'est M. le comte de Paris qui fait part en 1878 de la naissance de la Princesse Isabelle, aujourd'hui madame la duchesse de Guise. Plus tard, la naissance de la princesse Louise d'Orléans est encore le motif d'échange de compliments. Enfin, en novembre 1882, M. le comte de Chambord fit témoigner à M. le comte et à madame la comtesse de Paris, par l'intermédiaire du baron Tristan Lambert, devenu l'ami et le confident des princes d'Orléans, son désir de les recevoir à Frohsdorf accompagnés de M. le duc d'Orléans dans le courant de l'année suivante. De quel sens émouvant envers le jeune rejeton en qui la sève de l'arbre séculaire de la monarchie circule ce désir ne demeure-t-il pas chargé!

Monseigneur, soucieux des distractions qu'il pourrait offrir à ses augustes invités et de leurs goûts, se préoccupait dès lors, devant son entourage, des chasses qu'il pourrait leur réserver, ayant été informé des préférences cynégétiques de madame la comtesse de Paris et de celles, toutes semblables, de M. le duc d'Orléans.

La Providence ne devait pas permettre la réalisation de si beaux, de si concluants, de si consolants projets.

Au mois de mai 1883 M. le comte de Chambord était frappé d'un mal impitoyable : ulcération à l'estomac.

M. le comte de Paris, profitant d'une accalmie qui semblait vouloir laisser place à quelques illusions de rétablissement, vint, les premiers jours de juillet, présenter l'hommage de ses vœux à l'auguste malade qui le reçut avec de cordiales effusions. Les deux princes, il m'en souvient, étaient touchés jusqu'aux larmes. De nouveau M. le comte de Chambord confiant dans sa guérison exprima à M. le comte de Paris son désir de recevoir M. le duc d'Orléans et, d'un commun accord, la visite du jeune prince fut remise au mois de septembre suivant. Hélas! M. le comte de Chambord, après une longue et douloureuse agonie supportée avec une courageuse résignation chrétienne, succombait le 24 août.

***

Les discussions qui préludèrent, à l'assemblée de Versailles, à la préparation du rétablissement de la monarchie, la visite de M. Chesnelong au Prince à Salzbourg, le 14 octobre 1873, la fatale lettre que M. le comte de Chambord crut devoir adresser à M. Chesnelong le 27 octobre suivant, sont des pages d'histoire qui ont été souvent interprétées[1]. On me permettra toutefois, en témoin occulaire et auriculaire, d'apporter certains détails inédits. Puissent-ils intéresser encore quelques chercheurs et curieux.

Au moment de l'entrevue du 14 octobre 1873 à Salzbourg avec M. Chesnelong, M. le comte et madame la comtesse de Chambord se trouvaient en Haute-Autriche non loin du lac de Gmunden, au château de Puchheim, c'est-à-dire très près de Salzbourg.

Le comte Édouard de Monti, le comte Stanislas de Blacas et moi accompagnions seuls Monseigneur et madame à ce moment.

M. le comte et madame la comtesse de Chambord revinrent de Salzbourg directement à Puchheim, et, le surlendemain 17, nous regagnâmes tous Frohsdorf, où, peu d'heures après, arrivaient le comte Maxence de Damas, le comte et la comtesse Henri de Vanssay et le comte Robert de Mun venu en courrier.

Pendant plusieurs semaines Monseigneur et madame ne devaient pas s'éloigner de Frohsdorf. Si la lettre historique du 27 octobre adressée par le Prince à M. Chesnelong a été datée de Salzbourg, ce n'était que pour donner l'impression en France que Monseigneur s'était un peu rapproché de la frontière française : le parti royaliste s'était ému de l'éloignement de son auguste représentant dans des heures aussi graves.

Dans la soirée du dimanche 26 octobre, après le salut, M. le comte de Chambord me fit appeler dans son cabinet-fumoir au premier. Monseigneur avait sur sa table, écrite de

1. Particulièrement par le marquis de Dreux-Brézé, M. Hanotaux, M. Arthur Loth.

la grosse écriture de Vanssay, sur feuilles simples séparées et numérotées, la lettre qu'il devait adresser à M. Chesnelong. Cette lettre portait de copieuses corrections faites de la main du Prince.

Aussitôt, avec un air affectueusement grave, Monseigneur me dit : « Je crois que, comme la plupart « des autres », tu n'approuves pas les résolutions auxquelles je me suis arrêté; mais tu sais quelle confiance j'ai en toi et je suis certain que tu m'obéiras toujours. Je viens donc te demander de partir demain dans la soirée pour Paris et de porter au marquis de Dreux-Brézé la lettre autographe que je vais préparer. Brézé la remettra à M. Chesnelong. Tu iras ensuite porter cette copie (en me désignant le document de l'écriture de Vanssay) aux bureaux de l'*Union*, pour qu'elle y soit publiée dès le soir du jour de ton arrivée à Paris, c'est-à-dire le mercredi 29. »

Aussitôt Monseigneur se mit à lire tout haut le document qui devait m'être confié et dont je connaissais déjà la teneur par mes chefs hiérarchiques, le comte Stanislas de Blacas, mon oncle Édouard de Monti et le comte de Vanssay.

Pendant que Monseigneur lisait de sa voix forte et harmonieuse les lignes qui consommaient le suicide de la monarchie, j'observais l'expression de douloureuse résolution dont la superbe tête du Prince était empreinte, me demandant en même temps quelle devait être mon attitude.

Pour prolonger le moins possible une situation horriblement pénible, à peine Monseigneur eut-il terminé la lecture de cette lettre que je dis au Prince : « Je ne suis ici que pour obéir aux ordres de mon Roi, toutefois je supplie Monseigneur, pour dégager ma responsabilité, de me donner un ordre écrit de sa main de faire publier ce document. » Le Prince réfléchit un instant, me pénétrant de ce regard que je n'ai connu qu'à lui, puis, se levant, il me dit : « Tu as raison, mon fils, je te donnerai ce que tu désires, va, je te remercie. »

En quittant le Prince, je fus immédiatement rendre compte à mes chefs de ce qui venait de se passer. Ils n'en furent pas surpris, louèrent fort mon attitude, et, tout en considérant que toute résistance à de telles instructions était impossible, et d'ailleurs inutile, ils étudièrent le moyen de gagner un peu de temps en retardant la date où cette lettre devait être

publiée. Ces trois messieurs pensaient que le courrier qui était attendu par eux le lendemain soir, joint à l'union de leurs nouveaux efforts personnels, pourrait peut-être épargner au Prince la faute où des influences occultes l'entraînaient.

Voici à quel subterfuge ces messieurs et moi nous nous arrêtâmes : subterfuge qui témoigne éloquemment de l'état d'esprit de « l'entourage » de Frohsdorf tant critiqué de ceux qui ne furent pas acteurs.

A cette époque lointaine, le rapide de Vienne à Paris mettait trente-six heures. Il y avait deux rapides par jour, partant de Vienne, l'un le matin vers 11 heures, l'autre le soir vers 6 heures 30. C'est ce dernier train qui m'avait été désigné pour le lendemain. Or, pour correspondre de Frohsdorf à Vienne avec ce rapide, il fallait gagner Wiener-Neustadt en voiture, prendre l'express venant d'Italie qui arrivait à la gare du sud (Südbahnhof) vers 5 heures 40 du soir, sauter dans un fiacre, traverser tout Vienne, et gagner la gare de l'Ouest (Westbahnhof) distante de la gare du Sud de 25 minutes de voiture.

Il fut convenu que j'adresserais de Vienne, vers 6 heures 40 du soir, au comte de Blacas, chef de service à Frohsdorf ce mois-là, la dépêche ci-après : « Par suite retard de l'express d'Italie, ai manqué correspondance. Que faire? Réponse Kaiserin Élisabeth. »

Le lundi après le déjeuner j'allai comme chaque jour avec mes deux chefs et le comte de Vanssay au fumoir du Prince qui, les affaires du jour étant liquidées, me remit deux plis cachetés : l'un adressé au marquis de Dreux-Brézé, à Paris; l'autre au directeur du journal l'*Union*. Il me remit également une troisième enveloppe à mon nom, laquelle n'était pas fermée, et m'invita à prendre connaissance du contenu :

« C'est par mon ordre formel que le comte René de Monti fait publier dans l'*Union* mercredi 29 la lettre que j'adresse à M. Chesnelong député des Basses-Pyrénées.

» 27 octobre 1873.

» HENRI »

L'autographe de cette lettre est dans mes archives.

Bientôt j'étais en voiture. Je ne m'écartai pas à Vienne du plan adopté. J'allai dîner tout près de l'hôtel dans un des restaurants peu à la mode sur le Kohlmarkt, espérant n'y rencontrer personne de connaissance, et je tombai précisément sur deux excellents amis, de ceux que je tenais le plus à éviter, le prince Ghislain de Berghes, attaché militaire, et Martin du Nord, attaché d'ambassade, tous deux représentant la France à Vienne.

Ils m'accablèrent naturellement de questions, voyant la monarchie faite, ne sachant pourtant comment interpréter ma réserve et ma mine soucieuse. Je prétextai la migraine pour me séparer d'eux après un dîner rapide. Je passai une soirée morose dans cet hôtel de la Kaiserin Élisabeth du vieux Vienne, donnant dans l'étroite et triste Weihburggasse.

Le lendemain mardi 28, vers 10 heures du matin, un télégramme m'était remis, je le décachetai fiévreusement, il était ainsi conçu : « *Continuez voyage, même mission, amitiés attristées, Stanislas* » (Stanislas était le prénom du comte de Blacas).

Une heure après, je faisais route vers Paris où j'arrivais le mercredi 29 au soir. Malgré l'heure tardive, j'étais attendu chez le marquis de Dreux-Brézé, chef du bureau politique à Paris de M. le comte de Chambord, 9, place du Palais-Bourbon; je lui avais télégraphié d'Avricourt.

La résignation de cet homme si droit, si excellent, dépassait de beaucoup la mienne.

J'allai ensuite surprendre le cher et illustre général de Charette qui habitait à ce moment chez sa belle-mère la duchesse de Fitz-James, avenue Montaigne, et auquel j'étais uni par tant de chers liens.

Je passai une partie de la nuit à disserter avec lui, et l'autre sur le canapé dans son bureau.

Informé que nous étions par cette lettre alors inconnue (je devais la remettre dans la matinée aux bureaux du journal *l'Union*), nous eussions pu, Charette et moi, faire une fortune assurée, car il était aisé de comprendre quelle impression la Bourse allait éprouver du renversement d'espérances qu'elle avait escomptées déjà par une très forte hausse. En effet, le lendemain de la publication de ce document, la rente française baissait de 2 francs.

Athanase de Charette vint avec moi jusqu'à la rue de la Vrillière où l'*Union* (alors journal officiel du Prince) avait son siège. Le soir même la lettre à M. Chesnelong y était publiée, naturellement vingt-quatre heures en retard des ordres écrits que j'avais sollicités.

Aucun effort n'avait été capable de briser l'influence du parti qui avait son représentant à Frohsdorf dans la personne du Père Boll. Celui-ci y était venu accidentellement de Feldkirchen pour suivre l'éducation de M. le comte de Bardi, neveu de Monseigneur, et était resté, bien qu'il fût médiocre comme intelligence, et commun en toutes choses; il avait su, à force d'intrigues, appuyé par Joseph du Bourg, capter rapidement la confiance absolue de madame la comtesse de Chambord et devenir le confesseur du couple royal.

Le père Boll rendait compte (de son propre aveu) heure par heure « *à sa Maison* », à Rome, de tout ce qui se passait à Frohsdorf. C'était des volumes qu'il remettait mystérieusement chaque soir à l'homme qui portait le courrier à Wiener-Neustadt, guettant son passage sous le porche du château. Chaque jour il conférait avec Madame, qui n'avait aucun secret pour lui, et dont la maladresse obstinée a toujours égalé la parfaite loyauté d'intentions. La violence politique du père Boll s'appuyait sur une intransigeance insensée.

Après la mort du prince, Madame, possédant Frohsdorf avec son contenu, laissa les mains libres au père Boll pour disposer des précieuses archives qui y reposaient... Aussi lorsque, quelques années plus tard, en 1912, Madame et le père Boll disparus, M. François Laurencie, autorisé par M. le prince don Jaime duc de Madrid, petit-neveu et héritier de Madame, vint faire des recherches historiques au château, il n'y trouva plus dans les archives que des miettes insignifiantes du passé.

Si différente de son auguste mari que fût, comme intelligence, madame la comtesse de Chambord, elle n'avait pas moins sur celui-ci un empire considérable, qu'elle tenait à exercer dans toutes les choses importantes. Aussi elle s'accrocha au Prince dès que l'entrevue de Salzbourg fut décidée, craignant que loin de son influence celui-ci ne se laissât fléchir. Nous tous connaissions si bien ces tendances et les redoutions

tant, que, quand nous vîmes Madame s'immiscer dans ce court voyage de Puchheim à Salzbourg, où rien en apparence ne légitimait sa présence, nous eûmes le sentiment des inutiles efforts de la mission Chesnelong.

Il y eut pourtant à Salzbourg, le 4 octobre, une scène plus qu'émouvante. MM. Lucien Brun, de Carayon-Latour et Casanove de Pradines, qui avaient cru devoir appuyer de leur grande autorité d'hommes politiques et d'amis très intimes du Prince M. Chesnelong dans sa mission, conjurèrent Monseigneur de résoudre comme il importait la question du drapeau. Casanove, glorieux mutilé de Patay, dans un élan dramatique, se jeta en pleurant aux pieds du Prince, qui, écartant tous ses amis si dévoués et si excellents, les congédia sans rien leur promettre et rentra dans les appartements de Madame pour échapper à des sollicitations dont il semblait ému.

Ces notes rapides dégageront peut-être dans l'histoire la responsabilité des éléments principaux de l'entourage de M. le comte de Chambord, accusés bien faussement d'intransigeance : sauf Maurice d'Andigné et Joseph du Bourg, ces serviteurs eurent le courage de supporter en silence de fort pénibles reproches.

Et pourtant M. le comte de Chambord, si pieux qu'il fût, n'était pas clérical dans l'ordre gouvernemental. Singulière opposition entre ses sentiments et les suggestions qu'il a subies.

Il redoutait les empiètements de l'Église et du clergé. Il voulait que chacun gardât son rang. A cet effet, il n'a jamais consenti à donner du Monseigneur à un évêque. Il disait et écrivait comme tous ses prédécesseurs « monsieur l'Évêque ». Nous avions des instructions pour n'appeler jamais verbalement ou par écrit un prélat que « Monsieur », tout comme le président de la République française, M. Doumergue, le fait aujourd'hui, par exemple, vis-à-vis de l'archevêque de Paris. Volontiers le Prince faisait allusion aux faiblesses du roi Charles X, peu après son avènement au trône, en face des emprises cléricales; et comme cet esprit gaulois, que j'ai déjà signalé, était par atavisme le fonds de son caractère, il écartait souvent un grand nombre des quêtes religieuses qui affluaient en disant : « Sacrée carotte, carotte sacrée ».

Le 29 mars 1857, M. le comte de Chambord écrivait ce qui suit à M. de Cherrier, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

« Nul doute que je ne sois disposé à laisser à l'Église la liberté qui lui appartient et qui lui est nécessaire pour le gouvernement et l'administration des choses spirituelles, et à m'entendre constamment pour cela avec le Saint Père; mais, de leur côté, les évêques et tous les membres du clergé ne sauraient éviter avec trop de soin de mêler la politique à l'exercice de leur ministère sacré et de s'immiscer dans les affaires qui sont du ressort de l'autorité temporelle, ce qui n'est pas moins contraire à la dignité et aux intérêts de la religion elle-même qu'au bien de l'État ».

Cette doctrine chez M. le comte de Chambord n'avait jamais changé.

***

Sans doute, en 1873, date si tragiquement historique pour la France, le Prince a cru mettre sa conscience à l'abri, alors qu'une fois de plus des influences souterraines (les mêmes que rencontrent aujourd'hui nos aspirations monarchiques) obscurcissaient ses vues et l'incitaient à se laisser glisser vers la douce vie capitonnée de la Cour de Frohsdorf, consacrée par tant d'années d'indépendance seigneuriale, plus souriante pour lui que la pourpre du manteau royal, dans les plis duquel on l'a, si lamentablement pour la religion et pour notre chère patrie, empêché de mourir.

Et c'est ainsi que les élans de bonne volonté de « l'Enfant du Miracle » ont été sans cesse retenus captifs des servitudes de l'air d'exil, malgré les efforts de ses plus dévoués partisans.

A ce Prince doué d'éminentes qualités, il a manqué l'ambition et la hardiesse, conditions essentielles à un prétendant.

Si cruelle, si ingrate qu'ait été la France envers les siens, Monseigneur le comte de Chambord n'en restait pas moins le premier des Français, et à ce titre il eût pu lui paraître magnanime de faire abstraction de préférences qui ne touchaient

en rien à son principe, pour offrir au pays une transaction sauvegardant l'honneur de sa Maison et son patriotisme.

Certes il n'est personne qui ne puisse s'incliner avec admiration et respect devant les grandeurs historiques du drapeau blanc qui, depuis le roi Henri IV jusqu'au roi Charles X, fut constamment celui de la monarchie française. Il a flotté dans les mains de Jeanne d'Arc, il a flotté sur Paris quand le Béarnais y fit son entrée en 1594, il a flotté victorieux en 1830 sur la Kasbah d'Alger.

Mais précédemment, sous les dynasties des Capétiens et des Valois, la bannière du Roi de France fut sans cesse modifiée.

Sous Charlemagne cette bannière portait six roses rouges sur fond bleu, puis l'oriflamme entièrement rouge de Montjoie lui fut substitué. Du roi Charles VII au roi François Ier le pavillon national était le drapeau bleu fleurdelisé chargé d'une croix blanche, continué par les gardes françaises.

Enfin, de François Ier à Henri IV, le drapeau national fut mi-partie bleu mi-partie blanc semé de fleurs de lys.

COMTE RENÉ DE MONTI DE REZÉ

LES LIVRES D'HISTOIRE

A travers l'histoire romaine. — Mazarin.
La Révolution de 1848.

« Vous oubliez l'histoire romaine! — Revenons-y ». Justement deux des vastes histoires universelles en cours de publication en donnent l'occasion. Dans l'histoire générale de M. Glotz, le premier fascicule du tome II, lequel comprendra *la République romaine des Gracques à la mort de César* (les Presses universitaires), vient de paraître. Commencé par Gustave Bloch, éminent spécialiste trop tôt disparu, il a été repris et mené à bon terme par M. Jérôme Carcopino, admirablement désigné pour cette tâche. Il contient un tableau, remarquable et en partie nouveau même après tant d'autres, de la République romaine avant les Gracques. Dites-vous bien que c'est un régal pour les plus délicats : « La Constitution romaine : Sénat et Comices. — L'oligarchie sénatoriale. — L'affaiblissement de l'esprit romain. — Rupture économique et désordre social. — L'extension du mal dans l'armée, les provinces et l'Italie. — L'imminence de la crise : le problème de l'*ager publicus.* » — Sans doute, tout cela se trouve ailleurs, se trouve même partout. Mais vous le trouvez ici comme nulle part ailleurs, avec la solidité élégante d'une science sûre d'elle, et consciente de ses lacunes. C'est du Polybe, du Polybe mis au point. On ne le croirait pas! Ce Grec du second siècle avant J.-C., supérieurement intelligent, qui a vécu à Rome pendant presque toute sa vie, dans l'entourage des Scipions, est peut-être moins familier avec certains détails d'institutions que M. Carcopino, professeur à la Sorbonne au xxe siècle après J.-C.

Donnons une idée de la façon précise dont M. Carcopino illustre ses idées. En voici une essentielle. On accuse le Sénat de couvrir les fautes, les abus, les malversations des membres de l'aristocratie. Le reproche est mérité, mais le Sénat n'aurait pas demandé mieux, dans bien des cas, que d'être plus sévère. On s'exagère sa puissance sur les magistrats hors de Rome. Les consuls, les préteurs, surtout quand ils sont loin, à la tête d'une armée, n'en font qu'à leur tête. Ils sont au-dessus des lois, tout au moins au-dessus de la répression, s'ils appartiennent à une de ces grandes familles qui formaient au Sénat tout un clan. Voici un consul qui, chargé de la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, trouve, en arrivant en Asie, les préliminaires de paix conclus. Déception! Que faire? Il tombe sur les Galates qui n'en peuvent mais. Pur brigandage, concluront les commissaires du Sénat envoyés pour faire une enquête. Il obtient néanmoins la ratification de ses actes, et même le triomphe, parce que c'est un Manlius et que les Manlius, en un siècle, ont fourni six consuls, un tous les seize ou dix-sept ans. Ils forment au Sénat un groupe, car qui n'a pas été au moins questeur dans une pareille « gens »?

Un Popilius fait mieux. Il attaque, sans ombre de prétexte, une peuplade ligure, tue la moitié de ceux qui se défendent, vend les autres comme esclaves. Le Sénat s'indigne et le condamne, comme réparation, à racheter les esclaves et à les réinstaller dans leurs foyers. Popilius n'en a cure. Son frère, devenu consul, le couvre de sa protection. Le Sénat emploie les grands moyens, il fait grève : il décide de ne discuter aucune autre question avant que celle-ci ne soit réglée. Par bravade, le désavoué récidive. Il annonce qu'il a repris les armes et tué encore une dizaine de mille de ces malheureux qui s'étaient rendus à merci. Cette fois, Popilius est sommé de comparaître devant un tribunal extraordinaire, on le remplace dans sa province. « Il ne s'en fait pas ». Il attend pour rentrer que le préteur chargé d'instruire son affaire soit à la veille de sortir de charge. Le procès reste en l'air. On l'oublie si bien que treize ans plus tard Popilius est élu censeur, c'est-à-dire gardien suprême des lois et des mœurs.

Il y a de ces histoires édifiantes, — si l'on peut dire, — de quoi remplir toutes les marges des vies des hommes illustres

de Plutarque. On voit que le Sénat, encore plus que faible, est impuissant. Qu'il s'y résigne assez volontiers, — vu que chacun profite à son tour des abus condamnés par tous, — c'est probable, c'est même certain, mais le fait est qu'il ne peut guère faire autrement.

***

Voici, dans une collection parallèle, celle de MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac, un fort volume sur *l'Empire romain* (Alcan) par M. Albertini, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger. L'histoire générale de MM. Halphen et Sagnac a une ambition particulière. Elle voudrait faire quelque chose de nouveau, quelque chose de plus largement humain que nos histoires classiques, qui ont toujours pour centre, au moins dans l'antiquité, le monde grec et romain. Les directeurs annonçaient dans l'avant-propos du premier volume l'intention « d'embrasser l'histoire de tous les peuples d'un seul regard ». Il a fallu en rabattre. *L'Empire romain* de M. Albertini ne diffère pas beaucoup des volumes analogues parus dans les collections qui ne se piquent pas d'une originalité extraordinaire. M. Albertini ne s'en cache pas et en donne la raison, qui est bonne. « Si nous donnons ainsi à Rome le rôle principal, ce n'est point parce que les rapports de filiation qui lient notre civilisation à la civilisation gréco-romaine confèrent aux choses de Rome, de notre point de vue, un intérêt exceptionnel. C'est d'abord parce que la documentation sur laquelle s'appuie l'histoire romaine est beaucoup plus riche et beaucoup mieux connue que celle dont on dispose pour l'histoire de l'Asie et l'histoire des peuples barbares. C'est aussi et surtout parce que, objectivement, l'histoire du monde pendant cette période n'est concevable et intelligible que si l'on prend Rome pour centre. Ni l'Inde ni la Chine ne sont stériles, mais Rome est autrement féconde. Ses institutions, son droit, sa langue, sa littérature et son art ont eu une portée infinie, dans l'espace et dans le temps. L'hégémonie gardée jusqu'à nos jours par l'Europe sur le reste du monde, dans tous les domaines de la pensée et de l'action, est l'œuvre et le legs de l'Empire romain. »

On ne saurait mieux dire. M. Albertini a du reste fait son

possible pour exercer un droit de regard sur ce qui est au delà des frontières romaines. Son chapitre XI, « Évolution de l'Afrique et de l'Asie au IIIe siècle, » trace en une douzaine de pages un croquis intéressant du monde extra-romain, notamment de la Perse, de l'Inde, de la Chine. On peut réclamer davantage, mais alors le lien avec l'histoire connue devient tellement ténu qu'on risque de décourager le lecteur, même cultivé. Il faut bien nous dire que les peuples qui vivent alors en Extrême-Orient mènent une existence tellement indépendante de celle de notre monde occidental civilisé qu'ils n'agissent pas beaucoup plus sur les destinées de l'humanité que les peuples du nouveau monde alors ignoré.

Sans doute, c'est un apparence. Ce monde extra-romain a une action. Cette action est invisible mais réelle. Rome ne la voit pas, mais la sent, et la sent à son détriment. Dans les causes inexprimées ou incomprises de la décadence de l'empire romain figure le malaise produit par des contre-coups dont le point de départ échappe absolument aux contemporains et commence à peine à nous apparaître. Rome voit ses frontières menacées; elle ne s'en prend qu'à ses voisins immédiats, les barbares contigus, mais ceux-ci sont eux-mêmes poussés, déviés par des ondes ethniques venues du fond de l'Asie. « Un des traits caractéristiques, dans l'évolution de l'Empire, dit M. Albertini, est précisément cette influence croissante sur lui des événements qui lui sont extérieurs et des puissances lointaines qu'il n'a pas absorbées. Quand cette influence trop lourde déterminera la rupture de l'édifice impérial, le moyen âge s'ouvrira. »

Voilà une vue qui dégage des horizons. La dislocation de l'Empire romain est la fin d'un monde, non la simple fin d'une domination. Plus jamais un Empire universel n'a été réalisable. Le monde devenait trop vaste pour entrer dans un cadre. Mais il est resté de l'Empire romain une empreinte qui non seulement a continué de marquer l'ancien monde, le monde civilisé à la forme antique, mais qui, par un phénomène remarquable, s'est imposée partiellement aux pays entrés, même très tard, dans le courant de la civilisation actuelle. La conception politique essentielle du monde moderne est un héritage de Rome. A elle nous devons la notion abstraite de

l'État, supérieure aux constitutions, indépendante des régimes, génératrice de tout ce qui nous paraît la base d'une civilisation. Nous ne devons à l'État romain ni la notion des libertés publiques, ni celle des démocraties maîtresses de leurs destinées; nous lui devons la notion d'une administration centrale, garante des intérêts particuliers, assurant à chacun le respect de son droit, la jouissance des fruits du travail, la transmission des patrimoines. « Ce ne sont pas des citoyens, ce sont des administrés que contient la forte machine impériale, dont le fonctionnement, simple à l'origine, s'est infiniment compliqué peu à peu. L'État doit à l'administré la police qui le garantit contre les désordres, les vols et l'oppression arbitraire, et qui le place dans des conditions favorables au travail; l'administré doit à l'État l'obéissance et l'impôt. » Dans les siècles de violence et de désagrégation, l'État est incapable de s'acquitter de sa tâche. Dès que la paix publique renaît, dès qu'une nation se constitue ou se relève, on revoit se dessiner les grandes lignes de l'Empire romain à sa belle époque. Ce mort continue à vivre, et nous ne vivons normalement que dans la mesure où il vit en nous.

***

Le public aime l'histoire vivante, ce qui n'est pas la même chose que l'histoire romancée. Voici de l'histoire vivante. Ce n'est pas nécessairement de l'histoire objective. Le *Mazarin* de M. Marcel Boulenger (Grasset) ne se cache pas d'être inspiré par un certain esprit. Le volume s'ouvre par une dédicace. « A S. E. Benito Mussolini, je dédie ce portrait d'un homme qui, lui aussi, sut dompter l'anarchie, en témoignage de grande admiration et de respectueux attachement. » On peut trouver que le rapprochement entre les deux hommes d'État est imprévu. Il est même difficile de n'en être pas frappé en lisant une note où, pour excuser Mazarin de n'avoir jamais tout à fait bien parlé français, M. Marcel Boulenger ajoute : « M. Mussolini, aujourd'hui, s'exprime en français avec l'accent prononcé de son pays. Quelquefois, il laisse échapper un solécisme. Il n'en parle pas moins notre langue avec une aisance, une précision et une souplesse merveilleuses. »

Ce petit volume est captivant. Mazarin est vu en beau, mais il est vu. Nous sommes dans une galerie de portraits, et ces portraits n'ont rien du cubisme. Ils sont caressés. Celui de la reine Anne d'Autriche est un charme. Louis XIII lui sert de repoussoir. « Laissons ce maniaque et morne époux, si ennuyeux, si peu fait pour les dames, et qui du reste tenait, on ne sait trop pourquoi, sa femme en exécration. Ce fut bien par miracle qu'il parvint, après vingt-trois ans de mariage, à lui faire deux petits garçons. » La reine, à quarante-trois ans, naît à la vie. Elle était « encore belle, heureuse et libre pour la première fois de sa vie, florissante, épanouie, et douée d'une santé magnifique, avait bien besoin d'être embrassée, s'il faut tout dire, d'autant plus que, pareille à tant d'autres honnêtes femmes, elle se trouvait pour ainsi dire toute neuve, quoique mère de deux enfants, conçus mélancoliquement du plus triste des maris, et comme virginale quant à la tendresse, la vraie tendresse qui ne se dissipe pas en vers et en chansons. Ce fut d'une passion sereine et profonde qu'elle adora le beau cardinal Mazarin ». On sait que Mazarin n'était pas prêtre, et qu'un mariage entre la reine et lui est plus que vraisemblable. C'est un ménage modèle, sans un nuage, « un des amours exemplaires de l'histoire de France ».

Anne d'Autriche était-elle aussi belle qu'on le dit? « On sait, dit prudemment M. Marcel Boulenger, qu'une reine a droit à cet adjectif aussitôt qu'elle n'est pas laide : à plus forte raison quand elle a beaucoup d'agrément, comme il arrive ici ». Elle a certainement de magnifiques cheveux blonds et des mains de déesse, doublement jolies à force d'être gracieuses. Elle ne met plus de fard depuis son veuvage, s'habille sans coquetterie futile, mais avec une recherche sûre de son droit. Elle a trop bon appétit pour être maigre, ce qui n'était du reste pas la mode du temps. Le nez est sans doute un peu fort, mais, dit un vieil adage, « gros nez n'a jamais gâté beau visage ».

Elle ne connaît pas grand chose aux affaires. Elle promet comme cadeau à une de ses femmes de chambre « les cinq grosses fermes » et est fort surprise d'apprendre que c'est le plus clair des revenus de l'État. Figurez-vous un Président de la République donnant aujourd'hui « les Quatre vieilles »

à un de ses secrétaires, et apprenant après coup qu'il ne s'agit pas d'un quatuor de sorcières de Macbeth. La reine rit avec tout le monde de son étourderie, mais qui, à cette époque, pouvait se flatter de connaître le mystère des finances? Mazarin ne s'y entendait pas davantage, et le Parlement, si empressé à critiquer les surintendants, eût été bien incapable de dresser un budget. Colbert n'est pas encore né, politiquement parlant.

M. Marcel Boulenger, ennemi de l'anarchie, est naturellement contre la Fronde. L'égoïsme des grands le scandalise. Leur mépris de l'intérêt public lui répugne. Leur inintelligence de la politique étrangère le révolte. Ces féodaux attardés n'ont rien appris. Condé, en dehors des champs de bataille, est décourageant. Et les autres, qui n'ont pas l'excuse d'avoir remporté des victoires, sont uniquement insupportables. Le plus séduisant, le cardinal de Retz, est un brouillon qui se perd dans ses intrigues, qui ment avec tant d'esprit qu'on lira toujours ses Mémoires, sauf à y croire de moins en moins. Qu'ils soient princes du sang ou vulgaires spadassins, tous ne songent qu'à obtenir des titres, des places, des pensions. Quant à Monsieur, l'oncle du roi, Gaston d'Orléans, il a une particularité. C'est le plus lâche des hommes, le seul lâche probablement de toute la noblesse. M. Marcel Boulenger, au lieu d'insister, le blasonne d'un mot. Un jour d'émeute, il reste. « Il ne croyait pas au danger, vu qu'il sifflotait, et autrement se fût sauvé. »

Restent les héroïnes de la Fronde, « les belles mutinées ». M. Marcel Boulenger n'a pas pour elles les yeux amoureux de Victor Cousin. Madame de Longueville n'a pas de poitrine, madame de Montbazon en a trop, madame de Chevreuse, ne pouvant plus opérer elle-même, se sert de sa fille pour agir sur le coadjuteur (Paul de Gondi, le futur cardinal de Retz). Mazarin, dans une lettre à la reine (avril 1651), drape ces charmantes évaporées sans ménagement. « En présence de beaucoup de monde, madame de Chevreuse et madame de Montbazon, séparément, ont soutenu qu'on pouvait lever la robe, pour son plaisir, aux personnes qu'on aimait, et pour satisfaire à l'ambition et à la vengeance. » Leurs galanteries ne sont malheureusement pas plus inoffensives qu'innocentes; on se bat pour

leurs beaux yeux; d'autres, moins beaux, pleurent sur les ruines et sur les tombes. M. Marcel Boulenger ne peut souffrir cette engeance. « Le soir, Cidalise tombait dans les bras de M. le Maréchal ou de M. le Prince, et la guerre reprenait, et l'anarchie durait. »

M. Boulenger a le trait sobre, mais qui peint. Le vieux Broussel, remis en liberté, s'agenouille à Notre-Dame « non sans pleurer un peu, de vieillesse autant que d'émotion ». Et la Grande Mademoiselle! Après la fuite précipitée de la cour à Saint-Germain (5 janvier 1649), elle joue à la souveraine. Les Frondeurs ne laissent rien sortir de Paris qu'à son adresse ou à sa recommandation. C'est grâce à elle que la reine et ses deux fils de France reçoivent de quoi changer de chemise. Elle en perd la tête, « ou ce qui lui en tenait lieu ». Ce ton de modernité se retrouve partout et n'est pas déplacé parce qu'il est intelligent. Constatant la niaiserie de la plupart des Mazarinades dont se délectaient alors les plus spirituels des Parisiens, M. Marcel Boulenger remarque que nos chansons de Montmartre ne paraîtront probablement pas plus drôles dans deux siècles.

Le volume de M. Marcel Boulenger est tout dans cette note, ironique de forme, sérieuse au fond. Il s'arrête au retour de Mazarin (3 février 1653), après l'exil auquel il s'est résigné pour apaiser les esprits. Désormais la période des troubles est close. Mazarin avait gagné la partie. L'anarchie était matée. Seuls restaient à l'écart : Condé, dans les rangs espagnols, Retz, dans les bas-fonds de la bohème cosmopolite. Le terrain était déblayé pour Louis XIV. Mazarin n'avait pas triomphé à la Richelieu. Ce n'est pas sa manière, et sa qualité d'étranger, de petite naissance avec de troubles débuts, ne lui aurait pas permis de forcer l'obstacle. Il sait attendre, il sait louvoyer. Suivant un mot de M. Madelin, il dissimule « une opiniâtreté extrême dans les desseins sous les apparences d'une extrême versatilité dans les attitudes. »

***

Dans un sujet plus limité, non moins dramatique, M. Maurice Soulié montre les mêmes qualités d'allant, de coloris, de

pittoresque que M. Marcel Boulenger dans son *Mazarin. Les Journées de février 1848* (Payot) sont un épisode qui marque une date : la chute du dernier roi, qui déjà n'était plus roi de France mais « roi des Français ».

Si le trône de Louis-Philippe s'est écroulé en quatre jours, c'est qu'il était en porte à faux. Il s'est écroulé sans que les auteurs de la Révolution de 48 l'aient voulu. Un mécontentement loyaliste, qui semblait ne devoir aboutir qu'à un changement de ministère, a déterminé la proclamation de la République. Entre les causes et les résultats de cette agitation « mouchetée », qui porte le nom inoffensif de campagne des banquets, il n'y a aucune proportion. Les réformistes demandaient une extension mesurée du droit de suffrage, ils ont balayé la monarchie constitutionnelle tout entière.

Pourquoi? Lamartine lui-même, le premier rôle, avoue qu'il n'y a rien compris. « Il y a, dit-il, plus de hasard qu'on ne croit dans les révolutions. Elles ont plus de mystère que de secrets ». Le mystère n'est pas impénétrable. Louis-Philippe avait été une déception. Non pas que son règne ait été désastreux, c'est au contraire un des plus heureux de l'histoire de France au point de vue matériel. Mais un grand pays ne vit pas seulement de pain. Le sentiment populaire trouve que ce roi citoyen manque de panache. Il ne voit pas grand. Il est un de ces mètres, dit plaisamment M. Hanotaux, qui n'ont jamais que quatre-vingt-dix-huit centimètres. Il aime la paix, mais la paix exige des ménagements, surtout à l'égard de l'Angleterre, et l'Anglais était l'ennemi héréditaire pour une génération encore sous le coup de Waterloo. Béranger est sur toutes les lèvres, le Béranger de la légende napoléonienne. D'autre part Louis-Philippe ne répond pas ou ne répond plus à la réputation de libéralisme qui a fait son auréole sous la Restauration. Il est contraire à toute innovation politique, il considère les doctrines socialistes comme des « rêveries de café », il ne lit d'autre journal que le *Times*. Ce souverain constitutionnel est devenu aussi personnel, aussi entêté dans ses idées que Charles X. En vieillissant, il a perdu la faculté d'enthousiasme, même la faculté d'évolution. Il a gardé la prononciation d'autrefois : il dit *moué*, comme les paysans, ce qui n'est qu'un archaïsme, mais son *moué* revient trop souvent. Sa vie privée est exem-

plaire, patriarcale, mais pas amusante, même pour les jeunes ménages de sa famille. « La France s'ennuie », disait Lamartine. Elle demandait du nouveau.

Elle n'en peut guère espérer depuis la mort tragique du duc d'Orléans, dans un accident de voiture à Neuilly. Le comte de Paris est un enfant, la régence est réservée au duc de Nemours, le plus « à droite » des fils du roi. Le chef du gouvernement, Guizot, est un orateur, un historien, un doctrinaire qui, avec tous ses mérites, et ils sont grands, décourage la sympathie. Il est toujours sûr d'avoir raison, et n'a pas la modestie de s'en cacher le moins du monde. Il traite toute critique comme une hérésie. Il n'est pas aussi austère qu'il en a l'air; le roi disait malicieusement : « Les femmes me le perdront ». La bourgeoisie voltairienne ne se retrouve pas en ce calviniste distant; le peuple ne voit en lui que l'homme de l'entente cordiale, accusé de tout céder à l'Angleterre; les ouvriers lui en veulent de s'opposer à toutes les lois améliorant les conditions du travail. Il n'a cure de ces petites gens, qui ne comptent pas dans les Chambres. « Quand j'ai toute l'Europe sur les bras, disait-il superbement, je n'ai pas de temps à perdre pour m'occuper des criailleries du peuple de Paris. »

La coqueluche de l'opinion, c'est Lamartine. A la veille de la Révolution de 1848, il a cinquante-sept ans. Il a toujours l'air aussi jeune. « Il n'avait jamais été aussi beau, mince et nerveux, les traits classiques, d'une sérénité olympienne, le regard d'un charme irrésistible, doux et profond. » Député depuis dix ans, il n'est d'aucun parti, les huissiers le montrent aux visiteurs « comme une curiosité magnifique », il est assailli de lettres d'amour et ses collègues ne le prennent pas au sérieux. Un illustre ignoré disait de lui : il a « deux ailes, l'une de cygne qui est l'imaginaiton, l'autre de moineau et voilà pour la raison ». Lui-même a de ses collègues une idée peu flatteuse : « La moyenne d'intelligence de la Chambre est un milieu de sottise invincible. J'y étouffe. » Son *Histoire des Girondins* vient de le mettre au pinacle. On a fait queue la nuit chez l'éditeur pour se la procurer.

Odilon Barrot, type de l'honnête homme néfaste, qui vit dans la chimère avec des apparences d'homme pratique, est presque aussi à la mode. Il excelle dans ce genre d'éloquence

solennelle où le vide fait l'effet de la majesté. C'est l'homme du jour qui n'aura pas de lendemain. Le tort de la monarchie de juillet est de considérer comme révolutionnaires des « centre gauche » comme lui, dont le programme avancé est tout sentimental. Le dernier discours du trône flétrit « les passions ennemies ou aveugles » : aveugles sans doute, mais ennemies de qui ou de quoi? C'était beaucoup dire pour une extension du suffrage restreint, extension elle-même restreinte puisqu'elle comportait simplement l'adjonction des « capacités » et l'abaissement à cent francs du chiffre d'impôts conférant le droit électoral.

L'opposition ne procédait pas par voies révolutionnaires. La campagne des banquets, — des banquets à dix francs, cent francs d'aujourd'hui, — n'avaient rien d'ultra-démocratique. Les banquets plus populaires qui suivirent sont plus hardis : on y supprime le toast au roi, mais c'est plutôt une bravade qu'un espoir de République. C'est l'interdiction d'un d'entre eux, celui du XIIe arrondissement à Paris, qui déclencha la Révolution. L'interdiction en elle-même fut acceptée par les chefs du mouvement réformiste. Ils s'entendirent avec le gouvernement pour s'abstenir en se bornant à une protestation de principe. Lamartine qui avait d'abord proclamé qu'il irait, « dût-il n'être accompagné que de son ombre » fit comme les autres. Il ne parut dans la rue (22 février). Quant à Odilon Barrot, il ne se montra qu'à la Chambre pour déposer une vaine motion de mise en accusation des ministres, qui n'émut ni ne trompa personne.

Mais d'autres veillaient. Les sociétés secrètes, auxquelles M. Maurice Soulié consacre un chapitre intéressant, guettaient une occasion. Elles sont numériquement peu de chose. Celle des « Saisons », la principale, comptait 600 membres. Mais elles ont des ramifications, et elles tablent sur le mécontentement de la garde nationale.

Elles n'avaient pas tort. Rien de grave ne se passe le 22, mais le 23, c'est le feu aux poudres. La garde nationale s'interpose entre les troupes et les manifestants. Disons mieux : elle pactise avec les émeutiers. Ceux-ci en abusent habilement. Flocon, un des chefs de la Société des Saisons, fait chercher partout des uniformes de gardes nationaux, en

habille ses hommes, qui accentuent l'attitude défaitiste de la Garde nationale. M. Soulié souligne cette tactique, qui n'a pas été relevée en général, et qui a son intérêt, car le roi sera découragé à fond quand il constatera, place du Carrousel, que la milice bourgeoise lui tourne décidément le dos. Il s'effondre du coup; c'est l'abdication, la fuite, — « comme Charles X », dit-il lui-même. Il se flattait. Sa fuite, son embarquement clandestin, ce n'est plus du Charles X. Il est tellement désemparé qu'il a oublié, lui, l'homme pratique, de prendre 300 000 francs qui sont dans son tiroir.

A d'autres le monde. Lamartine va goûter les joies précaires et orageuses de la popularité. Le gouvernement provisoire de bourgeois, dont il est l'âme et dont le vieux Dupont de l'Eure est le président, doit s'adjoindre Flocon, Louis Blanc, l'ouvrier Albert. Assiégé dans l'Hôtel de Ville où il est censé siéger, il est forcé de proclamer la République et n'échappe au drapeau rouge que grâce à une phrase historique, qui a sur beaucoup d'autres l'avantage d'avoir été réellement prononcée. Après quoi, c'est l'idylle, mais les idylles ne durent pas. Le suffrage universel donnera 17 914 voix à Lamartine pour la présidence de la République. Platon demandait que les poètes fussent mis à la porte de la république. C'était chose faite.

M. Maurice Soulié ne prétend pas nous apprendre beaucoup de nouveau. Il ne se pique pas, dit-il, d'apporter « une documentation nouvelle. Il s'est seulement efforcé de présenter d'une façon aussi vivante que possible ces événements dramatiques. » Il avoue même que, dans les cas douteux, entre plusieurs versions, il « s'est cru autorisé à choisir celles qui lui ont paru les plus pathétiques. » Évidemment ce n'est pas un critérium des plus sûrs, mais c'en est un. M. Maurice Soulié ne nous apprend peut-être pas grand'chose, mais il nous l'apprend bien.

A. ALBERT-PETIT

PARMI LES LIVRES

On ne lit pas sans émotion les trois volumes que M. Marcel Arland a appelés *l'Ordre*, et à qui les Dix ont donné le prix Goncourt. Il est malaisé cependant de définir l'ouvrage. Une réflexion, à l'avant-dernière page, est peut-être la clé du livre.

« Que de beaux dons gâchés ! » murmura Justin. Il marcha quelque temps dans la pièce, puis s'arrêtant net, il poursuivit à haute voix sa rêverie : « Comme si tout ne devait pas fatalement rentrer dans l'ordre ! »

On peut penser que cette victoire de l'ordre a été le dessein même de l'auteur. Il nous a montré comment un malheureux enfant, très intelligent, sensible et orgueilleux, manque sa vie et vient mourir misérablement au lieu de sa naissance. Peut-être devant ce dessein le lecteur sentira-t-il une pitié profonde pour Gilbert Villars et une sourde révolte. Il soupçonnera l'auteur d'avoir accablé à plaisir son triste héros. Tous les malheurs de Gilbert viennent de ce qu'il ne s'adapte pas. Il traverse tous les milieux comme un étranger. Or la tendance à s'accommoder aux choses est au contraire le plus fort instinct et la plus sûre défense de l'être vivant. La plupart des hommes ressemblent aux fous dont parle Milton, et qui, dans la condition la plus affreuse, se jugent heureux. Privé de cet instinct, Gilbert est en révolte continue contre toutes les données de la vie. Il doit être éliminé et disparaître.

Réduit à cet énoncé, le roman se comprend aisément. Mais en fait, il est très compliqué. La vie de Gilbert est une suite de velléités, de contradictions, de faiblesses et de violences. Tout y tourne mal. Et voici que tout à coup nous apercevons une

nouvelle cause à sa déchéance. Tout enfant,il a aimé une jeune fille, Renée, qui lui est enlevée et qui devient la femme de son frère. Il la reconquiert, mais il est incapable de la garder. Il la trahit, il la perd, mais il ne l'oublie pas. Cet amour gouverne, à son insu peut-être, toute sa vie. Or ceci est un second sujet, qui n'est pas sans rapport avec le premier, mais qui en reste distinct. En somme le roman est construit sur deux thèmes. Le premier peut se définir ainsi : ivre d'orgueil blessé, Gilbert ne peut s'attacher à rien, et la vie rejettera cet éternel mécontent, comme l'organisme rejette un corps inassimilable. Le second peut s'écrire : tourmenté d'un amour qu'il poursuit malgré les lois et la nature même, Gilbert n'y trouve que le principe de sa mort. Un des thèmes est psychologique, l'autre social. Il va de soi que cette distinction ne se fait pas si nettement dans l'esprit du lecteur. Celui-ci ne voit qu'un infortuné, coupable de son propre malheur, si c'est être coupable que d'être ce qu'on est, — un être instable et inquiet, qui souffre et qui fait souffrir.

L'action commence dans la cour du collège de Vandeuvre, où se fait la distribution des prix. Le meilleur élève, Villars, n'est pas là. « Et Villars? » demande un bachelier — « Villars? Oh! Villars! il faut toujours qu'il fasse autrement que les autres. » Il est caché à l'infirmerie. Il n'a d'abord voulu qu'arriver en retard, juste au moment où ses prix seraient proclamés : « Il se plut à imaginer son arrivée : la tête dressée, les yeux fixes, il traverserait la cour d'un pas ferme; tous les regards seraient fixés sur lui... « En somme il a combiné, à peu près inconsciemment, un effet de cabotin. Mais au moment de le réaliser, il en prend conscience. Le voilà incapable de franchir la porte. Le cœur lui bat à grands coups. « Je vais être grotesque » pense-t-il. Aussitôt le voilà qui méprise les honneurs. Que les autres aillent se faire couronner! « Je descendrai parmi eux quand la comédie aura pris fin, pour recevoir les reproches et non pas les récompenses. Voilà qui est digne de ce que je veux être, et de ce que je suis vraiment. » Et il reste à l'infirmerie, sans être bien sûr de n'être pas dupe, partagé entre l'héroïsme et le regret.

Cette scène nous fait assez connaître le personnage. Mais l'auteur, pour plus de clarté, a pris soin de nous le décrire.

Gilbert Villars, nous dit-il, était peu aimé. « Ses airs toujours hautains, son isolement pendant les jeux, dans un coin, avec un livre, énervaient et semblaient quelque peu ridicules. Passe encore s'il avait été riche ou de grande famille; mais boursier d'État! » — Un peu plus tard M. Marcel Arland nous le montre « de taille moyenne, le visage ovale, maigre, les cheveux noirs, les yeux sombres, les lèvres minces, les traits fins et réguliers, presque toujours mobiles, altérés par la colère, la surprise ou le plaisir, ou parfois fixés en un masque qu'il voulait froid, mais qui frémissait encore. C'était moins une impression de fermeté qu'il donnait, que d'ardeur et de repliement à la fois; et l'on était surpris de remarquer sur ce visage d'adolescent un air d'hésitation, de fatigue, même d'amertume. »

Voici donc dès les premières pages le portrait de Gilbert clairement dessiné : une ardeur de conquérir, mais promptement rebutée; un orgueil qui change les échecs en renoncements; une timidité qui se contraint à l'arrogance; une sensibilité blessée qui se cuirasse de sécheresse. Après la distribution de prix où il n'a point paru, le principal l'appelle, et, interrogeant d'un ton affectueux cet élève inquiétant, il en vient à lui demander s'il a peur de l'avenir. — « Non, » dit Gilbert. — « Avez-vous confiance en vous? — Je ne comprends pas bien », répond l'enfant. Alors le vieillard, après un peu de réflexion, s'explique ainsi : « Ce que vous voudrez atteindre, je crois que vous l'atteindrez. Mais que voudrez-vous atteindre?... Voudrez-vous même atteindre quelque chose? » Et il ajoute : « J'ai peur que vous n'ayez beaucoup à souffrir. »

Le collège quitté, voilà Gilbert à Clermont, chez son tuteur, M. Henriot, un colosse cordial, qui tient du gentilhomme campagnard et du maquignon. M. Henriot a une fille, Renée. Les années précédentes, quand ils se retrouvaient aux vacances, Renée et Gilbert discutaient passionnément les idées qu'ils avaient prises, lui dans les livres, elle dans la pieuse pension où elle était élevée. « Alors, ils se tutoyaient : elle, mêlant la coquetterie à la gravité, lui, passionné, volontiers romantique, souvent pédant, mais soudain gêné, parce qu'il avait affaire à une jeune fille, et déjà gracieuse. » Maintenant que Gilbert est

bachelier et que Renée est femme, il est évident qu'il sera plus gauche, et elle plus affectée. On verra chez lui de la contrainte, de la susceptibilité, un dédain irrité et plein de trouble. Quant à elle, plus adroite, elle se trahit pourtant, par un air d'enfantillage qui n'est point parfaitement naturel, et par un ton de moquerie. Après l'avoir retrouvée au jardin il la quitte avec dépit. Il relit dans sa chambre ses cahiers d'autrefois, des poèmes, des *Lettres à une chimère*, des résolutions, des confidences, des maximes. Ce que l'auteur en cite est un curieux mélange de volonté et de désarroi. Être maître de ses nerfs, a-t-il écrit, travailler, se passer de camarades, vaincre toute timidité, vaincre son amour pour R... — Et aussi, à la fin d'une année : « J'ai songé à l'année qui vient de s'écouler : projets, luttes, désespoir, attente surtout. J'attends une venue ineffable. Je l'attendrai toujours, et si fermement qu'elle finira bien par venir. » Tantôt il considère la vie comme un drame où il est résolu à jouer le premier rôle, tantôt il se demande avec angoisse quelle est sa raison de vivre. Le tout, dit encore M. Marcel Arland, est souvent sentimental, toujours passionné, et révèle un constant besoin d'analyse.

Les hommes de ma génération le connaissent bien, cet adolescent chez qui le goût de comprendre a énervé l'action. Nous l'a-t-on assez reprochée, vers 1890, cette même passion de l'analyse, qui nous conduisait, comme on nous l'affirmait, au dilettantisme, au scepticisme, à l'égoïsme, à l'indifférence, et à quoi on opposait tantôt les fortes qualités anglo-saxonnes, qui étaient à la mode en ce temps-là, tantôt la religion de la souffrance humaine, que les Russes avaient inventée. La naïveté de tout cela donne à sourire aux hommes d'aujourd'hui. Ces esprits, à qui la manie de la dissection était le goût de vivre, ces Romains de la décadence, ces mandarins, c'étaient Barrès et Lemaître, qui ont fini patriotes, et M. Bourget, qui s'est fabriqué depuis de fortes certitudes. Nous savons trop bien par leur exemple combien les crises d'esprit critique sont rares et éphémères, combien elles répugnent à la nature humaine, et combien elles guérissent vite. Quand nous voyons le héros de M. Marcel Arland souffrir de se regarder passer, comme disait Maine de Biran, nous ne nous défendons pas d'un mouvement de sympathie, mais loin de le juger perdu,

nous nous disons : Encore un qui deviendra député, président de ligue patriotique ou académicien. — Nous avons tort. M. Arland a décidé la perte de ce jeune homme aux élans brisés. Il est vrai qu'il lui a fallu trois volumes pour en venir à bout.

Il faut expliquer ici de qui Gilbert Villars est né. Son père, fils de paysans, était du hameau du Valais, à une heure de marche de Clermont. Ce Villars devint professeur et fut nommé à Uzès. « On vantait son intelligence; il avait publié des articles dans des revues de philosophie et un recueil d'essai sur la mystique chrétienne. Il paraissait avoir un assez bel avenir ». Le riche M. Henriot consentit à lui donner sa sœur Isabelle, qui l'aimait. C'était une longue fille blonde, extraordinairement timide, qui fut malheureuse, divorça et mourut. Du mariage était né un fils, non pas Gilbert, mais Justin. Nous le voyons arriver dans le roman sous l'aspect d'un garçon intelligent, débrouillard, autoritaire, qui a fait sa médecine, et à qui la politique réserve un bel avenir.

Après la mort de sa femme, Villars s'était remarié avec une orpheline de dix-huit ans, de petite bourgeoisie protestante. Elle était jolie et élégante. Le ménage vint vivre au Valais, et c'est là que Gilbert naquit. Cependant Villars, diabétique et cardiaque, était perdu. Il mourut trois ans après être revenu au Valais. Sa femme, qui l'adorait, s'empoisonna.

Les deux orphelins, Justin et Gilbert, furent recueillis par M. Henriot. Celui-ci était l'oncle de Justin, mais aucune parenté ne le liait à Gilbert. Il ne fit cependant aucune différence entre les deux demi-frères. Il les éleva avec sa propre fille Renée; il paya leurs études et quand le roman commence, il a le plaisir d'apprendre que Justin, ayant soigné le sénateur Brugnon, président de l'Union démocratique, peut considérer que sa carrière est faite.

Gilbert lui donna plus de soucis. N'a-t-il pas répondu à son frère Justin, comme celui-ci le pressait avec autorité de choisir une carrière : « Je me demande s'il est bien nécessaire de faire quelque chose ». Et rentré dans sa chambre il a écrit sur son journal : « Je jure de tout faire pour conserver ma liberté ». — Alors commence une crise que M. Arland a

admirablement décrite : une crise inexplicable et en même temps vraisemblable, une révolte d'enfant buté et d'imaginatif sans bon sens. Les images qui se forment dans son esprit l'entraînent sans qu'il oppose de résistance. C'est là un trait que les médecins rapportent, je crois, à ce qu'ils nomment la débilité. Peut-être touchons-nous là à un des secrets de ce caractère. Cependant, à tous ses plans d'évasion et de vie à Paris, Gilbert associe Renée. Déjà l'année précédente, leurs lèvres se sont rencontrées devant un livre. Poussé par une sorte d'instinct à ne jamais pousser un succès ni profiter d'une circonstance, Gilbert n'a plus parlé d'amour. Après quoi il regrette sa réserve. A la première allusion qu'il y fait, Renée, sans hésiter, l'embrasse encore. Ce sont d'étranges amours, innocentes, avec de brusques hardiesses, — violentes et traversées de réticences. Le destin s'en mêle. Un jour d'orage, Gilbert attend Renée dans le jardin. Elle veut venir et en est empêchée. Il a le sentiment qu'elle se moque de lui. Elle ose pourtant entrer un soir dans la chambre du jeune homme. Il affecte aussitôt l'indifférence et le mépris. Elle s'en va et il est déçu. Un moment, il a failli se jeter sur elle, par amour et par vengeance. Et au bout de tout cela, il lui signifie qu'il n'y a plus rien de commun entre eux. Contradictions humaines, haine des présents du destin, méfiance, timidité, colère, et avant tout, comme il l'écrit dans son journal, avant tout, toujours, le refus d'être heureux. Il quitte la maison de son oncle. Renée, qui l'aime depuis l'enfance, épouse Justin.

Ces cent cinquante premières pages d'un livre qui en contient près de huit cents, me semblent d'une qualité tout à fait rare. La franchise et la fermeté du récit d'une part, d'autre part les pesées les plus délicates de sentiments incertains, confus et contradictoires; des anecdotes avec des peintures de caractères; je ne sais quoi d'ample et de rapide tout ensemble dans le style : il y a dans tout cela de quoi justifier le prix Goncourt.

Il est bien évident qu'une fois Gilbert à Paris, le caractère de nécessité, qui donne au début du roman son style et sa grandeur, va un peu se détendre. Il pourrait arriver bien des choses, et M. Arland a décidé qu'il arriverait le pire. Du

moins a-t-il multiplié les tableaux pittoresques : le passage de Gilbert dans des milieux moitié communistes et moitié dadaïstes est fort pittoresque. Renée quitte Justin pour revenir à Gilbert. Nous les retrouvons tous deux au début du troisième volume, dans une très pauvre chambre. Il est las d'elle et il l'aime pourtant. Toute cette incertitude est peinte en scènes singulièrement belles. Il est maintenant professeur au pensionnat Lauquine. Pour un mot il donne sa démission. Il est ensuite employé dans un ministère. Il revoit une ancienne maîtresse, Germaine, au moment même où Renée est enceinte. L'auteur en a profité pour machiner une histoire atroce : Germaine tire sur Renée. L'accouchement se mêle aux péripéties de la blessure. Il faut bien appeler Justin, le mari abandonné, le frère trahi. Rencontre pathétique. Là dessus, le faible Gilbert fait une crise d'indignité : il s'accuse obstinément de l'assassinat, et il est vrai que le revolver lui appartenait. Dans sa cellule, il ressent une joie de héros de roman russe. Comme tout devient clair et facile! Comme il est d'accord avec lui-même! « Une nuit il s'éveilla : ses yeux étaient pleins de larmes; sa gorge oppressée. « Je suis en train de racheter bien « des bassesses », murmura-t-il. Il pleura comme un enfant, d'une sorte de bonheur. Pourtant, il lui arriva, à deux ou trois reprises, d'être saisi par une peur violente, sans causes précises, qui le faisait brûler de fièvre et aveuglait son esprit. » — Ne dirait-on pas une page de Tolstoï? Cependant il est si évidemment innocent qu'il faut bien le relâcher. Il part pour l'Extrême-Orient. Justin, renonçant à la politique, a repris Renée avec lui, et ils vivent à Clermont.

Huit années passent, et Gilbert revient avec quelque argent, pourri de cocaïne, rongé d'un cancer au foie, habiter le Valais. On se rappelle peut-être que son père avait fini ainsi. Entre ce père et ce fils, il y a une ressemblance que l'auteur ne souligne point, mais qui éclate à chaque moment. Comme c'est sa manière, M. Marcel Arland a procédé par larges tableaux à la façon des réalistes, ces tableaux marquant chacun un moment dramatique. Et entre ces moments il a tendu, maille par maille, toute une chaîne d'observations. Le tableau, c'est par exemple, la fête de Clermont : Gilbert vient sans se nommer s'enivrer à l'auberge; c'est dans

cette abjection qu'il est reconnu pour le frère de Justin.

Gilbert est si malade, que Renée peut maintenant lui pardonner. C'est Justin lui-même qui l'envoie au chevet du mourant. Elle vient donc, et Gilbert lui avoue qu'il l'attendait. C'est peut-être pour la retrouver qu'il est venu achever son agonie au Valais. Ainsi, toujours, il l'aura perdue, reprise, reperdue, retrouvée. A cette heure suprême, comment ne ferait-il pas un retour sur lui? Il confesse qu'il n'est pas bon. « Il y a bien longtemps, quand j'étais en coquetterie avec moi, je rêvais parfois de secourir les malheureux, de partager leur vie, quoi encore? de m'immoler pour sauver le monde. Cela durait une heure. Mais bon, bon avec patience, je ne l'ai jamais été... Le plus fort c'est qu'à chaque instant, je me sentais plein d'amour, plein de passion... » — Alors Renée, sans lever la tête : « Pour quelque chose que vous n'aviez pas. » — « C'est cela, répond-il, pour quelque chose que je n'avais pas. Mais je l'ai cherché, je l'ai vraiment cherché. »

Voici donc aux dernières pages, un nouvel aspect, ou une nouvelle interprétation de ce livre singulier : la longue erreur d'une pauvre âme inégale à ses désirs, et qui cherche en vain, non pas même à être heureuse, mais à être satisfaite. Toute la conduite de Gilbert envers Renée n'est que le symbole de sa faiblesse, de ses vœux inégaux, de son inconstance mêlée de repentir. — Et Renée? L'auteur n'a pas cru devoir tirer au clair ses sentiments indistincts. Mais quand, après une nuit qu'elle a passée en essayant de prier, Justin lui annonce la mort de Gilbert, elle pousse un long gémissement et elle s'abat.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Gloire. — Pour le peuple, qui ne lit guère ou si peu ou si mal, la personne de Clemenceau naît avec ce que le cinéma enregistre de lui, c'est-à-dire avec la guerre. Il oublie ce qui a précédé de sa vie, ou ne l'a jamais su. Pour lui, la gloire et la vie même de Clemenceau commencent à la tranchée. Il avait soixante-quinze ans! C'est le Père la Victoire.

Avant? Une existence dans une autre planète, où ce que les gens ont fait n'a pas d'importance, n'en a plus, en tous cas — ou n'en a jamais eu. C'est le danger ou le bonheur des longues existences : le passé en écrase la fin ou lui fait un tremplin pour sauter en beauté dans l'inconnu.

Pathé-Journal. Une longue salle étroite. Le spectacle dure une heure. Soir de décembre humide et balayé par le vent. Sur le boulevard Saint-Denis, les passants ont le col levé, un foulard sous une casquette. Les femmes plus insensibles au froid montrent leurs jambes jusqu'au-dessous du genou, dans des bas couleur de chair exotique. Il faut attendre l'entr'acte près du contrôle, le long d'une barre de métal, en considérant les cours de la Bourse et les résultats des courses, sur deux tableaux... Le peuple de Paris que l'on trouve à cette porte du *Pathé-Journal* n'évoque pas (plus ou moins) le passé. Il est identiquement le même que pendant la Révolution, ou dans la rue Quincampoix, du temps de Law ou, plus loin, sous la Fronde ou pendant la Saint-Barthélemy.

Hier, nous avons été voir le film d'un Allemand, Walter Ruthmann : *La Mélodie du Monde,* qui nous prouve, en fin de compte, l'inutilité du voyage, *parce que c'est partout la même chose ou presque.* Ici, au milieu de ces gens disons moyens au milieu desquels nous attendons la fin de la séance précédente, nous avons l'impression que, non seulement dans le monde, tout est à peu près identique, à des couleurs et des chiffons près, mais qu'entre le passé et le présent, les nuances sont insaisissables. Un de ces génies aériens qui encombrent les vieux plafonds prendrait les gens qui sont là et, sans en excepter un, leur rendrait les hardes du moyen âge, ils n'auraient pas changé, non seulement pour ce qui est visible d'eux, mais pour ce qu'on ne voit pas.

Ils *pensent* encore pareil. Je le lis dans les yeux de ces femmes résignées qui vivent, sans air et sans répit, attelées aux petits soins minutieux et accablants de la vie quotidienne. Elles sont blêmes, comme toutes leurs semblables, de mère en fille, l'ont été, dès vingt ans, avec les paupières rougies par les veilles et de mauvaises dents, pas soignées... Les hommes vivent en recommençant chaque jour la besogne de la veille, sans plaisir, sans espoir, sans amélioration. Pourtant, l'alcool doit avoir ravagé la chair, affaibli la résistance du muscle et terni la lumière des yeux.

Les affiches portent : *La Mort et les obsèques de Clemenceau, simples comme sa vie.* J'ai l'impression que ces gens viennent ici comme ils eussent franchi le seuil de la maison mortuaire, avec un recueillement particulier, dans un silence presque absolu. Il y a dans la vie moderne de curieuses transpositions. Le cinéma, ce soir, ce cinéma uniquement d'actualités, et presque uniquement consacré à Clemenceau, tient autant de l'église que du théâtre. Plutôt du temple protestant, pour la simplicité.

Voici le héros. Pendant la guerre, dans des cités saccagées, sur le perron d'hôtels de ville découronnés, et dont on pansait les flancs crevés, avec des sacs remplis de terre, nous voyons paraître un vieillard solide, aux mouvements brusques, ganté, coiffé d'un petit chapeau de feutre, qu'il ne soulève jamais, saluant de la main portée à la tempe, comme un soldat. L'abdomen est assez proéminent, les jambes solides dans

la courte culotte, il s'appuie sur une canne. Les haies de troupiers, les généraux n'ont de regard que pour lui. Il ne dit mot au galonné, mais s'en va spontanément interroger un noir qui présente les armes. Il marche, il arpente avec rapidité les terrains bouleversés sous l'œil de l'enregistreur cinématographiste, dont il feint d'ignorer — mais dont il n'ignore point — la présence. Il est alors le spécimen merveilleux, l'exemple de ce qu'un septuagénaire peut donner, s'il est solide, s'il n'a pas été trop fortement éprouvé par la vie. A cet âge, l'homme ne s'embarrasse plus de contingences, qui paralysent ceux qui attendent encore quelque chose des hommes. Point de décorations, de galons, d'arabesques dorées. Plus il est simple et moins il se désigne à l'attention, plus il se sait grand. Sa puissance est dans un mot qu'il dit, un ordre qu'il donne. Il ne peut plus que gagner à oser et à montrer de la résistance et de la fermeté. S'il se trompe, le temps qui lui reste pour le déplorer est bien mesuré... Ce spectacle est intéressant à suivre. Plus intéressant qu'un film. Surtout, lorsqu'on en sait le résultat. Quel dommage que ce vieillard, qui subit si heureusement le contact avec les hommes, qui galvanise le courage et les résolutions par sa présence, cet homme auquel il faut l'action, la menace du danger pour trouver ses forces, les perde et s'énerve devant des diplomates et un tapis vert; — ou bien, s'endorme ou s'assoupisse, vaincu par l'âge et qu'on puisse, — en le faisant *traîner* une heure ou deux, selon l'expression d'un de ses collègues étrangers, aux préliminaires de la paix, — qu'on puisse obtenir ce qu'on voulait de lui...

Mais l'isolement depuis dix ans, la petite maison basse dans le sable vendéen devant la mer, le grand souvenir de l'armistice ont effacé les ressentiments que pouvait laisser dans l'âme populaire un traité de paix insuffisamment étudié. La diplomatie ne se traite point qu'avec des boutades. On enlève d'un mot un régiment qui va se faire tuer. Mais derrière leurs encriers et leur buvard les hommes d'État, même s'ils succombent aux influences d'une belle parole, se reprennent bientôt et redeviennent ce qu'ils doivent être : des étrangers. Clemenceau parlait bien aux poilus. Ailleurs il redevenait plus un parlementaire qu'un diplomate. Sur ce langage-là, il

n'est que les parlementaires pour garder une opinion que depuis longtemps le pays — qui les élit, pourtant! — ne partage plus.

***

« COCKTAIL. BUFFET FROID. 7 A 11 HEURES. » — Meubles anciens et objets contemporains mêlés. Grand tapis de peau de mouton rase sur vieux parquet à losanges. Beaucoup de blanc, rideaux de satin blanc, boiseries Louis XV lessivées, décapées, savonnées, blondes. Quelques sièges anciens de bois doré, lilliputiens ou quasi, glaces de verre de Venise blanches et miroitantes et claires comme les moraines, au soleil de la Savoie. Une reliure de Grolier. Une reliure de Legrain. Une sanguine de Watteau, un visage de femme par Marie Laurencin. Un canapé anglais couvert de je ne sais quel feutre, d'un brun neutre, et où l'on peut asseoir une demi-douzaine de jeunes femmes dont on devine les jambes à travers de transparentes robes longues. Appareil gramophone (macassar)... Une infinité de disques se succèdent sans changement dans une sonorité cristalline et veloutée... Des fleurs, non plus sur les meubles où l'eau gâte les bois et les étoffes précieuses, mais dans des cubes de verre, à même le sol, où elles sont vues comme dans la nature et les jardins. Petits chrysanthèmes, — les gros sont allés rejoindre les neiges d'antan, ils sont blancs et pâles, près d'une gamme de coussins de velours beige ou blanc, sur lesquels jouent les derniers reflets d'un feu de bois qui se consume dans l'âtre de pierre.

Sur de petites tables, des assiettes et des verres. Immenses ou petits verres. Des gâteaux salés, épicés, des pâtisseries bourrées de viande et des sortes de rosbifs froids qui sont de la pâtisserie... Jeunes hommes en smoking croisé à revers, brillants comme le vernis de leurs souliers et le dôme de leur crâne aux cheveux lisses... Mais nous n'avons pas encore parlé de l'éclairage. Peut-être eût-il fallu commencer par tenter de l'exprimer. Au centre du haut plafond, un lustre ancien du XVIIIe siècle; au cœur des cristaux de roche topaze, douze cires brûlent, sans électricité. Ce brasier de bougies

évoque un reposoir de plein air, au soleil de l'Assomption. D'où jaillit, autour de l'immense pièce, cette chaude et blonde clarté? De partout à la fois; mais sans que la source en soit jamais devinée ni précise.

Est-ce le jour, est-ce la nuit? Sommes-nous sur le sable, près d'Antibes, un matin de juillet? L'euphorie que dégage cette clarté me fait entendre une phrase du *Werther* de Massenet, que je ne citerai point pour son lyrisme ou sa pureté, mais parce que, depuis l'enfance, elle m'est souvent revenue à l'esprit, l'ayant entendue chanter au piano, un jour qu'à travers les lames des persiennes des ondes réverbérées par les dalles du perron, imitaient au plafond la cadence des rides de la mer.

« *...Le plaisir est dans l'air!... Tout le monde est joyeux!* »

Oui, ce n'est pas particulièrement remarquable. Mais il est rare que les livrets d'opéra-comique soient l'œuvre de Maeterlinck.

Ce nouveau procédé d'éclairage qui supprime toute ombre — toute ombre sur les visages, d'abord! — crée une atmosphère incomparable. Dans quelques années, les riches auront banni la nuit de leurs demeures, comme ils en ont banni par le chauffage le souvenir des mauvaises saisons. Sur le piano, une brassée de lys anglais exhale son printemps et quelles fleurs ne s'épanouiraient dans cet air de soleil qui caresse, attiédit, irradie et ne brûle point.

Cocktail, buffet froid, 7 à 11 heures. Le jour fini, voilà, de sept à onze (il est déjà près de minuit) nous ne mesurons plus le temps. Jadis, nos grand'mères, à leur jeunesse, voyaient les chandelles se consumer. Celles du lustre sont si hautes, ici, qu'elles peuvent durer vingt-quatre heures. L'éclairage solaire, lui, ne connaît même pas l'ombre passagère que répand sur la nature le nuage en glissant.

Dans la galerie, trois véritables Maoris, que d'ici je n'aperçois plus, font danser les couples sur des rythmes que l'on dirait fixés par Stevenson et qui évoquent de lointains voyages où se mêlent le souvenir d'un collier de fleurs odorantes et du ressac argenté d'une vague qui s'allonge et semble ne jamais mourir.

Plus d'*heure du dîner*, ce dîner assommant et destiné à

disparaître, comme le thé, toujours reculé de demi-heure en demi-heure. Un repas léger, vers sept heures du soir, qui permet le cinéma, le théâtre, la promenade, les plaisirs des nuits. A Londres, c'est déjà fait. Le dîner des Espagnols, à 10 heures et demie, était un précurseur. Et nous revenons, nous, vers onze heures du soir, au souper d'autrefois.

Mais le thé? Fini. Non pas qu'il soit *démodé*, mais parce que l'heure du déjeuner étant reportée à une heure et la matinée désormais remplie à éclater, le thé n'a plus de raison d'être. Mieux vaudra dîner à 7 heures tout gentiment et enfin, comme à Londres, voir des salles pleines à 8 h. 20. Les théâtres finiront leur spectacle plus tôt, nous prendrons un sandwich, les « mangeurs » souperont, mais on se couchera plus tôt, pour être plus tôt levé le matin. Car, ceux mêmes qui ne travaillent pas, pas encore, rougissent de paraître *inoccupés*. Dès huit heures il leur faut téléphoner et agir.

Ce *cocktail* de 7 heures, qu'une « élite » variée, cosmopolite, renouvelée par les croisements du sang et les apports financiers, ce *cocktail* qu'une élite vient d'instaurer ce dernier automne, marque un pas de plus en avant de l'heure — et du temps, car toutes choses ici bas subissent une même loi, celle de la poussée en avant. Les constructions sautent par-dessus les remparts des cités et les hommes, qui enjambent les déserts, survolent les océans, ne sont plus contenus par le cercle du cadran des horloges.

Et je pense en regardant ces danseuses de vingt ans, ces encore adolescents, qui entreprennent dans cette courte vie un voyage dont nous-mêmes, à cet âge, ne devinions point la courbe — mais dont nous ne verrons pas où ils vont aborder, — je pense que les choses en apparence futile aident à saisir plus fortement de grandes perturbations inévitables... Et d'autres, après nous, en marqueront non point l'arrivée, mais les stations, car si nous arrivons à la mort, individuellement, les vivants, eux, dans leur cortège de misère et de ravissement, les vivants en bloc, eux, n'arrivent jamais!

***

Voiles. — Beaucoup de barbes blanches et de crânes qui luisent. Un public un peu suranné dans le premier contact, mais auquel se sont mêlés de jeunes hommes portant des manteaux de cuir, qu'ils n'ont point laissés au vestiaire. Ce rajeunissement, d'abord non apparu, est, comme dans la terre endormie de l'hiver, sous la main, la petite pousse fraîche à un tubercule arraché. Mais voici la fleur, une jeune femme élancée, vêtue de blanc, les bras voilés.

Devant l'auditoire de la nouvelle salle de l'avenue d'Iéna où la *Société de Géographie* s'est installée, dans l'ancien hôtel du prince Roland Bonaparte, cette jeune femme prend la grâce du narcisse au bord d'un étang.

Auprès de moi, des voisins qui ne connaissent point, sans doute, toutes les ressources d'énergie dont les femmes peuvent donner l'exemple, parce que les neuf-dixièmes des individus vivent sur la foi des clichés, et ne prennent jamais la peine de regarder autour d'eux, des voisins échangent leurs impressions à mots coupés et aériens.

Ils s'étonnent qu'une jeune femme d'apparence fragile et qui parle sur un ton de voix musical et paisible puisse mettre tant d'énergie dans un effort si continu.

Madame Virginie Hériot, gagnante en 1929 de la Coupe d'Angleterre, de la Coupe offerte par le Roi d'Espagne et de la Coupe de France, a pris part à cent régates par an depuis dix ans...

Dès le début, elle parle de son amour pour la mer et de sa passion pour la navigation à voile. Elle le dit un peu comme une héroïne de Racine qui figurerait sur une page de *Vogue* parmi les jeunes femmes d'une élégante réunion d'aujourd'hui. Je retiens, dès le début, cette phrase : « ... La flamme intérieure qui me consume en me faisant vivre. »

Et encore : « Rien ne peut résister à l'alliance de la force et de la volonté. » Ou bien : « Ceux qui voulaient me faire douter me ramenaient à ma tâche. »

Et quel ravissant et simple couplet sur le voilier, « cet assemblage de matière inerte de bois et de toile... Qui donc

lui donne la vie, à la barre?... Un homme?... Une femme, parfois!... »

Et elle vit sur son voilier seule neuf ou dix mois par an, côte à côte avec nos croiseurs de guerre, dans des ports lointains, où elle est fière de voir flotter le pavillon de la France. Pas un instant, la jeune femme vêtue de blanc ne cesse de voir onduler nos couleurs, en *surimpression*, pour employer le langage cinématographique, sur tous les ciels et devant tous les pays où passe l'*Ailée*.

« J'ai pensé que mon activité devait être secondée par la parole, » dit-elle.

Elle est arrivée récemment de Lisbonne où l'on aime si profondément encore les Français. Nous nous plaignons sans cesse de ne pas être adorés! Mais, que faisons-nous pour ceux qui aiment la France d'un si vif et si touchant amour que tout ce qui vient de chez nous leur est d'avance agréable et salutaire? Elle a parlé aux Portugais qui ont accueilli avec enthousiasme cette jeune Française à qui la vie a tout offert en naissant, qui pourrait tenir à briller dans le monde et préfère se trouver au milieu des amiraux à des Conseils, — car elle est marraine de l'École Navale de Brest — ou bien parmi les hommes de son équipage, comme elle-même, vêtus de blanc et de bleu.

M. Leygues l'a choisie pour aller parler de la Marine Française dans les grandes villes d'Algérie, à l'occasion du Centenaire, et susciter des vocations. Quel meilleur ambassadeur eût-il trouvé?

C'est un plaisir d'entendre madame Virginie Hériot parler des *Olympiades* d'Amsterdam, raconter son séjour là-bas et la course, les épreuves, la mauvaise volonté des concurrents, les hurrahs sympathiques de l'équipage allemand. Elle évoque, avec la bonne humeur sensible d'un romancier anglais, cette pension où étaient descendus les champions de tant de pays du monde, et dont la propriétaire arborait les drapeaux anglais, espagnols, italiens, allemands, hollandais, norvégiens, etc..., mais n'avait oublié que les couleurs de la France.

La jeune femme fait venir la matrone, après le dîner. Elle lui exprime ses regrets, puis sa colère, d'une voix frémis-

sante. Elle partira le lendemain! Mais au réveil, flottait alors sur la demeure un large pavillon français...

Au centre du bureau, sur l'estrade, j'aperçois le président, M. E.-A. Martel qui essuie les verres de ses lunettes, peut-être bien embuées d'une larme au récit que poursuit la *filleule* de la Société de Géographie.

***

Mélodie du Monde. — Un film surprenant, si l'on considère ce qu'il a fallu rassembler pour le constituer de documents épars recueillis dans le monde entier. Le metteur en œuvre de cette Symphonie, M. Walter Ruthman, est un homme patient avant tout. Il a découpé à la surface du globe, comme pour un puzzle, des scènes coutumières ou de grands mouvements de l'homme des cités. Il les a mêlés, intercalés, fait reparaître fragmentés, de manière à n'aboutir jamais à rien de définitif, de complet, ni d'absolu, mais de laisser au cerveau deux impressions qui paraissent contradictoires, celle que peuvent causer les prodromes d'une indigestion et celle de n'avoir pas mangé à sa faim. Nous assistons à des matches, nous voyons les policemen de Londres ou les agents de Berlin et de Chandernagor, exécuter devant les véhicules les mêmes mouvements, les navires, les embarcations de toutes dimensions naviguer sur des eaux dont les remous sont identiques, nous assistons à des repas au Japon ou parmi des populations dont les coutumes, les rythmes sont en apparence tout différents des nôtres, et nous nous apercevons que le regard de l'homme qui assouvit sa faim est partout le même.

Oui, cette symphonie du Monde, avec ses mouvements à éclipses, ces sortes d'attouchements de l'œil, ces frôlements insaisissables de tout ce qui est de par le monde, à dos d'éléphant, ou à dos de chien, ces arènes immenses qui fourmillent de centaines de mille individus réunis autour d'une poignée de joueurs de rugby, ces locomotives filant sur la portée des rails, ces chaudières de transatlantique, ces enfants que l'on gave de pâtée comme des petits chiens,

à Stockholm comme à Tunis ou à Ceylan, cette foire du monde, où tout tourne à nos yeux, rampe, rit, pleure, boit, nage, se bat, construit, détruit avec partout le même acharnement ou la même indifférence, ces hommes qui se font la guerre, à la minute où tant d'autres croient à l'éternité d'une idylle; ces mers labourées par les flancs des vapeurs, ces déserts qui ne sont plus que des zones de quelques jours, bientôt de quelques heures, nous laissent une sorte d'ivresse écœurée, généreuse et lasse.

Nous avons l'impression d'un ciné-railway qui aurait fait le tour du monde en moins de quatre-vingts minutes. Encore un instant, et peut-être fermerions-nous les yeux pour rêver à la petite maison rose où, devant un horizon souriant, immuable et noble, où quelque cité proche dresse ses tours brumeuses et ses fumées rigides, nous pourrions borner l'horizon de nos désirs à celui qu'embrasse notre vue. Ce film c'est une tentative de propagande contre le voyage — et sans doute, toute cette fièvre de déplacements qui a causé tant de perturbations dans la littérature et les arts, tombera-t-elle comme une fièvre. Ne pouvant plus monter, elle descend.

***

Six musiciens. — Sur le *Groupe des Six* plane, depuis dix ans, l'agissante amitié de Jean Cocteau qui se créait ainsi, après la Guerre, une sorte d'orchestre dont le piano était l'instrument unique, mais dont les artistes qui jouaient individuellement, harmonisaient la rumeur, à l'entour de cette jeune gloire, active, surprenante et mélancolique.

Germaine Taillefer, Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Auric, Durey n'ont jamais produit sous l'influence ou le contrôle de Cocteau. — « Ce groupe ne fut jamais qu'amical, il ne fut qu'amical, » viendra-t-il dire, tout à l'heure, au début de la seconde partie du programme. Et, pour prouver, sans doute, ses véritables affinités musicales, il citera, pour son passé et son avenir les plus proches, Strawinsky et Saugnet.

Cette fête du *Dixième Anniversaire* a lieu dans la salle du

Théâtre des Champs-Élysées, remplie, comme il sied, de personnalités les plus variées, mêlant habits noirs et complets gris, smokings et paletots. Mais, pour un conférencier en veston, chemise bleue et souliers de daim gris, une autre, moins luisante et glacée, eût été préférable. Il ne s'agit, d'ailleurs, que de quelques phrases, admirablement scandées par celui qui demeure de façon renouvelée, avec une flamme qui s'alimente toujours de l'oxygène des saisons à venir, prince des jeunes.

Les mérites de Jean Cocteau surabondent. Il est un rare animateur. Il faut le voir donnant ce soir un nouveau témoignage de persévérance et de volonté, sur la scène du vaste théâtre, durement éclairée, à cause des musiciens dont les pupitres ne possèdent pas de lampes (!) Un orchestre se devrait deviner dans une demi-pénombre... Il est odieux pour un profane de suivre des symphonies, nocturnes, préludes, rapsodies, dans un éclairage de hall où l'on délivre les bagages au *P. L. M.* ou à l'*Orléans*.

Le programme de ce concert ne semble pas d'ailleurs avoir été particulièrement bien choisi. On y eût aimé quelques chants et de moins longues œuvres. Le mérite des jeunes n'est point dans la monotonie et l'ennui. Les *suites symphoniques*, le *concerto*, les *ballets* sans danseurs, ne peuvent tenir l'attention du public qu'avec les parures de la grande nouveauté, de la grâce ou du génie.

Les *Six* ont cru indispensable de faire *important* pour un anniversaire. Mais à dix ans d'existence on a le droit d'être encore léger! Et, dans les formes anciennes, la musique même, dit-on, *nouvelle*, paraît d'autrefois.

Cependant, voir M. Arthur Honegger conduire l'orchestre et faire exécuter *Rugby* à la fin du programme a réveillé l'amitié et l'attention des auditeurs. C'est un spectacle de maîtrise et de force autant qu'un concert, qui termina très heureusement la soirée.

***

« Milhuitcentrente ». — Quelques heures de halte, un moment de silence, un regard en arrière, et ce sera 1930, —

une sonnerie de pendule, pareille à tant d'autres étendues, et c'est l'homme au seuil d'un grand vide dont il va prendre possession, tout de suite poussé en avant, projeté. Un terrain dont il se découvre très vite propriétaire, — sans bail. — Mais, déjà, derrière lui, l'espace qui lui appartenait ne lui appartient plus. Voici l'année entamée...

Le millésime *1830* dans mon enfance, avant que j'eusse songé à regarder de vieux dessins, — car nous dessinons sans avoir remarqué ce que les autres ont fait et tous nos bonshommes commencent par un cercle et deux ou trois traits — 1830, c'était un mot qui voulait dire « arrière-grand'mère » et qui exprimait ce qu'on avait pu faire ou voir de plus vieux, de plus éternellement dépourvu de jeunesse dans le passé. Ce n'était qu'un mot : « *milhuitcentrente* ». Il s'appliquait à des sièges en acajou de mauvais goût, à une odeur de renfermé dans un placard, mais, aussi, aux boucles blanches et aux robes d'intérieur confectionnées dans des shalls de l'Inde que portaient encore de vieilles dames charmantes qui me semblaient tout de suite avoir toujours fait partie de ma famille. Elles s'exprimaient bien et se coiffaient avec des coques roulées sur les oreilles. Elles sentaient l'iris, étaient frileuses, leurs mains gardaient des mitaines dont les résilles semblaient pareilles à la barbe d'un loup de carnaval. Il restait de Gavarni dans ces personnes vénérables. Mais je n'aurais su me l'exprimer à moi-même. Je pensais qu'elles avaient toujours eu cet âge, ces myosotis légèrement rosés qui leur servaient d'yeux, ces coques lisses, ces dentelles noires sur ces cheveux blancs qui conservaient pourtant quelque blondeur secrète, imperceptible, — comme un épi d'août se serait gardé sous tant de neige. *Milhuitcentrente*... Je me répétais ce mot... Et je les contemplais, comme le témoignage de ce qui pouvait se faire de plus ancien dans le temps et comme la preuve que quelque chose avait été qui n'était plus.

Nos petits *moins de vingt ans* ne connaissent pas, ne connaîtront plus ce spécimen d'aïeule. Les grand'mères de 1930 n'ont point gardé les atours de leur jeunesse. Elles raccourcissent et rallongent leurs jupes, coupent leurs cheveux, jamais blancs, portent les mêmes étoffes, les mêmes nuances

que leurs petites-filles, comme leurs maris endossent les mêmes smokings que leurs petits-enfants.

Elles avaient leur place, auprès du foyer, leur fauteuil entre la cheminée et une table ronde, sur laquelle étaient rangées des miniatures et des photographies, des bonbonnières, des étuis à lunettes, de petites choses brillantes et précieuses, surannées, un peu comiques ou exquises. Des volumes récents témoignaient de l'activité de leur cerveau, et des livres pieux de la perméabilité de leur cœur. Un régiment de coupe-papiers au manche desquels on reconnaissait la suite des régimes qu'elles avaient connus, et les voyages qu'elles avaient faits, un éventail pliant de satin noir, des flacons de sels, révélaient qu'elles avaient vécu au temps de la *taille* et se trouvaient sujettes à ce qu'on nommait les vapeurs et qui n'était que le témoignage d'une circulation du sang et d'une digestion contrariées par le corset.

Les aïeules *Milneufcentrente* ont un masseur, un coiffeur et fréquentent l'institut de beauté. Ce n'est plus une vieille femme de chambre fidèle qui lustre d'une brosse humectée de brillantine à la violette leurs boucles impeccables. Elles se sont américanisées, standardisées, pour être plus affreusement exact si possible...

Au seuil de 1930, je vous salue, dans vos tombes déjà bien négligées, vieilles dames *milhuitcentrente* de mon enfance. Vous faisiez respecter la décrépitude et donniez à la vieillesse une nécessité. Vous prolongiez ce qui avait été. Vous serviez de trait d'union. Vous étiez des dames encore.

Qui donc eût osé s'asseoir dans *votre* fauteuil, auprès de la table ronde qu'un épais velours soyeux recouvrait! Ce geste eût fait preuve de la plus mauvaise éducation.

Aujourd'hui, je cherche vainement dans un salon, *la place* de la maîtresse de maison. Ses petites affaires, ses livres, ses *riens* et ses *touts?*... Elle n'est plus chez elle qu'une invitée. Comme ont l'air aussi d'invitées — hélas! — au milieu des très jeunes femmes dont elles singent les accoutrements et ne voilent pas les décolletages, certaines dames qui ont dansé le premier boston aux derniers jours du Maréchalat.

Mais comment trouverait-on cette place, chez des femmes qui n'ont plus de *jour*, pour leurs amis, qui n'ont même plus

d'enfants, ou dont les filles courent les grandes routes, sur des autos qu'elles conduisent seules. Dès avant Noël, tout le monde part pour le Midi ou s'en va faire des sports d'hiver dans la montagne.

Un arbre de Noël de table d'hôte, resplendissant, givré à bloc, chargé de présents offerts par l'hôtel, remplace les fêtes dites de famille... Les enfants vont de leur côté, les parents du leur... Et, dame, je comprends bien que les aïeules soient contraintes, par la force même des choses, à bannir tout ce qui pourrait faire *milhuitcensoixantequinze*, elles qui doivent aussi gagner les palaces et recevoir, à l'heure des anciennes messes de minuit, devant un sapin ruisselant de lumière, une poupée... — appelons les travestissements par leur nom! — une poupée habillée en voyou!...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Ordonnances du 16 juin 1828,
par le chanoine **Adrien Garnier** (*de Gigord*).

Ce petit volume est l'histoire des résistances de l'Église de France aux ordonnances de juin 1828. On sait la teneur de ces ordonnances : la première fermait huit petits séminaires, parce que leurs professeurs étaient jésuites; la seconde réglementait tous les autres petits séminaires; c'étaient des concessions aux vieilles rancunes universitaires contre les « écoles secondaires ecclésiastiques », — aux plus vieilles rancunes gallicanes et jansénistes contre les jésuites, — et surtout à une vague formidable d'anticléricalisme qui depuis deux ans soulevait le pays.

Les évêques, alertés trop tard, essaient de se grouper, de faire bloc, — manifestation exceptionnelle chez ce haut clergé compartimenté, paralysé et mis en tutelle par le Concordat, — sorte de rébellion aux yeux du gouvernement. Aussi non seulement le gouvernement royal, mais le nonce, sur les instructions de Rome, brisent leur résistance : le roi, le pieux Charles X, qui craint pour son trône, promet à ses évêques tous les adoucissements possibles; le nonce, qui craint pour la religion, prêche à cet épiscopat très aristocratique, encore très ancien régime, l'acceptation des institutions existantes, la mise à l'arrière-plan des principes et une soumission politique aux nécessités de l'heure.

Cette histoire de cinq mois, où s'entrelacent et s'emmêlent les réactions de l'épiscopat, du gouvernement et du nonce, est parfaitement débrouillée, et le lecteur est agréablement surpris de pouvoir en suivre aussi facilement le détail. Mais il regrette par contre de ne pas être aussi renseigné sur la conclusion de toute cette affaire, et sur le point d'aboutissement de tant d'efforts. — En fait il semble bien que seule la première ordonnance ait été strictement appliquée : une cinquantaine de professeurs jésuites furent les uniques victimes jetées en pâture à l'opposition. Les formalités administratives furent les seules réalités de la seconde ordonnance. Les évêques gardèrent leurs petits séminaires, même les plus illégaux; leur front

de combat contre l'Université fut consolidé, leurs empiétements consacrés. Alors que l'Université avait espéré reprendre le contrôle de ces petits séminaires, comme elle l'avait en 1811, comme elle avait failli le retrouver en 1818, — le ministère libéral, en reconnaissant les droits des évêques, affermissait pour l'Église la liberté de l'enseignement, sanctionnait le succès d'une action de quatorze ans.

A qui revient l'honneur de ce succès? Sur ce point aussi le livre est muet. A coup sûr ni au gouvernement royal, ni à Rome. De même qu'en 1818 la résistance des frères des écoles chrétiennes et du haut clergé fit avorter la réforme libérale de l'instruction publique, de même, en 1828, la résistance, même incertaine, même décousue, des évêques, impressionna le ministère et ôta son efficacité à la deuxième ordonnance.

Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas répondu à ces questions, que l'on se pose tout naturellement après son récit? Pourquoi cette timidité à conclure? Ce n'est certes pas de sa part manque d'information. Le chanoine Garnier, qui a fait ses preuves de chercheur et d'érudit, a su bâtir un récit très neuf, utilisant simultanément les sources françaises (archives nationales et archives du quai d'Orsay) et les sources romaines, les confrontant et les éclairant les unes par les autres. Mais en histoire, se documenter et raconter n'est pas tout, il faut interpréter et juger. — Déjà, dans son excellente étude sur Frayssinous, l'auteur avait adouci les angles, estompé les contrastes, atténué l'âpreté des conflits; d'une documentation totale, presque parfaite, il n'avait voulu garder qu'une masse de petits faits, et s'était abstenu de souligner suffisamment les raisons profondes qui poussaient le clergé à une lutte forcenée contre le monopole universitaire : tradition d'autrefois, mise en pratique de l'*ite et docete* des évangiles, et nécessité urgente, dramatique, de former des prêtres, de gagner des appuis dans de nouvelles couches sociales.

Il s'adressait alors aux universitaires qui formaient son jury de doctorat. Il s'adresse aujourd'hui à Mgr Maglione, « nonce en France », à qui il a fait offrande de son livre. Or, du même coup, sans d'ailleurs que l'érudition en souffre, il a instinctivement orienté vers cette dédicace tout son développement. Il le charge d'enseignements et d'allusions; l'année 1828 vue de Rome lui semble une préfiguration des années 1893 et 1925-29, ces grandes dates dans l'histoire du ralliement. On y voit un épiscopat généreux, mais égaré par ses préjugés, imprudent, encore trop porté à agir à sa guise, compromettant, faute de suivre son chef naturel, la cause qu'il défend. En face de lui le Vatican, avisé, averti, voyant de loin et de haut, complète la doctrine et affermit la pratique.

De là cette phrase finale d'un crescendo si franc : « Puisse... l'expérience des événements d'hier aider à mieux comprendre l'enseignement toujours actuel de la Papauté, phare puissant parce que divin, qui projette des lueurs dans le passé, éclaire le présent, et illumine la route de l'avenir. » Ainsi de la leçon du passé, M. le chanoine Garnier dégage la formule idéale de l'évêque moderne, docile à Rome et indifférent aux contingences politiques, discipliné et loyaliste, — l'évêque que le Vatican s'efforce aujourd'hui de trouver pour chaque diocèse de France.

Le Socialisme (Doctrine et Psychologie)
par **Émile Labarthe** (*Action Nationale*).

Ce travail, dit l'auteur dans sa préface, est « beaucoup plus le fruit d'une expérience et de réflexions personnelles que d'une érudition précaire, puisée aux sources doctrinales ». M. Labarthe a voulu démontrer que « le socialisme mène l'homme à la servitude ». D'ailleurs son épanouissement, le marxisme et le communisme, sont asiatiques; « la Horde », qui pourrait devenir « un bloc germano-asiatique », menace « Athènes », c'est-à-dire la Roumanie et la Pologne, et la France. « La Horde est en marche. Que la France veille,... rassemble ses fils et les enfants de son génie..., et cette fois encore Bellérophon sera vainqueur de la Chimère! »

Cette analyse des différents systèmes socialistes de Platon à Lénine, « fausses sciences et faux dogmes », sera suivie d'une étude sur l'*Etatisme*, étape vers le collectivisme, puis d'une étude sur le *Communisme*, où l'auteur montrera « la lutte de l'idéal méditerranéen contre le sensualisme asiatique ». La conclusion de ces trois volumes sera la « *Liberté créatrice* », « étude constructive bâtie sur les principes de la Révolution française ».

L'ensemble de cette œuvre s'adresse avant tout, dans la pensée de l'auteur, aux classes laborieuses « qui n'ont pas le loisir d'approfondir les questions sociales ».

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

LA RELIURE "A LA FLEUR"

Étrennes 1930

— *Suite* —

PIERRE LOTI

Aziyadé.
Les Désenchantées.
Fleurs d'Ennui.
Japoneries d'Automne.
Madame Chrysanthème.
Le Mariage de Loti.
Matelot.
Mon frère Yves.
Pêcheur d'Islande.
Un Pèlerin d'Angkor.
Prime Jeunesse.
Ramuntcho.
Le Roman d'un Enfant.
Le Roman d'un Spahi.
Au Maroc.
Les Derniers Jours de Pékin.
Le Désert.
Fantôme d'Orient.
Figures et Choses qui passaient.
La Galilée.
L'Horreur allemande.
La Hyène enragée.
L'Inde sans les Anglais.
Jérusalem.
Un jeune Officier pauvre.
Le Livre de la Pitié et de la Mort.
La Mort de Philae.
Reflets sur la sombre Route.
Suprêmes Visions d'Orient.
Vers Ispahan.
Quelques aspects du vertige mondial.

GABRIELE D'ANNUNZIO

Forse che si, forse che no.
L'Intrus.

ANATOLE FRANCE

Le Crime de Sylvestre Bonnard.
Crainquebille.
Les Dieux ont soif.
Le Livre de mon Ami.
L'Orme du Mail.
La Rôtisserie de la Reine Pédauque.
Monsieur Bergeret à Paris.
L'Anneau d'Améthyste.
Le Mannequin d'Osier.
Les Opinions de M. Jérôme Coignard.
Thaïs.
Balthasar.
Les Désirs de Jean Servien.
L'Etui de Nacre.
Le Génie Latin.
Histoire Comique.
L'Ile des Pingouins.
Le Jardin d'Epicure.
Jocaste et le Chat Maigre.
Le Petit Pierre.
Pierre Nozière.
Le Puits de Sainte-Claire.
La Révolte des Anges.
Les sept Femmes de la Barbe-Bleue.
Sur la Pierre Blanche.
La Vie en Fleur.
Le Lys Rouge.
Les Contes de Jacques Tournebroche.

MAXIME GORKI

En gagnant mon pain.

RENÉ BAZIN

Les Nouveaux Oberlé.
Les Oberlé.
Une Tache d'Encre.

Chaque volume relié se vendant séparément : 16 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.